Notes du mont Royal

WWW.NOTESDUMONTROYAL.COM

Cette œuvre est hébergée sur «*Notes du mont Royal*» dans le cadre d'un exposé gratuit sur la littérature.

SOURCE DES IMAGES

Google Livres

LES AMOURS DE CATULLE.

Par M. DE LA CHAPPELLE.

CINQUIEME EDITION.

TOME SECOND.

A PARIS,
Chez la Veuve de FLOR. DELAULNE,
rue Saint-Jacques, à l'Empereur.

M. DCCXXV.
Avec Approbation & Privilege du Roy.

TABLE

Des Pieces tirées de Catulle & de différens Auteurs, contenues en ce Tome.

DE *Coma Berenices. Carm.* 66.
Le célebre Conon. 23
Callimachi Epigramma 22.
Paſſant dont cette Tombe. 41
Callimachi Epigramma 14.
Réponds, ô Tombe. 97
Ad Cornelium Nepotem. Carm. 1.
Mon cher Cornelius. 109
Ad Aurelium. Carm. 21.
Célebre libertin. 1717
In Cæſarem. Carm. 92.
Non, je n'en fais point de myſtere. 129
In Mamurram & Cæſarem. Carm. 57.
Contre Ceſar & contre Mamurra. 133

Inferiæ ad fratris tumulum. Carm. 99.
N'ai-je donc traverſé. 137
Ad Sirmionem peninſulam. Carm. 31
Aimable Sirmion. 141
De Phaſelo quo in patriam revectus eſt. Carm. 4
Ce petit Brigantin. 145
De Lesbiæ marito. Carm. 83.
Lesbie en termes pleins. 167
De Lesbia. Carm. 91.
Que Lesbie eſt trompée. *Ibid.*
Ad Furium. Carm. 26.
Les vents ni les orages. 223
Ad ſeipſum. Carm. 76.
S'il eſt vrai ce qu'on dit. 255
In Lesbiam. Carm. 75.
Dieux, quel eſt le charme. 259
Ad quemdam de Lesbia. 102.
Trahi, perſecuté. 270
In Cæſarem. Carm. 29.
Quoi! l'Iſle des Bretons. 285
Ad Lesbiam. Carm. 105.
Si jamais quelque bien. 296
Ad Lesbiam. Carm. 107.
Quoi! de la noire envie. 297

Fin de la Table.

LES

F. Delamonce in. G. Scotin maj. Sculp.

LES AMOURS DE CATULLE.

TROISIEME PARTIE.

CATULLE ayant eu un vent favorable arriva bientôt à la vûe d'Alexandrie. Il commençoit déja à découvrir le Phare celebre, dont la ſtructure & la

ſituation merveilleuſe faiſoient un des plus beaux objets du monde ; & il en conſideroit la beauté avec l'attention d'un homme qui ſe connoît parfaitement en toutes choſes.

Ce Phare étoit une Iſle qui ſe trouvant placée au milieu de la Mer, à peu près à une ſtade d'Alexandrie, y faiſoit un Port dont l'accès étoit très difficile. Ptolomée Philadelphe y avoit conſtruit une Tour d'une hauteur & d'une grandeur prodigieuſe : on y allumoit toutes les nuits des flambeaux qui faiſoient connoître aux Pilotes la route qu'ils devoient prendre. Beaucoup d'Egyptiens avoient bâti des maiſons dans cette Iſle, beaucoup d'étrangers s'y étoient venus établir ; de ſorte que le

Phare étoit une eſpece de petite Ville ; que le même Ptolomée avoit trouvé moyen de joindre à Alexandrie, par un mole, ou une eſpece de digue qu'il avoit fait élever dans la Mer.

Sur le rivage on voyoit le magnifique Palais des Rois d'Egypte, qui avoit d'un côté l'aſpect de la Mer, & de l'autre celui d'un Theatre ſuperbe qui ſervoit de Citadelle. Ce Palais étoit ſi vaſte : il étoit orné de tant de dômes ſuperbes, de tant de tours & de pavillons, dont les pointes dorées éblouiſſoient ceux qui le regardoient, qu'on l'eût plûtôt pris pour une Ville, que pour une ſeule maiſon. Un peu plus dans l'enfoncement s'élevoit Alexandrie, dont les édifices ſe

commandoient les uns aux autres avec tant de regularité, qu'il ſembloit que ceux qui les avoient bâtis, avoient voulu faire une eſpece d'amphitheatre.

Catulle ne pouvoit ſe laſſer d'admirer tant de beautez, lorſqu'il fut agréablement ſurpris par un ſpectacle auſſi magnifique que galant, & qui lui ſembloit avoir quelque choſe de l'enchantement.

Il entendit d'abord un concert de flûtes, de hautbois & de lires : cette ſymphonie étoit mêlée de voix qui chantoient des airs tendres & languiſſans. Il tourna la tête du côté où ſe faiſoit le concert, & il vit une petite Flotte compoſée de ſept ou huit vaiſſeaux qui vo-

guoient lentement ſur la Mer. Ils étoient ornez de riches peintures, leurs maſts étoient dorez, les cordages étoient de ſoye mêlée d'or, les voiles d'étoffe en broderie de differentes couleurs, les pavillons de même, & ils étoient renouez avec de gros cordons d'or. Dans l'un de ces vaiſſeaux étoient les Joueurs d'inſtrumens ; dans un autre les Chanteurs, tous habillez d'une maniere ſinguliere & galante : un autre portoit des gens qui brûloient des paſtilles & qui répandoient des eſſences dont tout le rivage étoit parfumé : dans un autre, on voyoit des femmes couvertes de guirlandes & de feuillages ; elles tenoient des corbeilles pleines de toutes ſortes de fleurs : à côté

d'elles, des hommes vêtus à peu près de la même maniere, portoient de grands baſſins d'or chargez de fruits en pyramides. Le reſte des vaiſſeaux étoient pleins des plus belles perſonnes du monde de l'un & de l'autre ſexe : leurs habits étoient ſi riches & ſi brillans, qu'il étoit impoſſible de les regarder, lorſque le Soleil donnoit deſſus.

Au milieu de cette petite Flotte paroiſſoit une Galere plus riche & plus ſuperbe que les autres vaiſſeaux. Le long de ſes bords regnoient des feſtons de fleurs d'orange & de jaſmin, ſoûtenus d'eſpace en eſpace par de petits Amours de vermeil doré. On y avoit élevé ſur un tapis couleur de feu, broché d'or, un petit thrône tout bril-

lant d'émeraudes & de perles. Autour de ce thrône paroiſſoient de belles filles vêtuës en Nymphes & en Nereïdes; & de jeunes enfans habillez en Amours, qui tenoient des évantails en leurs mains pour rafraîchir l'air. Les rameurs repréſentoient des Faunes & des Satyres, & dans cet ajuſtement ſauvage ils ne laiſſoient pas d'avoir je ne ſçai quoi d'agréable.

Sur le thrône étoit aſſiſe l'admirable Cleopatre, dans un habit pareil à celui que les Peintres donnent à la Déeſſe Venus : elle avoit à ſes côtez Iras & Charmion ſes deux cheres confidentes, qui ne l'abandonnerent jamais, & qui lui furent ſi fidelles, que lorſqu'après la défaite d'Antoine, cette bel-

le & malheureuſe Reine fut contrainte à ſe donner la mort, elles ne voulurent pas lui ſurvivre. Elles furent trouvées par les gens d'Auguſte mourantes aux pieds de leur Princeſſe, dont elles venoient d'étendre le corps couvert de ſes plus riches habits ſur un lit de parade, qu'elle-même avoit fait dreſſer. Derriere elle, le jour que Catulle arrivoit à Alexandrie, étoit ce même Apollodore de Sicile, qui pendant les troubles d'Egypte eut l'adreſſe de la porter juſques dans le Palais, où Ceſar étoit inveſti par Achillas & par les Egyptiens qui s'étoient révoltez.

Catulle avoit oui dire mille choſes ſurprenantes des richeſſes & de la magnificence de

Cléopatre, qui ſurpaſſoit en cela les Maîtres du monde ; cependant il avoit peine à croire ce qu'il en voyoit. Il eſt vrai auſſi que le hazard avoit fait qu'elle étalloit ce jour-là ce qu'elle avoit de plus ſuperbe. Il y avoit fort peu de tems qu'elle étoit accouchée d'un fils qu'elle avoit nommé *Céſarion*, du nom de Ceſar, qui à ce qu'elle diſoit, en étoit le pere. D'abord qu'elle fut en état de ſortir, elle voulut celebrer la naiſſance de ce jeune Prince, par des Fêtes qu'elle donna pendant pluſieurs jours à ſa Cour. Ce fut pour cette occaſion qu'elle fit équiper cette Flotte ſi galante & ſi riche, dont nous venons de faire la peinture.

Elle s'en ſervit depuis dans une autre rencontre plus importante, lorſqu'étant mandée par Antoine, auprès de qui on l'avoit accuſée d'avoir donné de puiſſans ſecours à Caſſius, elle s'embarqua ſur la riviere de Cydnus pour aller trouver Antoine : elle mena un équipage ſi magnifique, qu'on eût dit qu'elle alloit plûtôt pour triompher que pour ſe juſtifier.

Les Hiſtoriens les plus ſinceres, & qui exagerent le moins, donnent de ſi hautes idées de ſa magnificence dans les feſtins, de ſa richeſſe dans les meubles, & de ſa profuſion en tout, que ſi on n'avoit beaucoup d'eſtime pour eux, on prendroit ce qu'ils en diſent pour des fables. Ce qui eſt certain, c'eſt qu'Antoi-

ne qui étoit le plus riche, le plus voluptueux, & le plus prodigue des hommes, parut auprès d'elle groſſier, peu délicat & avare.

Catulle ſe trouvant aſſez près de la Flotte pour être apperçû, fit élever ſur la poupe de ſon navire un grand étendart, où paroiſſoient les Aigles Romaines & le Portrait de Ceſar: Cléopatre jetta les yeux deſſus, & elle envoya auſſitôt Apollodore dans un eſquif, où il fit entrer l'Envoyé du Dictateur, qu'il conduiſit dans la Galere de la Reine.

Catulle voyant de plus près les choſes qu'il avoit admirées de loin, fut ſi ſurpris & ſi charmé, que quoiqu'il eût infiniment d'eſprit, il parut embarraſſé, &

il ne fit pas un compliment fort régulier. Ce qui lui causa cette grande surprise, ne fut pas tant la magnificence de Cléopatre, que Cléopatre elle-même. Cette Princesse n'avoit alors que vingt ans, & elle joignoit à un air de majesté & de grandeur une beauté si touchante : je ne sçai quoi de si tendre & de si passionné paroissoit dans ses regards pleins de feu, qu'il étoit impossible de la considerer sans émotion. Elle s'appercevoit de l'effet que sa beauté faisoit, & elle prenoit plaisir à augmenter par des manieres engageantes, & par mille choses agréables qu'elle disoit, le trouble que sa vûe excitoit dans les cœurs.

Elle étoit d'une taille gran-

de & proportionnée ; elle avoit les cheveux noirs, les yeux de même couleur, brillans & bien fendus : & quoiqu'elle fût d'un payïs où les exceſſives ardeurs du ſoleil noirciſſent un peu les habitans, elle avoit le teint ſi délicat, la peau ſi belle & ſi blanche, qu'elle ſurpaſſoit en cela les femmes qui naiſſent dans les payïs les plus froids. On peut juger quelle étoit alors ſa beauté dans ſa premiere jeuneſſe, par l'éclat qu'elle conſervoit encore longtems après dans un âge plus avancé. Elle avoit trente-neuf ans, lorſqu'après la perte de la Bataille d'Actium, la mort d'Antoine, & une infinité d'autres malheurs qui lui arriverent tout de ſuite, Auguſte vint la voir dans une

eſpece de tombeau où elle s'étoit enfermée.

Il la trouva dans un déſordre pitoyable, couchée ſur un petit lit de repos tendu de noir, & n'ayant ſur elle qu'un manteau fort ſimple de gaze noire : elle n'étoit point coëffée ; ſes cheveux dont elle avoit arraché une grande partie, lui tomboient ſur les épaules & ſur la gorge, où les marques des coups qu'elle s'étoit donnez dans ſon deſeſpoir paroiſſoient encore. Ses yeux étoient battus, ſon viſage étoit pâle & maigre, ſa voix étoit foible, & elle ne diſoit pas deux mots de ſuite ſans pouſſer pluſieurs ſoûpirs. Cependant elle parut encore ſi belle dans ce malheureux état, qu'Auguſte eut beſoin de tout

le pouvoir qu'il avoit ſur lui, pour s'empêcher de ſe perdre au même écueil où trois des plus grands Hommes de la terre avoient échoué : c'eſt-à-dire que peu s'en fallut qu'il ne devînt amoureux de cette même Reine, que le jeune Pompée, Jules Ceſar, & Antoine avoient aimée avec tant de paſſion, qu'ils avoient abandonné pour elle le ſoin de leurs affaires & de leur gloire.

Par ce que je viens de dire, il eſt aiſé de juger que lorſque Catulle la vit, elle étoit la plus belle perſonne du monde. Son eſprit ne charmoit pas moins que ſa beauté : peu de gens entroient en converſation avec elle, qui n'en fuſſent enchantez; elle ſçavoit une infinité d'agréa-

bles choſes ; elle avoit toûjours aimé les Lettres & les Sçavans ; elle avoit beaucoup étudié ; & on dit que jamais Antoine ne lui fit de preſent qui lui fût plus agréable, que celui de la fameuſe Bibliotheque de Pergame, où il y avoit deux cent mille Volumes qu'il lui donna, & qu'elle mit à la place de la Bibliotheque des Ptolomées, ſes ayeux, brûlée durant la guerre que Ceſar fut obligé de faire en Egypte. Cette Reine poſſedoit parfaitement preſque toutes les langues étrangeres, & il n'y a peutêtre jamais eu de Princeſſe en qui tant de grandes qualitez ſe ſoient trouvees unies.

D'abord qu'elle eut lû les Lettres de Ceſar, & qu'elle eut appris la réputation de Catulle,

elle n'entretint plus que lui, durant tout le reſte du jour, qui ſe paſſa en plaiſirs & en réjouiſſances: elle lui fit tant d'honnêteté, que l'homme le plus vain du monde auroit eu ſujet d'en être content. On le logea dans un appartement magnifique auprès de celui de la Reine; & le lendemain elle voulut elle même lui faire voir tout ce qu'il y avoit de beau à Alexandrie.

Elle le mena au lieu où ſe voyent encore aujourd'hui les trois célebres Pyramides, qu'on mettoit alors au nombre des miracles du monde. Elle le fit entrer dans le Tombeau d'Alexandre, dont le corps ſe voyoit encore tout entier du tems d'Auguſte: enfin elle lui fit remarquer toutes les merveilles

du Nil. Elle lui montra entre autres cet endroit qui eſt ſi renommé, où ce Fleuve ſe ſéparant en deux bras qui vont ſe jetter dans la mer par deux bouches differentes, forme une eſpece de triangle, qu'on a appellé *Delta*, du nom d'une lettre grecque qui reſſemble à un triangle. Ce fut en cet endroit que Ceſar termina la guerre d'Egypte, par la défaite entiere des troupes du dernier Ptolomée, qui ſe perdit lui même dans les eaux, en voulant ſe ſauver chez les Parthes.

Au retour de la promenade elle mena Catulle dans une grande galerie, qui étoit un des plus beaux ornemens de ſon Palais. On y voyoit une infinité de rares peintures: les por-

traits de tous les Princes & de toutes les Princeſſes qui avoient regné en Egypte depuis Alexandre, y étoient rangez ſelon l'ordre des tems.

Il s'arrêta particulierement à conſiderer celui d'une Princeſſe, qui avoit un air ſi paſſionné & ſi doux dans le viſage, qu'il y avoit lieu de croire qu'elle avoit eu l'ame fort ſenſible. Cléopatre s'appercevant de l'attention que Catulle avoit à regarder ce Portrait: N'eſt-il pas vrai, lui dit elle, que la phyſionomie de cette Princeſſe a quelque choſe de fort heureux? Elle a auſſi été une des plus heureuſes perſonnes du monde; & ſi vous ſçaviez le ſecret de ſa vie, comme je le ſçai, vous admireriez le bonheur qui l'a

toûjours accompagnée. Ses foibleſſes mêmes & ſes fautes ont eu des ſuites éclatantes & glorieuſes. C'eſt, ajoûta-elle, la celebre Berenice, dont on dit que les cheveux ont été changez en étoile. Quoi ! repliqua Catulle, c'eſt-là cette Berenice pour qui Callimaque a fait ce beau Poëme, où il raconte ſi agréablement l'avanture de ſes cheveux, qu'elle avoit vouez à Venus pour la proſperité des armes du Roi ? ayant été appendus dans le Temple de la Déeſſe, ils ne s'y trouverent plus le lendemain ; & au rapport du fameux Aſtrologue Conon, ils parurent au Ciel transformez en étoile. En verité, continua-t-il, cette perſonne meritoit bien que les Dieux fiſſent

quelque choſe d'extraordinaire pour elle.

L'Amour, reprit Cléopatre, a eu plus de part dans ce miracle, que tous les autres Dieux. J'en ai depuis peu découvert le myſtere en liſant certains manuſcrits de Callimaque, qui me ſont tombez entre les mains. Catulle pria Cléopatre, avec tout le reſpect qu'il lui devoit, de vouloir bien lui apprendre ce qu'elle ſçavoit de particulier ſur une avanture qui avoit fait tant de bruit dans le monde. Je ſuis un peu intereſſée, lui dit Cléopatre en riant: ſi vous voulez que je vous apprenne une Hiſtoire qui eſt ſçûe de fort peu de perſonnes, il faut que vous faſſiez quelque choſe pour l'amour de moi. Il

y a longtems, continua-t-elle, que j'ai envie de voir en Vers latins l'Elegie de Callimaque ſur la chevelure de Berenice: donnez-vous la peine de la traduire, & quand vous me l'apporterez, je vous apprendrai des choſes ſi nouvelles ſur le ſujet de Berenice, que vous ne vous repentirez pas de m'avoir ſatisfaite.

Catulle ſe retira dans ſon appartement, peu de tems après cette converſation, & le lendemain en venant ſaluer Cléopatre, il lui donna ces Vers.

De Coma Berenices. *Carm.* 66.

OMnia qui magni deſpexit lumina mundi,
Qui ſtellarum ortus comperit, atque obitus:
Flammeus ut rapidi ſolis nitor obſcuretur,
Ut cedant certis ſidera temporibus,

IMITATION DU LATIN.

LE celebre Conon, dont les yeux assurez
Observent nuit & jour les Globes azurez,
Qui sçait par quels ressorts finissant sa carriere,
Le Soleil sous les Eaux va cacher sa lumiere,
Et prête ses rayons à mille Astres divers,
Qui la nuit en sa place éclairent l'Univers;
Ce Conon dans le Ciel m'a déja reconnue
De Chevelure blonde, Etoile devenue.
L'aimable Berenice autrefois me porta:
Autrefois sur sa tête avec soin m'ajusta:
J'étois sa Chevelure, & j'ornois un visage,
A qui le Dieu d'Amour auroit pû rendre hommage.
Elle m'offrit aux Dieux, dont un si beau present
Obtint pour son Epoux le secours tout-puissant;
C'étoit le Roy du Nil, le jeune Ptolomée
Qu'elle aimoit tendrement, dont elle étoit aimée.
Ce Prince à son Epouse uni nouvellement,
Comblé de ses faveurs & toûjours son Amant,
Ecouta trop la voix d'une gloire ennemie,
Et déclara la guerre aux Princes d'Assyrie:

Ut Triviam furtim ſub Latmia ſaxa relegans
Dulcis amor gyro devocet aërio:

Idem me ille Coron cæleſti lumine vidit
E Berenicæo vertice cæſariem

Fulgentem clarè: quam multis illa Deorum
Levia protendens brachia pollicita eſt.

Quâ Rex tempeſtate novo auctus Hymenæo
Vaſtatum fines iverat Aſſyrios,

Dulcia nocturna portans veſtigia rixæ,
Quam de virgineis geſſerat exuviis.

Eſtne novis nuptis odio Venus? anne parentum
Fruſtrantur falſis gaudia lacrymulis,

Ubertim thalami quas intra limina fundunt?
Non, ita me Divi, vera gemunt, juverint.

Id mea me multis docuit regina querelis,
Inviſente novo prælia torva viro.

Ma

Ma Reine qui de Mars redoutoit les fureurs,
Répandit un torrent de veritables pleurs ;
Bien differens de ceux qu'au jour de l'Hymenée,
Fait couler de ſes yeux l'Epouſe abandonnée,
Lorſqu'elle voit ſortir ſes Parens & ſes Sœurs,
Qui d'un Amant heureux la livrent aux fureurs.
Les pleurs qu'elle répand, ne ſont que feintes larmes,
Et l'amoureux combat lui donne peu d'alarmes:
Le moindre effort l'étonne, & ſemble l'offenſer;
Mais je ſçai ſur cela ce que l'on doit penſer:
J'ai vû plus d'une fois ma Reine ſe défendre,
Lorſque ſon jeune Epoux vouloit trop entreprendre:
Elle le repouſſoit, quoiqu'il plût à ſon cœur;
Mais elle ſouhaitoit qu'il fût bientôt vainqueur.
Belle Reine à preſent dans vos douleurs ameres,
Vos attraits ſont mouillez par des larmes ſinceres ;
Vous pleurez, vous pouſſez mille triſtes ſoûpirs,
Non parce que la guerre interrompt vos plaiſirs:
Mais d'un Epoux aimé l'abſence perilleuſe
Jette un trouble mortel dans vôtre ame amoureuſe.
Enfin vous n'avez plus cette intrepidité
Qui de vos premiers ans ſoûtenoient la fierté;

At tu non orbum luxisti deserta cubile,
Sed fratris cari flebile discidium :

Quum penitùs mœstas excedit cura medullas,
Ut tibi tunc toto pectore sollicitæ

Sensibus ereptis mens excidit ? atqui ego certè
Cognoram à parva virgine magnanimam.

Anne bonum oblita es facinus, quo regium adepta es
Conjugium, quo non fortius ausit alis ?

Sed tum mœsta virum mittens, quæ verba locuta es ?
Juppiter, ut tersti lumina sapè manu.

Quis te mutavit tantus Deus ? an quòd amanteis
Non longè à caro corpore abesse volunt ?

At quæ ibi, proh, cunctis pro dulci conjuge Divis
Non sine taurino sanguine pollicita es !

Si reditum retulisset is, aut in tempore longo
Captam Asiam Ægypti finibus adjiceret.

A des ennuis ſans fin votre cœur s'abandonne,
Le moindre bruit qui court l'inquiete & l'étõne:
Ne vous ſouvient-il plus de l'Hymen glorieux,
Qui de plus grand que vous ne laiſſe que les Dieux?
De tout votre bonheur rappellez la memoire,
Il ſied mal de pleurer quand on a tant de gloire;
Vous le dîtes vous-même à vôtre triſte Epoux,
En eſſuyant les pleurs qu'il répandoit pour vous:
Plus que lui maintenant vous êtes affligée,
Quel revers ou quel Dieu vous a ſitôt changée?
Vous aimez, vous brulez, & pour les vrais Amans
Un ſeul moment d'abſence a mille affreux tourmens.
Mais afin qu'à vos vœux les Dieux fuſſent propices,
Et qu'ils daignaſſent voir les pompeux ſacrifices,
Où le Prêtre immolant cent Taureaux chaque jour,
De votre Epoux vainqueur demandoit le retour;
Helas! qu'avez-vous dit, quelle injuſte promeſſe,
Sans m'avoir conſultée a fait votre tendreſſe?
J'ai beau la condamner: malheureuſe! c'eſt moi
Qui dois auprès des Dieux dégager votre foi.
J'obéis à regret à votre ordre ſuprême,

Queis ego pro factis cœlesti reddita cœtu
Pristina vota novo munere dissolvo.

Invita, ô regina, tuo de vertice cessi,
Invita adjuro, teque, tuumque caput:

Digna ferat, quod si quis inaniter adjuravit.
Sed quis se ferro postulat esse parem?

Ille quoque eversus mons est, quem maximum in oris
Progenies Phthia clara supervehitur:

Cum Medi properâre novum mare, quumque juventus
Per medium classi barbara novit Athon.

Quid faciant crines, quum ferro talia cedant?
Jupiter, ut Chalybes omne genus pereat.

Et qui principio sub terrâ quærere venas
Institit, ac ferri frangere duritiem.

Abrupta paulò antè coma mea fata sorores
Lugebant, cum se Memnonis Æthiopis

Je vous quitte à regret, j'en jure par vous-même,
Par votre front ſacré, par vos divins appas,
(Qui jure à faux par eux ſoit puni du trépas)
Mais je murmure en vain contre le fer barbare
Qui de ce front charmant pour jamais me ſepare:
Qui peut y réſiſter? le fer ſurmonte tout:
Rien ne s'oppoſe à lui, dont il ne vienne à bout.
Jadis le fer du Mede a coupé des montagnes,
Et changé leurs hauteurs en de vaſtes campagnes:
Seroit-il émouſſé par d'impuiſſans cheveux,
De qui le moindre vent forme & défait les nœuds?
Ils ſont contre les cœurs aſſez pourvus de charmes,
Mais pour braver le fer ce ſont de foibles armes,
Maudit ſoit mille fois celui qui le premier
Arracha de ſa mine & façonna l'acier!
Trop funeſte métal dont l'envie & la rage,
Ont fait mille inſtrumens de meurtre & de carnage.
Déja d'autres cheveux, d'autres treſſes, mes ſœurs,
D'abord en renaiſſant ont pleuré mes malheurs.
Mais à peine la nuit faiſoit place à l'Aurore,
Quand je vis arriver le tendre Epoux de Flore,

Unigena impellens nutantibus aëra pennis
Obtulit Arsinoës Chloridos ales equus.

Isque per æthereas me tollens advolat umbras,
Et Veneris casto collocat in gremio.

Ipsa suum Zephyritis cò famulum legarat,
Grata Canopais incola littoribus.

Scilicet in vario ne solum lumine cœli
Aut Ariadneis aurea temporibus

Fixa corona foret : sed nos quoque fulgeremus
Devotæ flavi verticis exuviæ.

Vividulo afflatu cedentem ad templa Deûm me
Sidus in antiquis Diva novum posuit

Virginis & sævi contingens namque leonis
Lumina, Callisto juncta Lycaoniæ.

Vertor in occasum tardum dux ante Booten,
Qui vix sero alto mergitur Oceano.

Le doux pere des fleurs, le zephire ſubtil,
Gracieux habitant des rivages du Nil.
Envoyé par les Dieux, dont la bonté ſuprême
Vouloit me couronner d'un nouveau diadême;
Avant que les mortels euſſent ouvert les yeux,
Il vint en tourbillon pour m'enlever aux Cieux.
Dans ce Temple où Venus eſt par vous adorée,
J'étois ſur un Autel, dépouille conſacrée:
Et de là dans les Airs mes cheveux ſoûtenus,
Volerent auſſitôt dans le ſein de Venus.
La Déeſſe me prit, & ſes mains immortelles
Me donnerent d'abord mille beautez nouvelles.
Un cercle de rayons d'abord m'environna,
Dont le ſoudain éclat me plut & m'étonna.
Enfin elle voulut que votre Chevelure,
D'une Etoile eût au Ciel le rang & la figure.
Ariadne jadis vit ſon royal bandeau,
Par un ordre pareil faire un Aſtre nouveau.
La Vierge & le Lyon reſſerrant leur lumiere,
Près de Caliſte entr'eux ont marqué ma carriere.
Je cours vers l'Occident où je guide Veſper,
Qui le plus tard qu'il peut ſe plonge dans la Mer.
Je vois rouler des Cieux la brillante machine,
Je ſens marcher ſur moi toute la Cour divine:

Sed quamquam me nocte premunt vestigia Divûm,
Luce autem cana Tethyi restituor:

Pace tuâ fari hæc liceat Rhamnusia virgo:
Namque ego non ullo vera timore tegam,

Non si me infestis discerpant sidera dictis,
Condita quin veri pectoris evolüam?

Non bis tam lætor rebus, quàm me abfore semper,
Abfore me à Dominæ vertice discrucior.

Quicum ego, quum virgo quondam fuit, omnibus ex-
pers
Unguentis, una millia multa bibi.

Nunc vos optato quas junxit lumine teda,
Non priùs unanimis corpora conjugibus

Tradite nudantes rejectâ veste papillas,
Quàm jucunda mihi munera libet onyx.

Mais il faut l'avouer, dûſſent de tous côtez
S'élever contre moi les Aſtres irritez ;
A revenir vers vous je ſerois toute prête,
Et me trouverois mieux ſur votre aimable tête,
Nourrie avecque ſoin d'eſſence & de parfums,
Qu'environnée au Ciel de rayons importuns.
Mais à de vains honneurs les Dieux m'ont deſtineé,
Et je ſuis en ces lieux pour toûjours enchaînée.
Vous que l'Hymen unit par des liens ſacrez,
Refuſez des plaiſirs ſi longtems deſirez,
Et ne permettez point qu'un Epoux temeraire
Faſſe ce qu'aux Epoux il eſt permis de faire ;
Avant que vous m'ayez par des preſens offerts,
Engagée à donner des charmes à vos fers.
Je ne parle qu'à vous beautez chaſtes & ſages,
C'eſt de vous que je veux recevoir des hommages.
Puiſſent ſe perdre en l'air les odieux preſens
De celles dont les vœux ne ſont point innocens.
Je ne ſuis point propice aux cœurs ſouillez de crimes;
Pour vous qui ne brûlez que de feux legitimes,
Dans un heureux Hymen jouiſſez d'une paix,

Veſter onyx, caſto petitis quæ jura cubili.
Sed quæ ſe impuro dedit adulterio,

Illius ah mala dona levis bibat irrita pulvis.
Namque ego ab indignis præmia nulla peto.

Sed magis, ô nuptæ, ſemper concordia veſtras
Semper amor ſedes incolat aſſiduus.

Tu verò, regina, tuens cum ſidera Divam
Placabis feſtis luminibus Venerem

Sanguinis expertem; non votis eſſe tuam me:
Sed potiùs largis effice muneribus.

Sidera cur retinent? utinam coma regia fiam.
Proximus Hydrochoi fulgeret Oarion.

Dont la tranquillité ne finiſſe jamais.
Et vous, ma belle Reine, à qui je dois ma gloire,
De ce que je vous fûs, conſervez la memoire:
Lorſque vous tournerez vos regards vers les Cieux,
Sur moi de tems en tems arrêtez vos beaux yeux.
Daignez me confier vos ſecrettes demandes,
Et ſouffrez qu'à Venus je porte vos offrandes.
Mais je paſſe avec vous trop de tems en diſcours,
Le jour approche, il faut que je ſuive mon cours,
De mes retardemens déja le Ciel s'irrite,
Adieu ma Reine, adieu, malgré moi je vous quitte.

Il eſt juſte, dit Cléopatre à Catulle, après avoir lû pluſieurs fois ces Vers; & il eſt tems que je m'acquite de ce que je vous ai promis. Elle ſe leva auſſitôt, & après avoir congedié ſa Cour, elle le fit paſſer par un beau jardin dans un ſalon délicieux qui étoit au milieu de quatre parterres. Aux deux côtez du ſa-

lon étoient deux grottes magnifiques, où l'eau que l'art y avoit conduite, faiſoit mille figures ſurprenantes. Les fenêtres du ſalon donnoient d'un côté ſur l'appartement royal qui étoit à l'autre extrémité du jardin, où il preſentoit une face admirable: de l'autre côté elles donnoient ſur un bois d'orangers & de citronniers percé d'une grande allée au milieu, que terminoit une caſcade magnifique qui tomboit avec un bruit pareil à celui des plus rapides torrens. Ce fut dans cet agréable ſalon que Cléopatre mena Catulle. Elle le fit aſſeoir ſur une pile de carreaux de differentes étoffes: & s'étant à demi couchée ſur un petit lit de drap d'or, elle parla de la ſorte.

HISTOIRE DE CALLIMAQUE ET DE BERENICE.

CAllimaque ayant réſolu de ſuivre l'exemple de ſon pere, qui avoit preferé l'étude de la Poëſie au gouvernement de la Republique de Cyrene, vint à Alexandrie ſur la fin du regne de Ptolomée Philadelphe, celui de tous les Rois d'Egypte qui a eu le plus de goût & le plus d'affection pour les Lettres. Il fut bientôt connu & eſtimé dans une Cour, où c'étoit aſſez de faire profeſ-

ſion de Science pour s'attirer beaucoup de conſideration. Outre que Callimaque avoit beaucoup de merite, il étoit encore d'une qualité diſtinguée, & à qui on devoit des égards particuliers : vous n'ignorez pas que ſes Ancêtres avoient fondé, & qu'ils avoient tenu fort longtems dans la Lybie, le Royaume de Cyrene. Leurs Sujets ſe revolterent contre eux: & Cyrene devint un Etat populaire. Mais ils conſerverent toûjours parmi leurs Citoyens une eſpece de Principauté, dont le grand-pere de Callimaque a joui le dernier. Il fut leur General, & il ſe ſignala dans cet emploi par des actions de prudence & de valeur. Je vous raconte là des choſes que vous ſçavez

ſans doute auſſi bien que moi : car il y a apparence que vous avez lû cette épitaphe, où Callimaque dit lui-même ce que je viens de vous dire.

Καλλιμάχου Επιγράμμα κβ'.

Ὁστις ἐμὸν παρὰ σῆμα φέρεις πόδα, Καλλιμάχου με
Ἴσθι Κυρηναίου παῖδά τε καὶ γενέτην
Εἰδείης δ' ἄμφωτερ.. ὁ μὲν ποτε πατρίδος ὅπλων
Ἦρξεν, ὁ δ' ἡδίστοις κρείσσονα βασκανίης
Οὐ νέμεσις. Μοῦσαι γὰρ ὅσοις ἴδον ὄμματι παῖδας
Ἀχρι βίου πολιοὶς οὐκ ἀπέθεντο φίλοις.

Callimachi Epigramma 22.

Quisquis adis tumulum, me noveris esse viator
Callimachi natum, Callimachique patrem.
Sic ambos noris. fuit ille vir inclytus armis
Dux patriæ, invidia dulcius hîc cecinit.
Nec mirum, nam quos blandæ aspexere puellos
Musæ oculis, illos & coluere senes.

IMITATION DU GREC.

PAſſant dont cette tombe arrête ici les yeux,
Apprens que je ſuis de Cyrene.
Callimaque guerrier & fameux Capitaine
Fut mon pere: il compta des Rois pour ſes aïeux.
Callimaque ſçavant reçût de moi la vie:
L'un de Mars favori
A du joug ennemi défendu ſa patrie,
L'autre par les Muſes nourri
A fait des Vers que reſpecte l'envie.
Nul malheur de ſes heureux jours
N'a troublé le paiſible cours:
Des hommes & des Dieux ſa vieilleſſe eſt cherie.
Au recit ſincere & nouveau
D'un deſtin ſi rare & ſi beau
De quelque étonnement ſi ton ame eſt ſaiſie,
Apprens que le reſpect & l'amour des mortels,
Couronne toûjours la vieilleſſe,
De ceux dont la ſage jeuneſſe,
A des neuf doctes Sœurs cultivé les Autels.

Callimaque étoit bien fait,

quoiqu'il ne fût pas beau : il étoit d'une taille moyenne, mais droite & proportionnée : Il avoit le teint un peu bazanné, les cheveux noirs, les yeux de même couleur, & dans toutes ſes manieres, une certaine indolence ſpirituelle qui plaiſoit extrémement. On voyoit ſur ſon viſage un air de mélancolie ; où il paroiſſoit je ne ſçai quoi de tendre & de paſſionné, qui intéreſſoit malgré qu'on en eût. Il parloit peu, mais il ne diſoit rien qui ne fût fort agréable : au reſte il étoit ſage, diſcret, & l'homme du monde qui ſçavoit le mieux taire ce qu'il falloit.

Cléopatre s'arrêta en cet endroit, & elle tira de ſa poche une petite boëte à portrait

qui n'avoit rien de ſuperflu, mais dont l'ouvrage étoit admirable: elle l'ouvrit & elle y fit voir à Catulle le portrait de Callimaque qu'elle avoit trouvé dans un cabinet d'antiques, où les Rois d'Egypte avoient ramaſſé une infinité de médailles & d'anciennes peintures. Après que Catulle eut aſſez conſideré ce portrait, elle reprit ainſi ſon diſcours.

Callimaque ayant toutes ces belles qualitez, acquit tant de credit & tant de conſideration en Egypte, qu'on le regarda bientôt comme le favori de Ptolomée, qui lui faiſoit tous les honneurs & tous les biens dont il pouvoit s'aviſer. Mais avant que d'entrer davantage dans le détail de ſon Hiſtoire, il faut

vous dire quelque choſe des interêts de la Cour d'Egypte & de l'état où elle ſe trouvoit alors.

Ptolomée étoit un Prince naturellement bon, magnifique & liberal, aimant les lettres avec excès, & ne concevant que des deſſeins relevez : il avoit pluſieurs enfans, mais qui ne lui reſſembloient pas tous. Ptolomée ſon fils & les deux Berenices ſes filles tenoient beaucoup de ſon humeur douce & bien faiſante : mais Laodice l'aînée de ſes filles étoit une des plus cruelles, des plus artificieuſes & des plus méchantes Princeſſes qui ayent regné : avec cela elle ne laiſſoit pas d'avoir autant de beauté qu'il en falloit pour ſe faire aimer

par ceux qui ne connoiſſoient pas ſon caractere.

Ptolomée ne l'aimoit point, & il lui donna des marques trop ſenſibles de ſon averſion, lorſqu'Antiochus Roi de Syrie lui envoya demander une de ſes filles en mariage. Outre que Laodice étoit l'aînée, il ſembloit qu'Antiochus eût même quelques vûes particulieres pour elle. Cependant Ptolomée réſolut de lui donner une des cadettes : il eſt vrai que cette réſolution ne put s'executer ; mais elle ne laiſſa pas d'avoir des ſuites funeſtes.

Antiochus vint lui-même à la Cour d'Egypte. Laodice, dont l'humeur cruelle avoit beaucoup de rapport avec celle de ce Roi, fit tant par ſes artifices,

& par ſes complaiſances, qu'elle lui donna de l'amour. Quoiqu'il eût déja fait beaucoup d'avances auprès de Berenice, il s'en retira ; il s'attacha tout entier à Laodice ; & enfin malgré les remontrances de Ptolomée, il épouſa Laodice. Les affaires étoient alors dans un état où la politique vouloit qu'on eût de grands égards pour Antiochus : ainſi on ſouffrit avec patience l'affront qu'il faiſoit à Berenice, qui étoit celle-là même dont le portrait vous a ſi fort plû.

Elle fut très-ſenſible aux mépris d'Antiochus, quoiqu'elle ne l'aimât point : & juſqu'à ce qu'elle eût été vengée, elle ne parla d'autre choſe que du plaiſir que lui feroient ceux qui lui donneroient les moyens de

ſe venger. Un jour que la converſation ſe tourna ſur ce ſujet, elle dit à Callimaque, qu'elle pardonneroit à un ſujet d'avoir la temerité de l'aimer & de lui déclarer ſon amour, pourvû qu'il la vengeât : Callimaque qui avoit coutume de lui entendre dire mille choſes pareilles, ne fit aucune réflexion ſur celle là : mais peu de tems après il s'apperçût que lorſqu'il étoit ſeul avec Ptolomée, il rendoit à Antiochus & à Laodice tous les mauvais offices qu'il pouvoit. Il s'interrogeoit lui-même ſur cela, & il prenoit plaiſir à ſe tromper : car au lieu de s'avouer la paſſion qu'il commençoit à ſentir pour Berenice, il prétextoit de raiſons de politique ; tout ce qui n'étoit qu'un

effet de l'amour. Cependant il ſe rendit très-aſſidu auprès de Berenice, & plus il la vit, plus il devint amoureux.

Cette Princeſſe de ſon côté ſe plaiſoit extrémement dans la converſation de Callimaque, qui n'étoit point avec elle ce qu'il paroiſſoit avec tout le reſte du monde : car au lieu qu'il n'avoit coûtume de parler que de choſes grandes & ſerieuſes, lorſqu'il étoit en preſence de beaucoup de gens, il badinoit agréablement avec Berenice lorſqu'il y étoit ſeul ; & ſe défaiſant de ſa gravité lorſqu'il approchoit de Berenice, il étoit plus enjoué & plus galant que le plus jeune des Courtiſans.

Il avoit déja mis les choſes en un tel état, que Ptolomée étoit

étoit ſur le point de déclarer la guerre à Antiochus. Ptolomée n'avoit communiqué ſon deſſein à perſonne, & il ne prenoit des avis que du ſeul Callimaque. Le Roi l'ayant fait entrer dans ſon cabinet, lui demanda pour la derniere fois ſon ſentiment ſur cette grande affaire. Callimaque ſe trouva alors comme l'arbitre de la paix & de la guerre: il fut embarraſſé, & il pria Ptolomée de lui donner du tems pour penſer à la réponſe qu'il feroit.

Il ſe retira chez lui, & il s'examina lui-même avec plus de ſincerité qu'il n'avoit encore fait. Hé bien! ſe diſoit-il, tu aimes la Princeſſe? un mot qui lui eſt échapé ſans reflexion t'a obligé à brouiller les affaires

d'une maniere que deux des plus puiſſans Royaumes du monde en gemiront peut-être long-tems : Surquoi fondes-tu tes eſperances ? quelles ſont tes vûes ? Berenice t'aimera-t-elle, quand tu auras allumé la guerre entre l'Egypte & la Syrie ? Oſeras-tu lui avouer que tu l'aimes ? Mais qui t'a dit que les ſuites de cette guerre ſeront heureuſes ? qui t'a dit que Ptolomée ne ſera point vaincu ? ſeras-tu agréable à la Fille, quand tu auras cauſé la ruine du Pere ? Mais je veux que cette guerre ait tout le ſuccès qu'on peut ſouhaiter : la Princeſſe ſçaura-t-elle que c'eſt toi qui y auras fait réſoudre ſon Pere ? Sçaura-t-elle que les conſeils que tu as donnez au Roi t'ont été in-

ſpirez par la paſſion que tu as pour elle ? Encore ſi tu lui avois dit que tu l'aimes ?

Il s'arrêtoit longtems ſur cette penſée ; & tout d'un coup comme s'il fût ſorti d'un long aſſoupiſſement, il reprenoit en lui-même : Moi, lui dire que je l'aime ? & quel ſeroit mon deſſein ? Voudrois-je par une temerité ſans exemple détruire la reputation de ſageſſe & de prudence que je me ſuis acquiſe avec tant de peine ? Non, non, continuoit-il, il faut plûtôt mourir que de nous démentir ſi honteuſement. Cependant, ſe diſoit il encore, il faut répondre au Roi, il faut conclure la paix ou la guerre. Helas ! ajoûtoit-il douloureuſement, quelle a été ma folie de vou-

loir me mêler du Gouvernement d'un Etat, moi qui n'ai quitté ma Patrie que pour me donner tout entier à l'étude des belles Lettres, & pour éviter l'embarras des affaires publiques?

Ces differentes penſées l'entretinrent ſi long tems, que la nuit étant déja fort avancée, il ſe coucha avant que d'avoir rien déterminé. Le lendemain il ſe leva d'abord qu'il fut jour: & comme l'appartement qu'il occupoit dans le Palais, donnoit ſur les jardins, il a'la ſe promener pour réver encore à ce qu'il avoit à faire.

Il faiſoit très-beau ce jour-là, & la Princeſſe Berenice s'étant éveillée plûtôt qu'à l'ordinaire, étoit venu prendre

l'air dans le même jardin où Callimaque ſe promenoit. Il y avoit déja long-tems qu'elle y étoit, ſans qu'il l'eût vûe: enfin il entra dans un petit bois de myrtes, dont les allées étoient extrémement étroites & touffues, & où le gazouillement des oiſeaux, & le bruit d'une infinité de petits jets d'eau faiſoient un murmure le plus agréable du monde. Berenice ayant laiſſé ſes femmes à dix ou douze pas d'elle, s'étoit aſſiſe dans ce bois ſur un ſiege de gazon qui étoit au bout d'une allée, auprès d'un baſſin de jaſpe élevé ſur un piédeſtal de marbre; dont l'eau qui ſortoit du baſſin par deux ou trois muſles de Lion, empêchoit de voir l'ouvrage qui étoit très-beau.

Callimaque vint juſqu'aux pieds de la Princeſſe ſans l'appercevoir, tant il étoit occupé de ſa rêverie. Et lorſqu'il jetta les yeux ſur elle, il lui fit une profonde révérence, voulant ſe retirer par reſpect : mais elle lui ordonna de demeurer auprès d'elle ; & s'étant levée, elle voulut qu'il lui aidât à marcher. Il étoit ſi réveur & ſi mélancolique, que ſa triſteſſe paroiſſoit ſur ſon viſage. Elle lui demanda les raiſons de ſon chagrin : & comme elle ſçavoit qu'étant fort ſerieux par tout ailleurs, il tâchoit de paroître enjoué pour la réjouir, lorſqu'il étoit auprès d'elle ; vous oubliez, lui dit-elle obligeamment, que vous êtes avec moi. Helas! Madame, repliqua-t-il en

soûpirant, & en la regardant d'un air passionné, c'est parce que je m'en souviens trop bien que je suis si chagrin. Il rougit aussitôt, & il baissa les yeux. La Princesse rougit de même, & elle ne comprit pourtant pas trop ce qu'il vouloit lui dire; ou du moins elle feignit de ne le pas comprendre: car elle continua à le presser de lui dire les causes de sa tristesse.

Que diriez-vous, Madame, lui dit-il, si je vous apprenois que je suis amoureux? Je ne vous demanderois plus, reprit-elle, pourquoi vous êtes si réveur; car j'ai oui dire, que les Amans rêvent toûjours lorsqu'ils ne sont pas auprès de leurs Maîtresses. Il y en a même, interrompit Callina-

que, qui rêvent auprès d'elles, quoiqu'ils y ſoient ſeuls. C'eſt ce que je ne ſçavois pas, lui dit elle; mais il me ſemble que ces Amans ſi rêveurs feroient beaucoup mieux d'entretenir leurs Maîtreſſes, que de les laiſſer incivilement s'ennuyer en leur compagnie. En verité, ajoûta-t-elle en riant, ces Amans-là ſont un peu viſionnaires. Je n'ai garde, repliqua-t-il, de prendre leur parti contre vous: mais j'oſerai vous dire, qu'on peut être ſeul auprès de la perſonne qu'on aime, & y rêver ſans être viſionnaire.

Comme il vit que la Princeſſe étoit diſpoſée à l'écouter: On aime, dit-il, quelquefois des perſonnes à qui le reſpect empêche qu'on ne le diſe. Il ſe

fait alors un combat ſecret entre l'Amour qui veut qu'on parle, & le devoir qui oblige à ſe taire : ces troubles & ces agitations rappellent un homme tout entier en lui-même ; & ils ne le laiſſent pas en état de dire des inutilitez, lorſqu'il a des choſes importantes à dire, & qu'il eſt obligé de les taire. Tout ce que vous dites, reprit la Princeſſe, eſt beau & bien penſé : mais quand on a un peu d'eſprit & de raiſon, on n'aime que des perſonnes à qui on peut avouer ſa paſſion ſans bleſſer ſon devoir. Ah ! Madame, s'écria Callimaque, a-t-on toûjours le tems de raiſonner, lorſqu'on devient amoureux ? N'eſt on pas ſurpris ſans qu'on y penſe ? n'y a-t-il pas quelques

occaſions où l'homme le plus raiſonnable ſe flatte, & où il s'imagine qu'on lui pardonnera ſa témerité? Je vous ai oui dire à vous-même, que vous ſouffririez qu'un de vos Sujets qui vous auroit vengée, eût la folie de vous aimer & de vous le dire..

Il eſt vrai, reprit Berenice, que je l'ai dit : mais il eſt vrai auſſi que quoi que j'aye pû dire, je ne ſçai pas trop ce que je ferois, ſi un Sujet après m'avoir bien ſervie, s'oublioit aſſez pour me faire une déclaration. Cependant, Madame, dit Callimaque en ſoupirant, la folle eſperance que vos paroles ont fait concevoir, a perdu un malheureux qui les a entendues. Se voyant en état

de vous venger, il a cru qu'il lui étoit permis de vous aimer. Hé ! de grace, interrompit la Princeſſe, apprenez-moi qui eſt cet homme qui peut me venger. Callimaque ayant tourné la tête dans ce moment, & s'étant apperçû que les femmes de la Princeſſe étoient dans une autre allée fort loin d'elle, ſe jetta à ſes genoux, & il lui dit : Vous voyez, Madame, le téméraire qui oſe vous aimer, & qui eſpere vous venger.

Berenice fit un pas en arriere, & elle ordonna à Callimaque de ſe lever. Je vous eſtime trop, lui dit-elle enſuite, pour prendre ſérieuſement tout ce que vous me dites : je regarde votre amour comme une plaiſanterie que

vous avez voulu faire, ſur ce que l'envie d'être vengée, m'avoit fait dire des choſes un peu trop outrées: mais ſouvenez-vous que ces plaiſanteries là ne doivent ſe faire qu'une fois, & qu'elles deviennent criminelles lorſqu'on veut les continuer. Hé bien, Madame, reprit Callimaque, il faut étouffer une malheureuſe paſſion que vous avez allumée vous-même. Sans vos flateuſes paroles je me ſerois défendu: j'euſſe reſiſté à vos charmes, ſi vos diſcours ne m'euſſent trompé, & s'ils ne m'euſſent obligé, pour ainſi dire, à me trahir moi-même. Je ne vous réponds pas que je puiſſe éteindre un feu que j'ai long-tems pris plaiſir à entretenir & à augmenter; mais j'oſe

vous assurer que je l'empêcherai avec tant de soin de paroître à vos yeux, qu'il ne tiendra pas à moi que vous ne puissiez oublier que j'ai eu la hardiesse de vous aimer. Au reste, continua-t-il, je ne laisserai pas de faire pour votre vengeance tout ce que vous pourriez attendre d'un homme pour qui vous auriez d'extrêmes bontez: la paix ou la guerre entre l'Egypte & la Syrie dépendent de mon seul avis: je vais résoudre le Roi à déclarer la guerre, & à la faire avec tant de force, qu'on sera bientôt en état d'imposer à Antiochus & à Laodice telles Loix qu'on voudra. Callimaque après cela se retira, sans oser attendre la réponse de Berenice.

Cette Princeſſe fut ſi charmée & ſi touchée de la ſoumiſſion qu'il lui fit paroître, qu'elle eut plus d'une fois envie de le faire rappeller, pour lui dire quelque choſe de plus obligeant. Elle fit encore pluſieurs tours dans le jardin, & elle ne penſa à autre choſe qu'à la paſſion reſpectueuſe de Callimaque. Quelles ſuites dangereuſes, ſe diſoit elle, puis-je craindre d'un amour ſi ſage & ſi ſoumis? n'y a-t-il pas de la cruauté de refuſer à un homme qui me ſert avec tant de deſintereſſement, la permiſſion de me dire qu'il m'aime?

Toutes les vertus de Callimaque lui revenoient enſuite dans l'eſprit, & elles y cauſoient un trouble qui approchoit fort

de l'amour. Pour lui, il alla trouver le Roi, dont il tourna l'esprit de maniere, que la premiere chose que la Princesse apprit en rentrant chez elle, fut que la guerre étoit résolue contre la Syrie.

Il y avoit longtems que les troupes étoient prêtes à marcher; & on fit une irruption si brusque & si violente dans les Etats d'Antiochus, que ce Roi se crut d'abord perdu. Il assembla ensuite de puissantes armées, & la guerre fut sanglante de part & d'autre.

Pendant tout le tems qu'elle dura, Callimaque qui n'alloit point à l'armée, se rendit plus assidu que jamais auprès de Berenice. Il tâcha même de paroître plus enjoué; mais il ne

pouvoit pas ſi bien ſe contraindre, qu'il ne lui échapât de tems en tems des ſoupirs qui trahiſſoient ſon cœur. Il évitoit le plus qu'il pouvoit d'être ſeul auprès d'elle ; & lorſqu'il y étoit, il ne parloit que de choſes indifferentes. Il eſt vrai qu'on voyoit bien qu'il ſe faiſoit une violence extrême pour cacher ce qu'il penſoit ; mais on ne l'en trouvoit pas moins agréable dans la converſation.

Une conduite ſi ſage & ſi reglée avança plus ſes affaires que n'euſſent fait les plus grands empreſſemens : plus il s'obſtinoit à ſe taire, plus la Princeſſe ſe diſoit en elle-même des choſes avantageuſes pour lui : & plus il s'efforçoit à cacher la paſſion qu'il avoit pour elle,

plus elle tâchoit de lui faire connoître la bonté ſecrette qu'elle avoit pour lui.

Cependant les Generaux d'Egypte défirent deux ou trois fois les troupes d'Antiochus, qui enfin apprehendant la déſolation entiere de ſes Etats, envoya des Ambaſſadeurs à Ptolomée pour lui demander la Paix. On nomma de part & d'autre des Plénipotentiaires pour la traiter, & Callimaque fut choiſi du côté d'Egypte. Il ſe diſpoſa à partir pour ſe rendre ſur la frontiere le plûtôt qu'il pourroit, & il n'oublia rien de ce qui pouvoit faire éclater la grandeur & la magnificence du Maître qu'il ſervoit. Il fit un équipage ſuperbe, & contre ſon ordinaire il ſe para lui-

même, & il s'habilla avec tant de richeſſe & de propreté, que ſa bonne mine en parut beaucoup davantage.

Toute la Cour alla prendre congé de Callimaque. On lui fit des honneurs extraordinaires dans cette occaſion, qui lui étoit d'autant plus avantageuſe, que c'étoit lui qui avoit conſeillé cette guerre dont le ſuccès étoit ſi heureux.

Parmi tant de ſujets de joie, Callimaque ne pouvoit s'empêcher de laiſſer paroître un fond de triſteſſe ſecrette qui l'accabloit. Il ſoupiroit ſouvent, il levoit les ïeux au ciel, comme pour ſe plaindre de ſa deſtinée : enfin il faiſoit tout ce que font ceux qui ont de grands chagrins, & qui n'oſent en parler.

Hé bien, ſe diſoit-il quelquefois à lui-même, voilà beaucoup de ſang que tu as fait répandre : voilà beaucoup de malheureux que tu as ſacrifiez à la folle envie que tu avois de plaire à une fiere Princeſſe qui mépriſe ta paſſion : Quel parti veux-tu prendre maintenant ? ne veux-tu point encore conſulter cette ingratte Princeſſe, & préferer aux interêts publics celui de ſa vengeance particuliere ? Ah ! Callimaque, n'as-tu fait juſqu'ici profeſſion de mépriſer ce que le reſte des hommes eſtime tant, & d'avoir des vûes differentes des leurs, que pour tomber dans des égaremens, dont ils ne ſeroient pas capables ? Que ferai je donc, continuoit-il en

lui même ? Partons, ajoûtoit-il, ſans voir l'inſenſible Berenice; ménageons pour le bien de l'Etat les avantages qu'on a eus dans la guerre, & ne nous ſouvenons pas ſeulement que nous aimons Berenice, & que Berenice veut être vengée.

Tandis qu'il prenoit cette reſolution, la Princeſſe commençoit à s'alarmer de ce qu'il ne venoit point lui dire adieu. Il avoit déja eu du Roi ſon Audience de congé : il étoit fort tard, & on diſoit qu'il devoit partir le lendemain. Ah ! Callimaque ne m'aime plus, s'crioit-elle en preſence de Pheronie, une de ſes femmes, pour qui elle n'avoit rien de ſecret. Mais penſes-tu, continuoit-elle, qu'il parte ſans me

voir ? La bienſeance & ſon devoir ne l'emporteront ils pas ſur les autres conſiderations qu'il peut avoir ? D'où vient qu'il commence à me fuir, lorſqu'il eſt plus en état que jamais d'obtenir en me vengeant la permiſſion de m'aimer ? Il n'eſt plus touché de moi : mes froideurs l'ont rebuté, je perds le plus ſoumis, le plus diſcret & le plus accompli des Amans ; & ce qui me deſeſpere, Pheronie, je le perds dans le moment que je commence à l'aimer : car enfin il ne faut pas que je t'en faſſe un myſtere, Callimaque a trouvé le ſecret de ſurmonter ma fierté : je l'aime, ma chere Pheronie.

Pendant que Berenice s'entretenoit ainſi avec cette femme

on vint lui dire qu'un homme demandoit à lui parler de la part de Callimaque. Elle commanda qu'on le fit entrer, & cet homme lui donna un billet qu'elle lût aussitôt. Il étoit à peu près en ces termes.

PErmettez moi, Madame, de partir sans aller vous dire adieu. Je me trouve dans un état, où j'aurois bien de la peine à m'empêcher de vous dire des choses qui pourroient vous irriter. Mais souvenez-vous, je vous prie, que ce n'est que par un excès de respect pour vous, que je

manque dans cette occaſion à ce que je vous dois.

CALLIMAQUE.

Berenice ne put s'empêcher de faire réponſe à Callimaque : elle ſe fit apporter des Tablettes, & elle y écrivit ces mots.

BErenice ne pardonnera jamais à Callimaque, le peu de ſoin qu'il aura de lui plaire, s'il part ſans la voir. On ne peut deviner les raiſons qu'il a de la fuir, & on ne ſera point ſatisfait, qu'il ne ſoit venu lui-même les expliquer.

BERENICE.

Callimaque étoit trop amoureux pour refuſer d'obéir à un ordre ſi charmant. Il fit prier la Princeſſe de trouver bon qu'il la vît le ſoir même qu'il reçût ce billet, parce qu'il étoit obligé de partir le lendemain de grand matin. Il vint à l'appartement de Berenice, lorſque tout le monde fut retiré.

Il la trouva dans un état à embrazer les plus inſenſibles. Elle étoit dans un lit noir rehauſſé de broderies d'argent & garni d'une infinité de cordons couleur de feu : ſes bras à demi nuds tomboient negligemment ſur ſa couverture : ſes cheveux flottoient ſur ſa gorge, qui n'étoit couverte que d'une gaze fort legere, qui en laiſſoit découvrir

couvrir toutes les beautez.

Callimaque ſe mit à genoux auprès de ſon lit, & il la regarda ſans lui rien dire, avec un trouble & un embarras qui la firent rougir. Ils s'apperçûrent tous deux de l'état où ils étoient, & leur trouble augmenta encore par la réflexion qu'ils y firent. Enfin la Princeſſe rompit la premiere ce ſilence, qui avoit je ne ſçai quoi de fort doux & de fort amoureux.

Hé bien, Callimaque, lui dit-elle, vous vouliez partir ſans me voir ? Eſt-ce que vous vous repentez de m'avoir ſervie, & que réſolu de ne plus travailler à ma vengeance, vous craigniez que je ne vous en parlaſſe. Ah, Madame, repliqua-t-il,

que vous rendez peu de juſtice au reſpect d'un malheureux, qui ſe défioit de lui même, & qui n'oſoit vous voir de peur de vous dire que malgré vos cruelles défenſes, il vous aime toûjours avec une paſſion qui ne finira jamais.

Callimaque en diſant cela, jetta les yeux ſur Berenice : & comme il remarqua qu'elle le regardoit d'une maniere qui n'avoit rien de rude ni d'irrité, il continua à lui parler ainſi. Croyez, Madame, que j'ai fait tous mes efforts pour étouffer cette paſſion qui vous offenſe : mais les feux que vous allumez, ſont trop difficiles à éteindre, & je ſens que je vous aimerai toute ma vie : Je ſens de plus que mon amour

aigri par la contrainte où je l'ai tenu jusqu'à present, va désormais éclater malgré moi.

Non, Madame, ajoûta-t-il, je n'en suis plus le maître ; & si vous ne voulez pas qu'il paroisse, il faut que j'aille me cacher moi-même dans quelque desert, où je tâcherai inutilement de vous oublier. Voilà, Madame, la résolution que je prends : & d'abord que j'aurai fait pour vous dans l'emploi que le Roi m'a donné, tout ce que vous pouvez attendre de l'Amant le plus passionné qui fut jamais ; j'irai habiter des climats si éloignez de l'Egypte, que vous n'entendrez jamais parler de moi.

Callimaque ayant achevé de parler, se leva comme s'il eût

voulu ſe retirer ; & la Princeſſe l'arrêtant par le bras : Quelle étrange réſolution prenez vous, lui dit-elle ? de pareils excès ſont-ils dignes de Callimaque ? Hélas, Madame, interrompit-il, je ne ſuis plus moi-même. C'eſt bien injuſtement, que j'ai encore dans le monde cette reputation de ſageſſe & de force d'eſprit que mes premieres actions m'ont acquiſes. Je ſuis maintenant de tous les hommes le plus foible & le plus malheureux. Que je ſuis à plaindre, s'écria-t-il enſuite, d'avoir perdu ce repos dont je jouiſſois ; uniquement occupé de l'étude & des belles Lettres !

Il y en a, dit la Princeſſe, en paſſant la main ſur ſon vi-

ſage pour cacher ſa rougeur, qui ſe croiroient peutêtre heureux, s'ils étoient dans l'état où vous êtes. En quoi donc, Madame, reprit-il auſſitôt, en quoi faites-vous conſiſter mon bonheur ?

Comptez-vous pour rien, répondit-elle, la bonté que j'ai de vous écouter & de ſouffrir les déclarations que vous me faites ? Callimaque, ſongez que c'eſt beaucoup pour une perſonne de mon rang. Ah ! Madame, dit-il en ſe remettant à genoux, ç'en eſt plus que je ne mérite, & je ne porte pas mes deſirs plus loin. Souffrez que je vous aime & que je vous le diſe, je ſerai le plus heureux & le plus content des hommes.

Il ſe tût après cela, & com-

me il vit que Berenice ne lui répondoit point: Ma Princeſſe, continua-t-il, vous ne me dites rien. Helas ! vous ne voulez donc pas ſouffrir la plus pure, la plus diſcrette & la plus reſpectueuſe de toutes les paſſions ?

Allez, Callimaque, allez, lui dit-elle, en lui tendant une main qu'il prit, & qu'il preſſa entre les ſiennes, vous ne ſçavez pas connoître votre bonheur : le ſilence d'une Princeſſe en de pareilles occaſions en dit plus que les paroles les plus tendres des autres perſonnes. Callimaque après cela lui tint mille diſcours tendres, qu'elle écouta avec une bonté & avec une complaiſance qui le charmerent. Elle ſouffrit même qu'il lui baiſât les mains en lui

disant adieu, & il partit avec tous les sujets du monde d'être satisfait de l'Amour.

Il ne fut pas longtems sur la Frontiere sans conclure une Paix très-glorieuse à Ptolomée, & très-douce à Berenice, qui fut vengée peutêtre un peu trop cruellement : car on obligea Antiochus à repudier Laodice qu'il avoit épousée contre le sentiment de Ptolomée, & à épouser la cadette de Berenice qui portoit le même nom qu'elle.

Callimaque ne revint point à la Cour que le traité de Paix n'eût été executé. La jeune Berenice fut conduite par lui en Syrie : le mariage se fit avec toutes les ceremonies possibles. Laodice repudiée & malheu-

reuſe aima mieux demeurer comme une exilée dans une Cour où elle avoit regné, que de retourner en Egypte.

Callimaque à ſon retour y fut reçû de tout le monde avec des honneurs extraordinaires: mais la reconnoiſſance que lui témoigna Berenice, le toucha bien davantage que tous les honneurs qu'on lui faiſoit. Cette Princeſſe s'accoûtuma tellement à l'entendre ſe plaindre de ſes peines amoureuſes, qu'à la fin elle le plaignit elle-même; & elle lui avoua qu'elle l'aimoit.

Ils vivoient l'un & l'autre dans un bonheur parfait, lorſque la mort de Ptolomée Philadelphe les affligea ſenſiblement, & troubla la tranquilité

où ils étoient. Ptolomée Evergetes ſucceda à ſon pere : & comme il fut obligé de ſe marier, il jetta les yeux ſur la Princeſſe Berenice ſa ſœur. Ces mariages qui ſont regardez à Rome, comme des monſtres & des crimes énormes, ſont ordinaires en Egypte, où les freres choiſiſſent preſque toûjours leurs ſœurs pour être leurs femmes.

Ptolomée Evergetes avoit mille bonnes qualitez. Il étoit jeune, il étoit bien fait, il avoit beaucoup d'eſprit, il aimoit paſſionnement Berenice. Cependant cette Princeſſe eut toutes les peines du monde à ſe reſoudre à l'épouſer. L'inclination qu'elle avoit pour Callimaque, lui faiſoit regar-

der toutes ſortes d'engagemens, comme le plus grand malheur qui pût lui arriver. Elle ſentoit bien qu'elle ne pourroit jamais s'empêcher d'aimer un homme qui avoit été le premier qui lui eût plû, & elle ne vouloit pas promettre à un autre un cœur dont elle ne pouvoit plus diſpoſer.

Ptolomée qui eut pour Callimaque les mêmes bontez que ſon pere avoit eues, lui confia le deſſein qu'il avoit d'épouſer ſa ſœur : & comme il ſçavoit qu'elle avoit pour lui beaucoup d'eſtime, il lui ordonna de lui parler de ce mariage qu'il vouloit celebrer au plûtôt.

Ce malheureux Amant alla trouver la Princeſſe avec toutes les marques d'affliction & de

douleur que vous pouvez vous imaginer. Et après avoir long-tems ſoûpiré ſans pouvoir parler ; Enfin, Madame, lui dit-il, le Ciel ſe laſſe de favoriſer mon Amour. Il veut vous mettre entre les bras d'un Roi qui vous fera bientôt oublier le malheureux Callimaque : & il me met dans la fatale neceſſité de vous faire moi-même la premiere propoſition de ce cruel mariage qui doit détruire tout mon bonheur.

Le Roi votre Frere veut que vous partagiez ſon thrône : & l'Amour deſintereſſé que j'ai toûjours eu pour vous, veut que je vous conſeille d'accepter des offres ſi éclatantes, dûſſiez-vous m'oublier auſſitôt que vous ſerez Reine, & dûſſai-je

mourir de douleur auſſitôt que vous m'aurez oublié.

Que de choſes accablantes vous me dites à la fois? répondit-elle : il faut que j'épouſe le Roi : il faut que je tâche de vous oublier ; il faut que ce ſoit vous qui me propoſiez ce funeſte mariage : & pour comble de douleur, il faut que vous connoiſſiez aſſez peu les ſentimens de mon cœur, pour craindre qu'en effet je ne vous oublie. Ah, Madame, interrompit Callimaque, je le crains & je ne le ſçaurois croire.

Concevez donc bien, lui dit-elle, que je ſuis la plus malheureuſe perſonne du monde : je devrai mon amour au Roi, & je ne pourrai avoir pour lui que de l'indifference : j'aurai

pour vous toute la tendreſſe imaginable, & je n'oſerai vous en donner des marques. Callimaque, ajoûta-t-elle, ſi l'on pouvoit rompre ce terrible mariage? ſuis-je la ſeule perſonne aimable dans cette Cour? le Roi ne peut-il honorer une autre que moi de ſes bontez? je ſçai que je n'ai pas dû eſperer que je ſerois à vous : mais je me ſuis fait une ſi douce habitude d'écouter vos ſoupirs & de répondre à votre amour, qu'au moins je voudrois n'être à perſonne, & pouvoir toûjours vous aimer avec la même innocence que j'ai fait juſqu'ici.

Callimaque lui répondit avec des tendreſſes & des tranſports de douleur, qui lui firent encore mieux ſentir la perte

qu'elle faiſoit d'un Amant ſi délicat & ſi parfait. Mais enfin ſon mariage fut arrêté avec le Roi : on en prépara les Fêtes & les Ceremonies : & par une bizarrerie du deſtin, qui ſe plaît quelquefois à accabler les Amans les plus vertueux ; Callimaque fut chargé du ſoin de ces Fêtes. Triſte emploi pour un cœur amoureux, que l'image cruelle du bonheur d'un Rival afflige & deſeſpere à tout moment.

Callimaque ayant ſouvent l'occaſion de parler en ſecret à Berenice, à cauſe de cet emploi, s'approcha d'elle le jour du mariage : & la trouvant un peu à l'écart ; Hé bien, Madame, lui dit-il, vous allez accorder toute ſorte de faveurs

à un Epoux que vous n'aimez point ; pendant qu'un Amant que vous aimez, n'oſe pas même vous demander que vous daigniez d'un ſeul mot conſoler ſon deſeſpoir.

Callimaque, repliqua la triſte Berenice, imaginez quelque faveur tendre & nouvelle, dont ma vertu ne puiſſe point s'offenſer : quelque grande & quelque extraordinaire qu'elle puiſſe être, je vous l'accorderai pour donner à votre amour quelque ſujet de ſe conſoler. Callimaque ne pût lui répondre que par une reverence : tant de perſonnes differentes s'approcherent d'elle dans ce moment, qu'il ne pût plus lui rien dire de particulier de tout le jour.

Les Fêtes du mariage n'é-

toient pas encore finies, lorſque les nouvelles qui vinrent de Syrie troublerent les réjouiſſances publiques. La cruelle Laodice avoit trouvé moyen de voir Antiochus : ce Prince avoit pour elle beaucoup de penchant : elle lui fit des reproches, elle mêla des tendreſſes à ſes plaintes, & elle le rendit plus amoureux que jamais.

Il voulut renvoyer la jeune Berenice en Egypte : mais Laodice une des plus vindicatives perſonnes qui ait jamais été, s'y oppoſa. Elle obligea ce Prince aveugle qui s'abandonnoit à toutes ſes paſſions, à empoiſonner l'innocente Berenice, qui reçût de la main de ſa barbare Rivale, le funeſte breuvage qui la fit mourir.

Laodice remonta ſur le thrô-ne avec tant d'éclat, & avec autant de pompe que ſi le che-min qu'elle avoit pris pour y arriver, eût été le plus inno-cent & le plus glorieux du mon-de. Mais comme les grands crimes ont cela de propre, qu'ils en attirent toûjours de nouveaux après eux ; cette in-juſte & ambitieuſe Reine qui apprehendoit de perdre encore une fois ce thrône qu'elle ve-noit de regagner par une ac-tion ſi odieuſe, craignit l'incon-ſtance du Roi ſon mari : & elle l'empoiſonna lui-même, com-me il avoit empoiſonné la jeu-ne Berenice.

Des actions ſi horribles, la mort d'une jeune & innocente Princeſſe, le malheur d'un Roi

que ſon aveugle amour avoit perdu, irriterent tellement Ptolomée Evergetes, qu'il réſolut d'aller punir Laodice de ſes cruautez. On vit ceſſer en Egypte les jeux & les plaiſirs, & on ſe prépara à la guerre avec tant d'application & avec tant d'empreſſement, que les Armées furent bientôt en état de marcher.

Lorſque Ptolomée fut ſur le point de partir, la Reine Berenice ſa femme fut veritablement affligée. Le devoir ſeul l'intereſſoit de telle ſorte, en ce qui pouvoit arriver de fâcheux dans cette guerre; qu'elle n'auroit pas eu plus de crainte pour les perils où le Roi alloit s'expoſer, quand elle n'auroit jamais aimé que lui. Comme

elle ne crut point qu'il y eût de moyen plus assuré pour se mettre en repos, que d'implorer l'assistance des Dieux, elle fit un vœu qui étoit alors fort en usage.

Elle alla au Temple de Venus, où après plusieurs sacrifices, elle promit qu'elle consacreroit ses cheveux, qui étoient les plus beaux du monde, & qu'elle les feroit attacher dans le Temple en action de graces, si Ptolomée revenoit victorieux.

Ce Prince eut tout le bon succès qu'il pouvoit souhaiter. Il conquit presque toute la Syrie, & ce qui étoit plus considerable; il se rendit maître de la personne de Laodice, qu'il fit punir de ses crimes par une mort qui eût paru juste, si elle

eût été ordonnée par un autre que par un frere : mais je ne ſçai s'il n'étoit point trop cruel lui-même, de venger la mort d'une ſœur par celle d'une autre ſœur.

Quoi qu'il en ſoit, il revint bientôt triomphant en Egypte. Et après ſon retour une des premieres choſes que fit Berenice, fut de s'acquiter de ſon vœu. Elle ſe fit couper les cheveux. Et on avertit les Prêtres qu'ils ſe préparaſſent à les recevoir comme une dépouille conſacrée à Venus.

Le jour que la ceremonie ſe devoit faire, Callimaque alla voir Berenice : & l'ayant trouvée ſeule ; Helas ! Madame, lui dit-il, vous allez faire à Venus un preſent dont la Déeſſe ne

ſe ſoucie guere : & je me croirois le plus heureux des hommes ſi vous me le faiſiez. Callimaque, répondit-elle, vous n'êtes pas trop ſage, de faire des ſouhaits bizarres comme celui-là.

Qu'y trouvez-vous donc ſi éloigné du bon ſens, Madame, reprit-il ? vous m'avez promis une faveur telle que je voudrois vous la demander, pourvû qu'elle ne bleſſât point votre vertu ; je demande ces cheveux que vous voulez mettre dans le Temple de Venus : cette faveur ſera pour moi auſſi conſiderable que toutes celles que vous avez accordées au Roi.

Songez-vous bien à ce que vous me dites ? répondit Berenice : ſçavez-vous que je vais

porter au Temple ces mêmes cheveux que vous voulez avoir? & le moyen que je puiſſe vous donner ce qui n'eſt déja plus à moi? Quel pretexte trouverez-vous pour empêcher qu'une ceremonie que tout le monde attend, ne s'acheve?

Madame, achevez cette heureuſe ceremonie, reprit Callimaque, je ne veux point m'y oppoſer, mais daignez ſeulement approuver le larcin que je prétends faire de vos cheveux, après que vous les aurez laiſſez dans le Temple, & je ſerai pleinement ſatisfait.

Berenice eut quelques ſcrupules ſur cela: il lui ſembla que c'étoit ſe jouer des Dieux & de la Religion, que de conſentir au deſſein de Callimaque.

Mais il ne manqua pas de raiſons pour la raſſurer ; & elle voulut ce qu'il lui perſuadoit.

Vous n'euſſiez peut-être pas crû que Callimaque eût eu ſi peu de reſpect pour la Religion & pour les choſes ſaintes, lui qui a tant fait de Vers en l'honneur des Dieux : mais entre nous je ne penſe pas qu'il crût tout ce que nous croyons. Jugez-en vous-même par des Vers qu'il a faits ſur le ſujet des Enfers. C'eſt une eſpece de Dialogue que j'ai traduit autrefois pour me convaincre & pour me pénetrer de la foibleſſe de l'eſprit humain par l'exemple d'un égarement auſſi terrible que celui de Callimaque, qui étoit trop éclairé pour douter de l'immortalité de nos ames, &

qui n'en doutant point n'eſt pas excuſable d'avoir laiſſé à la poſterité des Vers, où il tourne en jeu une verité ſi ſerieuſe & ſi conſtante. Cleopatre lût enſuite ces Vers.

Καλλιμάχου Επιγράμμα ιδ'.

Ἦ ῥά νυ σοι Καρίδας ἀναπαύεται ; εἰ τὴν Ἀρίμνα.
Τοῦ Κυρηναίου παῖδα λέγεις, ὑπ' ἐμοί.
Ω Καρίδα τι τὰ γέρδε ; πολὺ σκότος αἰδ' ἄνοδοι πᾶ
Ψεῦδος. ὁ δὲ Πλούτων ; μῦθος. ἀπωλόμεθα.
Οὗτος ἐμὸς λόγος ὔμμιν ἀληθινός. εἰ δέ κ' ἄλλω
Βούλει Πελλαίω μέγας εἰς ἀίδην.

Catlimachi Epigramma 14.

Anne cubat ſub te Charidas ? Si dicis Arimnæ
Progeniem, noſtro ſecubat ille rogo.
O Charida quidnam eſt infra ? Tenebræ. Reditus quid ?
Nuga. Quid Pluto ? Fabulæ : concidimus.
Verus hic eſt vobis ſermo ; ſin quæris amœnum,
Ivit Alexandri ſub Styga Bucephalus.

IMITATION.

IMITATION DU GREC.

DIALOGUE.

Le Paſſant, la Tombe, Charidas.

Le Paſſant.

REpons ô Tombe, objet de douleur & d'effroi
Le triſte Charidas repoſe-t-il ſous toi?

La Tombe.

Oui, je tiens dans ma nuit obſcure
Le corps de Charidas reduit en pourriture

Le Paſſant.

Et toi que trouve-tu là bas?
Explique nous, ô Charidas,
De l'empire des Morts les myſteres funebres.

Charidas.

Je ne trouve ici que tenebres.

Le Paſſant.

Que devons-nous penſer du retour des eſprits?

Charidas.

Ce n'eſt qu'une vaine chimere.

Le Paſſant.

Et qu'eſt-ce que Pluton?

Charidas.

Une fable groſſiere.

Le Paſſant.

Ah ! dans quel doute affreux jettes-tu nos eſprits?

Charidas.

Hé quoi ! ce diſcours t'a ſurpris;
Et je vois pâlir ton viſage.
Pour te plaire il faut donc prendre un autre langage.
Va, croi-m'en ſur ma foi, dans les champs bienheureux
Où ſa vertu l'a fait deſcendre,
Le Bucephale généreux
Porte encore Alexandre.

On dit, continua Cleopatre, que le peu de reſpect qu'il avoit pour nôtre Religion lui venoit du commerce qu'il avoit eu avec les Juifs. Ces peuples ont des mœurs ſi differentes de celles des autres Nations : leur Religion eſt ſi extraordinaire, & leur ſageſſe a je ne ſçai quoi de

ſi ſingulier, que Philadelphe qui en avoit oui parler, eut envie d'avoir leurs Livres. Il envoya Callimaque à Jeruſalem, où les Conferences qu'il eut avec les Sages & avec les Sacrificateurs Juifs, le charmerent tellement, qu'il crut une partie de ce qu'ils lui dirent, & qu'il n'eut plus pour nos Dieux le même reſpect qu'il avoit toûjours eu.

Vous jugez bien qu'ayant de tels ſentimens, Callimaque n'étoit pas fort ſcrupuleux, auſſi ne fit-il point de difficulté de dérober à Venus les cheveux de Berenice.

On les porta dans le Temple, & on les conſacra avec une ceremonie digne de l'offrande, & digne de la Princeſſe qui fai-

ſoit l'offrande : toute la Cour & tout le peuple en furent témoins : mais la joie que tout le monde avoit témoignée, ſe changea bientôt en une triſteſſe qui épouvanta le Roi même. On vint lui dire peu de tems après qu'on fut ſorti du Temple, que les cheveux de la Reine ne s'y trouvoient plus. Callimaque les avoit fait enlever par un homme qui étoit dans ſa confidence.

On crut que la perte de ces cheveux, dont on ne put avoir de nouvelles, étoit un préſage funeſte qui menaçoit l'Egypte de quelque effroyable malheur : mais Callimaque trouva moyen de raſſurer les eſprits, & de rendre en même tems cette avanture glorieuſe pour ſa Princeſſe.

Le fameux Aſtrologue Conon étoit ſon intime ami. Callimaque n'eut pas de peine à l'obliger de dire que par le moyen de ſa ſcience, il avoit découvert que les Dieux avoient changé les cheveux de la Reine en étoile. Conon fit même remarquer cette étoile : & il en parla avec un air d'autorité & d'aſſurance, qui impoſa à tout le monde : on le crut, & on fit des Fêtes pour celebrer cette eſpece d'apotheoſe.

Callimaque publia ſur ce ſujet les Vers que vous avez ſi bien traduits. Cependant il garda ſoigneuſement les cheveux de la belle Reine ; il en fit faire des coliers & des bracelets qu'il porta toujours. On les a trouvez depuis peu avec des me-

moires, où j'ai lû tout ce que je viens de vous dire.

Les voici, continua Cléopatre, en tirant une boëte où étoient ces bracelets & ces coliers. Catulle les prit; & quoiqu'ils n'euſſent rien de fort magnifique, il en admira & il en loua extrémement la beauté & l'ouvrage. Cléopatre qui vouloit le mettre dans ſes interêts, afin qu'il la ſervît auprès de Ceſar, dans les grands deſſeins que cette ambitieuſe Reine avoit conçûs, lui en fit un preſent; elle l'obligea de les accepter. Et reprenant enſuite ſon diſcours,

Je vous ai dit, ajoûta-t-elle, tout ce que je ſçai de particulier ſur le ſujet de Callimaque & de la Princeſſe Berenice: ils

continuerent à s'aimer tant qu'ils vécûrent : ils ne furent troublez par aucun accident dans leur amour, & ils moururent peu de tems l'un après l'autre.

Catulle voyant que la Reine n'avoit plus rien à dire, la remercia, & il loua la beauté du recit qu'elle venoit de faire. La conversation se tourna ensuite sur divers sujets l'un après l'autre ; & Cleopatre s'appercevant que Catulle étoit aussi satisfait & autant charmé d'elle qu'elle le souhaitoit, elle commença à lui faire confidence de ses vastes desseins, qui n'alloient pas à moins qu'à faire changer de face à tout l'Univers.

Elle lui dit, que le Dictateur lui avoit promis de l'é-

pouſer : qu'il iroit à Rome pour diſpoſer les Romains à approuver ce mariage ſi contraire à leurs anciennes loix ; qu'enſuite il feroit tranſporter toutes les richeſſes & toutes les forces de l'Empire à Alexandrie ; où il viendroit jouir tranquillement entre ſes bras du fruit de tant de conquêtes.

Elle accabla enſuite Catulle d'honneurs & de preſens ; & elle fit ſi bien qu'il lui promit qu'il lui rendroit auprès de Ceſar tous les bons offices qu'il pourroit.

La ſaiſon étoit déja fort avancée, & il y avoit lieu de craindre qu'elle ne devînt entierement contraire à la navigation, ſi Catulle differoit davantage de s'embarquer. C'eſt ce qui fit

que Cléopatre ne s'oppoſa point à ſon départ, qui fut une des plus magnifiques choſes du monde, par le ſoin que cette Reine prit de faire honneur à l'Envoyé de Ceſar.

Elle fit border le rivage de ſes Gardes & des troupes qui étoient dans Alexandrie: tous les ſoldats étoient magnifiquement vêtus, & on eût pris leurs Officiers pour autant de Rois & de Princes, tant ils étoient ſuperbes dans leur parure. Tout le peuple d'Alexandrie étoit répandu ſur le mole du Phare, & ſur les toits des maiſons; ce qui faiſoit un effet admirable: Cléopatre elle-même étoit ſur un balcon de ſon Palais, qui regardoit le Port, & elle avoit autour d'elle les

plus belles Dames de ſa Cour.

Les hommes accompagnoient Catulle, qui recevoit tous les honneurs qu'on lui faiſoit, avec une gravité digne d'un Chevalier Romain. Il n'étoit point plus ajuſté qu'à ſon ordinaire, & il ne laiſſoit paroître ſur ſon viſage aucunes marques de joie qui puſſent faire croire qu'il n'étoit point accoûtumé à de pareils honneurs. Il monta enfin dans ſon vaiſſeau, & il fut encore conduit fort loin en mer par les galeres de la Reine, qu'il congedia le plûtôt qu'il pût, parce qu'il y avoit longtems qu'il ſouhaitoit d'être ſeul.

D'abord qu'il ſe vit délivré de cette foule de Courtiſans Egyptiens qui l'environnoient,

il se fit apporter une petite cassette où étoient tous les Vers qu'il avoit faits, & toutes les Lettres qu'il avoit reçûes des personnes qui lui étoient les plus cheres.

Il avoit résolu de faire un Recueil de ses Ouvrages, & de les rendre publics, car il commençoit à regarder toutes ses galanteries, comme des choses étrangeres, qui ne lui tenoient plus au cœur. Il enviſageoit son Histoire avec Lesbie du même œil, qu'on regarde celles où l'on n'a aucune part; & il s'imaginoit que cette indifference lui dureroit longtems: ainsi il ne fit point de difficulté de publier tout ce qu'il avoit écrit pour cette belle personne.

Il s'occupa donc durant tout ſon voyage à revoir & à mettre en ordre ſes Vers. Et comme il reſolut de les dédier à Cornelius homme célebre par ſa qualité & par ſon érudition, il fit pour lui ces Vers qui ſervirent d'Epître à la tête de ſon Livre.

Ad Cornelium Nepotem. *Carm.* 1.

Quoi dono lepidum novum libellum,
Arida modo pumice expolitum?
Corneli, tibi. namque tu ſolebas
Meas eſſe aliquid putare nugas
Jam tum, quam auſus es unus Italorum
Omne ævum tribus explicare chartis,
Doctis, Juppiter, & laborioſis.
Quare habe tibi quicquid hoc libelli eſt
Qualecumque: quod, ô patrima Virgo,
Plus uno maneat perenne ſæclo.

IMITATION DU LATIN.

MOn cher Cornelius, je vous offre mon Livre:
Je l'ai revû cent fois en rigoureux censeur,
Et peut-être qu'il pourra vivre
Longtems après son auteur.
Vous aimiez mes folies,
Lors même qu'occupé de soins plus importans,
Dans un Livre fort court, mais rempli de lumiere
Malgré l'obscurité des tems,
Vous donniez des Romains l'histoire toute entiere.
Recevez donc l'hommage,
Que je vous fais de mon Ouvrage,
Et puisse votre nom, dont j'implore l'appui,
Faire durer le mien autant que lui.

Voilà la dédicace du Livre de Catulle : il n'y employe pas plus de dix ou douze Vers. Bel exemple pour les faiseurs de Livres d'aujourd'hui, qui grossissent des Volumes par de lon-

gues Epîtres, & par de fades & ennuyeuſes Préfaces.

Ces Vers que Catulle réſolut de rendre publics, & dont la plus grande partie étoient adreſſez à Leſbie, lui rappellerent le ſouvenir de cette belle Maîtreſſe, qui n'étoit pas encore effacée de ſon cœur. Il commença à s'examiner avec moins de prévention qu'il n'avoit fait juſqu'alors, & il trouva qu'il étoit auſſi charmé de Leſbie qu'il l'eût jamais été.

Que je ſuis malheureux ! s'écria-t-il : quoi ! il faut que j'aime éternellement une ingrate qui m'a abandonné avec la plus grande injuſtice du monde? Dequoi me ſert de paſſer pour avoir plus d'eſprit que le reſte des hommes, ſi cet eſprit m'eſt

inutile dans une occaſion ſi importante ? Ah ! que ne ſuis-je plûtôt le plus groſſier de tous les hommes ! j'aurois moins de ſenſibilité ; & ſi je ne ceſſois pas d'aimer Leſbie, je ceſſerois au moins de vouloir l'oublier. Y a-t-il une peine pareille à celle de faire tous ſes efforts pour haïr une perſonne, & d'aimer cependant toûjours cette même perſonne ?

Mais pourquoi veux-je la haïr ? reprenoit-il enſuite, après avoir été quelque tems comme aſſoupi & accablé des douloureuſes penſées qui rouloient dans ſon eſprit : Qui ſçait, diſoit-il, ſi elle ne ſe repent point de l'injuſtice qu'elle m'a faite ? Qui ſçait ſi elle ne m'aime point encore ? & ſi un ſentiment de

fierté & de gloire qui s'oppoſe à ſon amour ne la fait point autant ſouffrir que moi ? Quoi qu'il en ſoit, pourquoi veux-je combattre ma deſtinée ? Je ſuis né pour aimer Leſbie, il faut l'aimer, quoi qu'il puiſſe en arriver : dûſſai-je être le plus infortuné des Amans, il faut être le plus conſtant & le plus fidele : les Dieux auront peut-être pitié d'un amour ſi malheureux & ſi opiniâtre.

Catulle s'arrêta à cette réſolution. Et comme il ne ſe fit plus en lui de combat entre l'amour & le dépit, il ſe trouva tout d'un coup dans un repos qu'il n'avoit point encore goûté depuis le jour qu'il s'étoit brouillé avec Leſbie ; & il s'abandonna agréablement aux

plus flatteuſes idées, dont l'eſperance remplit d'ordinaire l'imagination des Amans.

Il n'y eut que le ſouvenir de Craſtinie qui troubla la douceur de ſes rêveries. Il avoit reçû des lettres qui lui apprenoient que ſon mariage étoit arrêté avec elle : comme il s'étoit imaginé qu'il l'aimoit, & qu'il avoit trouvé des facilitez qui l'avoient inſenſiblement engagé plus qu'il ne vouloit, il avoit donné ſa parole au Dictateur, qui avoit conclu toutes choſes : de ſorte qu'on l'attendoit tous les jours pour achever ſon mariage.

Cet engagement où il ſe voyoit, le deſeſperoit : mais comme il ne lui ſembloit pas qu'il pût s'en défaire avec hon-

neur, il résolut de ceder à sa destinée. Et il se contenta de souhaiter qu'il arrivât quelque incident, qui le mît en état de rompre honnêtement avec Crastinie.

Il étoit dans cette disposition lorsqu'il arriva en Bithynie, où après qu'il eut salué Cesar, il alla se renfermer chez lui, pour entretenir un affranchi fidele qu'il avoit laissé à la Cour. Cet homme lui dit que personne ne doutoit que le Dictateur ne fût amoureux de Crastinie, & que Crastinie n'eût de grandes bontez pour le Dictateur. Il ajoûta qu'on croyoit qu'Aurele étoit le confident de Cesar, dont toutes les galanteries se faisoient sous le nom de ce Chevalier Romain.

Catulle eut beaucoup de joie de trouver les choſes dans cet état : il crut que le hazard lui offroit un moyen de ſe dégager, & il réſolut de ne pas laiſſer échaper une ſi heureuſe occaſion. Il alla chez Craſtinie, & au lieu de lui parler en Amant tranſporté du plaiſir de la voir, il fit mille plaintes & mille reproches, qui le firent paſſer pour un des plus incommodes jaloux qui eût jamais été. Il reçut Aurele avec une froideur qui étonna tous ceux qui furent témoins de leur entrevûe ; & comme on parla fort dans le monde de cette avanture, il fit ces Vers où il rendit raiſon de ſon procedé.

Ad Aurelium. *Carm.* 21.

AUreli pater eſuritionum,
Non harum modo, ſed quot aut fuerunt,
Aut ſunt, aut aliis erunt in annis:
∴ ∴ ∴ ∴ ∴ ∴ ∴ ∴
Nec clam: nam ſimul exjocaris unà
Herens ad latus, omnia experiris.
Fruſtrà. nam inſidias mihi inſtruentem
Tangam te ∴ ∴ ∴ ∴ ∴
Atqui ſi id faceres ſatur, tacerem.
Nunc ipſum id doleo, quod eſurire
Ah me me puer, & ſitire diſces.
Quare deſine, dum licet pudico:
∴ ∴ ∴ ∴ ∴ ∴ ∴ ∴

IMITATION DU LATIN.

CElebre libertin, éternel Paraſite,
Dont l'eſprit de débauche eſt le plus grand mérite ;
Tu me manques de foi,
Peu ſcrupuleux Aurele,
Et tu veux rendre comme toi ;
Ma Maîtreſſe infidelle :
Tu la ſuis en tous lieux,
Tu lui parles des yeux,
Et bien loin de cacher ton ardeur criminelle,
Dans ton aveuglement fatal,
Pour me bannir de ſon cœur, & pour plaire,
Tu fais tout ce que pourroit faire
Le plus ardent Rival.
Craſtinie, il eſt vrai, n'a pas l'ame legere.
Tes ſoins n'ont rien gagné.
On dit qu'elle t'a dédaigné.
N'importe, il y va de ma gloire
De punir ton lâche cœur,
D'une trahiſon trop noire :
Mais voudrois-tu me croire ?

Etouffe ton ardeur,
Repens-toi de ton crime.
Ceſſe au plûtôt d'aimer en même lieu que moi ;
Et ſi tu veux rentrer dans mon eſtime,
N'attens pas qu'on t'oblige à ceſſer malgré toi.

Si la brouillerie d'Aurele & de Catulle avoit fait beaucoup de bruit, ces Vers en firent encore davantage. Craſtinie ſe plaignit des ſoupçons de Catulle ; & elle fit tout ce que fait une femme qui veut paroître innocente, & qui croit qu'on offenſe ſa ſevere vertu. Ceſar qui avoit ſes raiſons pour ménager Catulle, envoya Aurele en Italie, où il lui donna un emploi qui l'éloignoit de Rome, & de la Cour ; en ſorte qu'il n'y avoit point d'apparence qu'il pût bleſſer l'eſprit de

Catulle à l'avenir.

Il eſt certain que cette rencontre fut très-avantageuſe à Aurele, qui comme j'ai déja dit, n'étoit pas trop accommodé des biens de la fortune; & qui ſe trouva enſuite en état de raccommoder ſes affaires. Cependant il en voulut toûjours mal à Catulle depuis ce tems-là, & il ne perdit aucune occaſion de lui faire du chagrin.

Furius prit les mêmes ſentimens qu'Aurele, & ils ſe déclarerent tous deux contre leur ancien ami, avec un acharnement que tout le monde condamna. Lorſque ſes Ouvrages parurent, ils furent les premiers à les critiquer; & ils le firent ſi hautement & avec tant de paſ-

ſion, que Catulle fut obligé de leur répondre. On me diſpenſera de traduire les Vers qu'il fit contre eux ; ils ſont pleins de certains reproches que la pureté de nôtre langue ne ſçauroit ſouffrir.

L'éloignement d'Aurele n'eut pas l'effet que Ceſar en avoit attendu. Catulle ne parut pas moins chagrin ni moins jaloux, & il n'eut pas plus d'empreſſement d'achever ce mariage que le Dictateur ſouhaitoit avec beaucoup de paſſion. Catulle cherchoit au contraire tous les jours de nouveaux pretextes pour en éloigner la concluſion.

Après mille détours, & mille fauſſes raiſons, il alloit enfin ceder à la neceſſité, lorſque le hazard fit naître une avanture éclatante

éclatante qui le dégagea de la maniere que je vais dire ; mais qui le jetta auſſi d'un autre côté dans de nouveaux embarras.

Ceſar aimoit effectivement Craſtinie, & il étoit aimé d'elle. On ſçait qu'il ne s'eſt jamais picqué de cet amour heroïque, que la moindre inconſtance & la moindre foibleſſe effarouchent: on peut dire au contraire que Ceſar étoit un peu libertin dans ſes amours. Il a aimé en tant de lieux differens, que je ne penſe pas qu'il pût ſe ſouvenir lui-même du nom de toutes ſes Maîtreſſes.

L'amour le dominoit ſi fort, que la bonne foi & la ſincerité qu'il faiſoit paroître dans les grandes affaires, ne mettoient

point en ſureté ſes meilleurs amis du côté de l'Amour : ils craignoient toûjours qu'il ne devînt amoureux de leurs femmes ou de leurs filles:& il ſe connoiſſoit ſi bien lui-même là-deſſus, qu'il ne s'offenſoit point des railleries & des chanſons qu'on faiſoit contre lui ſur ce ſujet. On peut croire qu'étant de l'humeur que je viens de dire, il n'eut pas beaucoup de peine à ſe réſoudre de faire à Catulle une ſurpercherie, qu'un homme un peu plus délicat eût ſans doute condamnée.

Il cacha ſa paſſion pour Craſtinie le mieux qu'il put, & il engagea ſi bien Catulle auprès d'elle, que le jour étoit déja pris pour le mariage. Catulle avoit été toute la journée

auprès de Craſtinie, & il n'y avoit point d'apparence qu'il y revînt le ſoir ; il n'avoit coûtume de la voir qu'aux heures ordinaires. Ceſar ne craignant donc aucune ſurpriſe, alla chez Craſtinie, qui ſoit par goût, ſoit par vanité ſouffroit ſes galanteries, & qui tâchoit de le rendre toûjours plus amoureux.

Il arriva que Catulle, qui ſe voyoit ſi proche du fatal moment qu'il avoit tant apprehendé, après avoir longtems rêvé à ce qu'il feroit, avoit enfin réſolu d'aller trouver Craſtinie, & de lui avouer avec toute la ſincerité dont il faiſoit profeſſion, qu'il ne ſe ſentoit aucune paſſion pour elle ; & qu'il apprehendoit de la rendre mal-

heureuſe en lui faiſant épouſer un homme qui ne l'aimeroit peutêtre jamais.

Comme ſon mariage devoit ſe faire le lendemain, il ne crut pas devoir differer plus lóngtems un aveu ſi important. Il vint donc chez Craſtinie, plein de ce qu'il alloit lui dire : comme il ne trouva perſonne qui l'arrêtât, il entra ſi bruſquement, que peu s'en fallut qu'il ne ſurprît Ceſar auprès d'elle : mais ayant entendu du bruit, il ſe retira promptement dans un Cabinet. Il eſt vrai que la précipitation avec quoi il s'y jetta, fit que ſans s'en appercevoir, il laiſſa tomber une eſpece d'écharpe en broderie qu'il avoit coûtume de porter, & qui étoit

ſi magnifique, qu'il n'y avoit perſonne qui ne la reconnût.

Catulle entra, & il trouva Craſtinie ſi étonnée, que l'embarras qui paroiſſoit ſur ſon viſage l'obligea à regarder de tous côtez pour en trouver la cauſe. Il apperçût cette écharpe de Ceſar, & l'ayant relevée: Madame, dit-il à Craſtinie, je voi que je ſuis plus heureux que je ne penſois. Je ne croyois pas en vous épouſant, épouſer la Maîtreſſe du Maître de la terre. Craſtinie ne ſçût que lui dire, honteuſe de ſe voir ſi clairement convaincue d'une infidelité.

Quoique Catulle n'aimât point Craſtinie, il ne laiſſa pas par un ſentiment de gloire de ſentir auſſi vivement ſon infi-

délité, que s'il en eût été effectivement amoureux. Il eut un dépit mortel d'avoir été si longtems trompé par Cesar, & il conçût dans ce moment cette haine furieuse qui lui a fait faire tant de Vers sanglans contre lui.

Il chercha de tous côtez; s'imaginant bien que le Dictateur ne pouvoit pas être loin: Enfin il s'avisa de pousser la porte de ce Cabinet que Cesar n'avoit pû fermer: & il le trouva dans une surprise & dans un étonnement qui ne laisserent pas de le réjouir tout irrité qu'il étoit. Seigneur, lui dit-il en se retirant, pardonnez à mon ignorance l'indiscretion que j'ai eue d'être votre Rival. Je sçai trop ce que je dois au rang que

vous tenez, pour ne vous pas ceder toutes les prétentions que j'avois sur Crastinie. Catulle après cela sortit si promptement, qu'il ne donna pas à Cesar le tems de lui répondre.

Cependant cette avanture affligea sensiblement le Dictateur, qui aimoit Crastinie, & qui apprehendoit que cet éclat ne la perdît. Il envoya le lendemain chez Catulle, Mamurra, celui de tous ses Favoris qu'il aimoit le plus, & à qui il faisoit tant de bien, qu'il lui attira l'envie & la haine de tous les Romains.

Ce Favori tâcha de persuader à Catulle qu'il ne devoit pas rompre avec Crastinie, & que l'inclination de Cesar pour

elle ne pouvoit que lui être très-avantageuſe. Catulle reçût tout ce qu'il lui dit ſur ce ſujet, avec la fierté d'un Romain qui préfere l'honneur à la fortune, & qui regarde la flatterie comme le plus indigne de tous les vices.

Mamurra qui vouloit à quelque prix que ce fût le perſuader, repeta tant de fois que Ceſar étoit en état de faire tout ce qu'il vouloit, que la deſtinée de tous les hommes étoit entre ſes mains ; & qu'il n'y avoit rien de ſi grand dans le monde, qu'il ne pût abaiſſer quand il lui plairoit. Il redit ces choſes tant de fois, que Catulle, à qui ſa naiſſance & la conſideration qu'il avoit parmi les Romains, donnoient un peu

de fierté, s'en offensa : & il crut qu'il y alloit de son honneur de faire voir à Mamurra que la puissance de Cesar ne l'épouvantoit point.

Il fit deux ou trois tours de chambre en rêvant, & il lui dit ensuite ces petits Vers, qui bientôt après furent sçûs de tout le monde.

In Cæsarem. *Carm.* 92.

NIl nimium studeo, Cæsar, tibi velle placere :
Nec scire utrum sis albus an ater homo.
∴ ∴ ∴ ∴ ∴ ∴ ∴ ∴ ∴

IMITATION DU LATIN.

NOn, je n'en fais point de mystere,
Cesar, je ne veux point te plaire :
Heureux qui peut ne point sçavoir
Si ton visage est blanc ou noir.

Mamurra voyant qu'il ne pouvoit rien gagner ſur l'eſprit de Catulle, ſe retira, après lui avoir dit tant de choſes, que la converſation s'aigrit, & qu'ils ſe ſeparerent avec des ſentimens de haine & d'averſion l'un pour l'autre, qui leur ont duré juſqu'à la mort.

Cependant pluſieurs gens ſe mêlerent de cette affaire, & on fit ce qu'on pût pour raccommoder Catulle avec Ceſar: mais comme il arrive preſque toûjours que dans de pareilles rencontres des indiſcrets vont dire cent choſes qui aigriſſent les eſprits; il y en eut qui allerent trouver Catulle, & qui lui dirent qu'il devoit prendre garde à lui, que le Dictateur le menaçoit ſi hautement, qu'il y

avoit lieu de tout craindre pour lui.

Il n'en fallut pas davantage pour obliger Catulle à se déclarer contre Cesar plus ouvertement qu'il n'avoit encore fait. Il crut que s'il ne faisoit rien contre lui, sa retenue passeroit pour timidité, & il ne garda plus de mesures depuis ce tems-là. Il cessa d'aller chez Cesar; & il fit contre lui des Vers si sanglans, qu'il faut croire que la bonté de Cesar étoit extrême, ou que la naissance de Catulle étoit fort élevée, puisqu'il ne paroît point que ce Dictateur ait rien fait pour se venger de Catulle. Voici quelques-uns de ces Vers.

In Mamurram & Cæsarem. *Carm.* 57.

Pulchre convenit improbis Cinædis
Mamurræ Pathicoque, Cæsarique,
Nec mirum: macule pares utrisque,
Urbana altera, & illa Formiana,
Impressa residunt, nec eluuntur.
Uno in lectulo erudituli ambo,
Non hic, quàm ille magis verax adulter.
Rivales socii puellularum.
Pulchrè convenit improbis Cinædis.

IMITATION DU LATIN.

CONtre Ceſar & contre Mamurra,
Le peuple en vain s'irritera;
De leur amitié criminelle,
En vain on ſe plaindra;
Leurs vices reſſemblants, la rendront éternelle;
Tous deux effeminez,
A de honteux plaiſirs tous deux abandonnez,
Dans leurs amours infames,
Compagnons & rivaux des femmes,
Tous deux ſpirituels,
Et d'un peu de ſcience,
Pour tromper les mortels,
Affectant l'apparence;
Comme tant qu'ils vivront ils ſeront vicieux,
Auſſi tant qu'ils vivront ils s'aimeront tous deux.

La moderation de Ceſar fut admirable dans cette rencontre; car quoique ces Vers fuſſent très-offenſans, & qu'il

en eût un très-grand chagrin, il feignit les ignorer, & bien loin de ſe venger de Catulle, comme il l'eût ſans doute pû, il le fit prier de venir ſouper à ſa table, le jour même que ces Vers parurent.

Un procedé ſi plein d'honnêteté & de douceur touchoit fort Catulle ; mais l'injure qu'il prétendoit avoir reçûe de Ceſar, étoit encore trop recente pour être oubliée : il ne cherchoit qu'un honnête prétexte pour s'éloigner de la Cour, lorſque la fortune, qui ſembloit prendre plaiſir à le perſecuter, lui en fournit un bien funeſte.

Il avoit un frere qu'il aimoit cherement, & qui depuis deux ou trois ans ſervoit dans les

troupes de Phrygie. On lui manda que ce cher Frere étoit à l'extremité; il s'embarqua aussitôt, & partit pour aller le voir.

Cependant Cesar, qui avoit terminé en Bithynie avec les Rois & avec les Députez des Peuples, toutes les affaires des Provinces Asiatiques, partit aussi pour retourner en Italie. Antoine & les autres Lieutenans que Cesar y avoit, exerçoient des violences & des tyrannies qui faisoient haïr sa domination, quoique de lui-même il fût le plus doux de tous les hommes. La belle Crastinie le suivit, & il lui promit qu'il rendroit sa fortune si éclatante, que Catulle se repentiroit plus d'une fois d'avoir rompu avec elle.

Catulle arriva au Port de l'ancienne Troye, où il apprit que ſon Frere étoit mort. Il donna des marques d'une douleur ſi vive, qu'on apprehenda pour ſa vie. Il abandonna toutes ſortes de plaiſirs ; il ceſſa même ſes études, & long-tems durant, les lettres qu'il écrivit à ſes amis furent pleines de regrets & de plaintes. On eut toutes les peines du monde à l'arracher d'auprès du tombeau de ſon Frere, où il diſoit qu'il vouloit achever le peu de

Inferiæ ad fratris tumulum. *Carm.* 99.

Multas per gentes, & multa per æquora vectus,

Advenio has miſeras, frater, ad inferias;

vie qui lui reſtoit. Enfin on le fit réſoudre à partir, & il prit le chemin de Sirmion, qui étoit cette Preſqu'iſle où ſon Pere lui avoit laiſſé une maiſon. Voici les Vers qu'en partant il fit ſur la mort de ſon Frere.

IMITATION DU LATIN.

N'Ai-je donc traverſé tant de vaſtes deſerts,
Tant de lieux inconnus, de Fleuves & de Mers,
Que pour parler en vain aux cendres de mon Frere?
Quel noir deſtin à mon bonheur contraire,
Quand je vole à votre ſecours,
S'eſt hâté de finir vos jours?
Cher Frere, puiſqu'enfin la Parque trop cruelle
Trahit les ſoins qu'eût pris mon amitié fidelle;
Frere digne d'un meilleur ſort,
Recevez après votre mort,
Le pitoyable office,
Qu'à vos manes cheris vont rendre mes douleurs;

Ut te postremo donarem munere mortis,
Et mutum nequicquam alloquerer cinerem.

Quando quidem fortuna mihi te te abstulit ipsum;
Heu miser indignè frater adempte mihi.

Nunc tamen interea prisco qua more parentum
Tradita sunt tristes munera ad inferias,

Accipe fraterno multùm manantia fletu:
Atque in perpetuum, frater, ave, atque vale.

Puiſſe touché de mes pleurs,
Le Dieu du Stix être à vos vœux propice ;
Dans ce funeſte lieu
Puiſſiez-vous trouver quelques charmes,
A voir qu'en vous diſant un éternel adieu,
Je fais nager vos cendres dans mes larmes !

Comme il y a peu de douleurs que le tems ne diminuë, Catulle n'ayant plus devant les yeux le tombeau de ſon Frere, commença à ſe conſoler : il ſentit même quelque joie en approchant de chez lui. Leſbie lui revint dans l'eſprit, telle qu'il ſouhaitoit qu'elle fût ; & l'eſperance le flatta ſi fort, qu'il ne s'occupoit plus que du plaiſir qu'il auroit à ſe raccommoder avec elle ; car il ne doutoit plus qu'elle ne l'aimât toûjours. Leſbie n'eſt point inconſtante,

ſe diſoit il ſouvent à lui-même, Leſbie m'a témoigné de la haine malgré elle ; mais les dernieres marques de fidelité que je viens de lui donner en abandonnant Craſtinie, feront ceſſer l'injuſte violence qu'elle ſe fait.

Ad Sirmionem Peninſulam. *Carm.* 31.

PEninſularum Sirmio, inſularumque
Ocelle ; quaſcunque in liquentibus ſtagnis
Marique vaſto fert uterque Neptunus :
Quàm te libenter, quàmque latus inviſo,
Vix mi ipſe credens Thyniam, atque Bithynos
Liquiſſe campos, & videre te in tuto.
O quid ſolutis eſt beatius curis ?
Quum mens onus reponit, ac peregrino
Labore feſſi venimus larem ad noſtrum,
Deſideratoque acquieſcimus lecto.
Hoc eſt, quod unum eſt pro laboribus tantis.
Salve, ô venuſta Sirmio, atque hero gaude,
Gaudete, voſque Lydiæ lacus undæ.
Ridete quidquid eſt domi cachinnorum.

C'étoient là les douces penſées qui l'occupoient durant ſon voyage. Enfin après pluſieurs jours de navigation, il commença à découvrir Sirmion, & en la voyant il eut des tranſports & des émotions de cœur qu'il eſt mal aiſé d'exprimer.

Ces Vers qu'il fit en arrivant le font aſſez connoître.

IMITATION DU LATIN.

AImable Sirmion, des Iſles la plus belle,
Qu'à regret je quittai,
Et de qui la beauté
Semble à mes yeux toûjours nouvelle,
Enfin je te revoi,
Enfin je me rends à toi,
Tranquille & l'eſprit libre,

Des ſoins, qui ſur les bords du Tibre
Me troublerent jadis.
Ah! qu'il eſt doux de n'être plus en proye
A mille noirs ſoucis,
Et de porter à ſes amis
Un cœur qui nage dans la joye!
Aimable Sirmion à mes yeux ſatisfaits,
Puiſſes-tu deſormais
N'offrir que les plaiſirs, les ris, les jeux, les graces!
Ris, jeux, qui me tenez ſous votre douce loi,
Venez auprès de moi,
Reprendre vos premieres places.

Enfin Catulle débarqua au port de Sirmion, & il y fut embraſſé par beaucoup de ſes amis qui étoient venus l'attendre chez lui. Peu de jours

après qu'il fut arrivé il fit faire des ſacrifices à Caſtor & à Pollux, à qui il conſacra ſon Vaiſſeau; & pour en rendre la mémoire éternelle, il fit ſur ce ſujet les Vers que voici.

De Phaſelo, quo in patriam revectus eſt. *Carm.* 4.

PHaſelus ille, quem videtis hoſpites,
Ait fuiſſe navium celerrimus,
Neque ullius natantis impetum trabis
Nequiſſe præterire, ſive palmulis
Opus foret volare, ſive linteo.
Et hoc negat minacis Adriatici
Negare littus, inſulaſve Cycladas,
Rhodumve nobilem, horridamve Thraciam,
Propontida, trucemve Ponticum ſinum,
Ubi iſte poſt Phaſelus anteà fuit
Comata ſilva. nam Cytorio in jugo
Loquente ſæpe ſibilum edidit comâ.
Amaſtri pontica, & Cytore buxifer,
Tibi hæc fuiſſe, & eſſe cognitiſſima
Ait Phaſelus. ultimâ ex origine
Tuo ſtetiſſe dicit in cacumine:
Tuo imbuiſſe palmulas in æquore:
Et inde tot per impotentia freta
Herum tuliſſe, læva, ſive dextra
Vocaret aura, ſive utrumque Iuppiter
Simul ſecundus incidiſſet in pedem:
Neque ulla vota littoralibus Deis
Sibi eſſe facta, quum veniret à mari
Noviſſimo hunc ad uſque limpidum lacum.
Sed hæc prius fuere, nunc reconditâ
Senet quiete, ſeque dedicat tibi
Gemelle Caſtor, & gemelle Caſtoris.

IMITATION

IMITATION DU LATIN.

CE petit Brigantin,
Toûjours ſur l'Ocean eut un heureux deſtin,
Et ſa rame & ſa voile exemptes de naufrages,
Toûjours heureuſement finirent ſes voyages.
Même il peut ſe vanter qu'étant aſſez leger,
Il a ſans le connoître évité le danger:
Il a porté ſon Maître en cent climats affreux,
Il le ramene enfin dans ſa Patrie, heureux
D'avoir ſçû conſerver une teſte ſi chere:
Jadis il fut Forêt ſur le Mont de Cythere,
Dont les bois élevez ſe dérobant aux yeux,
Semblent toucher les Cieux:
Et ſouvent un zephire aimable
Lui faiſoit faire un murmure agréable:
Maintenant dans le port,

Il vieillit content de ſon ſort.
Vous Caſtor, vous Pollux, qui lui fûtes propices
Après mes pieux ſacrifices,
Daignez en accepter le don que je vous fais,
Et dans l'état qu'il eſt, conſervez-le à jamais.

F. Delamonce in. G. Scotin maj. Sculp.

LES AMOURS DE CATULLE.

QUATRIEME PARTIE.

IL y avoit dix ou douze jours que Catulle étoit à Sirmion, où il commençoit à gouter un repos, dont il n'avoit pas été capable depuis longtems, lorsque ſe

promenant dans une grande allée qui étoit audevant de ſa maiſon, il apperçut une troupe de Cavaliers qui venoient à lui. Il s'avança pour les reconnoître, & il vit ſon cher Licinius Calvus, qui l'ayant auſſi reconnu mettoit pied à terre.

Ils coururent tous deux pour s'embraſſer, & ils furent longtems à ſe faire des careſſes ſans pouvoir parler : ils s'aimoient parfaitement, & il y avoit très-longtems qu'ils ne s'étoient vûs.

Les premiers jours qu'ils furent enſemble ſe paſſerent en proteſtations d'amitié, en plaintes, en reproches, que chacun croyoit être en droit de faire à ſon ami ; & en éclairciſſemens, qui leur firent voir que

l'abſence n'avoit point diminué l'affection qu'ils avoient l'un pour l'autre.

Eſt-il poſſible, mon cher Licinius, dit un jour Catulle à ſon ami, que vos ſoins, vos raiſons, votre éloquence, n'ayent pû me juſtifier auprès de mon ingrate ? car enfin ce n'eſt point avec vous que je veux diſſimuler ; il faut que je vous l'avoue, j'aime toûjours Leſbie, je l'ai toûjours aimée ; & quand j'ai fait croire par mes actions que j'étois guéri de cette paſſion, j'en étois bleſſé plus que jamais. Je faiſois à peu près ce que font les captifs qui en ſe débatant dans leurs fers, ſe les rendent plus difficiles à porter, par l'épuiſement de leurs forces en de vains efforts.

Je n'ai fait que ſerrer mes liens, & qu'augmenter ma bleſſure, au lieu de la fermer.

Si tout'ce que vous me dites-là eſt vrai, répondit Licinius, en verité votre conduite a été bien irreguliere. Que ne ſouffriez-vous plûtôt patiemment? que ne faiſiez-vous voir une douleur modeſte? Pourquoi par des revoltes continuelles avez-vous aigri une Maîtreſſe qui vouloit vous pardonner? car enfin Leſbie vous a toûjours aimé, & elle vous aime ſans doute encore.

Elle m'aime, interrompit Catulle, & elle ſe jette dans les bras d'un autre? Comment voulez-vous que je croye ce que vous dites? comment avez vous pu le croire vous-même? Elle

vous aime, reprit Licinius ; & si vous ſçaviez les choſes comme je les ſçai, vous en ſeriez convaincu. Ah ! de grace, lui dit Catulle en l'embraſſant, apprenez-moi tout ce que vous en ſçavez, & ne refuſez-pas à un malheureux ami la ſeule ſatisfaction qu'il puiſſe recevoir dans le déplorable état où l'amour l'a réduit.

Je veux bien vous ſatisfaire, repliqua Licinius ; mais comme il faudra que je vous faſſe un long récit d'avantures fort mêlées, où Ceſar & Craſtinie ont beaucoup de part, & où j'en ai beaucoup moi même ; donnez ordre que perſonne ne vienne nous interrompre, & paſſons dans quelque lieu où nous puiſſions être en repos.

Catulle appella un de ſes eſclaves, à qui il donna ordre de dire à tous ceux qui viendroient pour le voir, qu'il étoit allé à la chaſſe. Enſuite avec ſon ami il traverſa un petit bois qui étoit derriere ſon jardin, & ils allerent tous deux ſe renfermer dans un appartement que Catulle avoit fait bâtir au bout de ce bois, où il alloit ſouvent réver. Licinius Calvus s'étant un peu repoſé, commença ainſi ſon récit.

HISTOIRE DE LESBIE ET D'HELVIUS CINNA.

APrès que vous fûtes parti de Rome, je crûs que la colere de Lesbie contre moi ceſſeroit, & qu'elle ſouffriroit que j'allaſſe chez elle, comme j'y allois à Veronne: mais lorſque je lui fis demander la permiſſion de la voir, elle répondit avec tant de fierté & avec tant d'aigreur, que je déſeſperai de pouvoir la fléchir. Je vous l'écrivis: & peutêtre que ma lettre qui vous obligea à cher-

cher d'autres engagemens, a été la principale cauſe de votre malheur.

J'allai un jour chez Servilie mere de Brutus, pour faire ma Cour: car, comme vous ſçavez, de toutes les Maîtreſſes du Dictateur, c'eſt celle qui a toûjours regné le plus ſouverainement auprès de lui: les autres l'amuſent quelque tems, mais celle-ci l'occupe toûjours. Il revient toûjours à Servilie, il ne ceſſe pas même de la voir & de l'aimer, dans le tems qu'il a des intrigues avec quelqu'autre. Elle ne s'allarme point de ſes inconſtances, aſſurée de le ramener quand il lui plaira; elle le laiſſe quelquefois échaper, mais elle le retrouve bientôt.

En effet nous avons vû que Postumie, Lollie, Tertulle, Mucie, & les Princesses étrangeres qu'il a aimées, n'ont pas joui long-tems de leur conquête. Servilie, quoique déja assez âgée, l'emporte même à present sur la jeunesse, & sur les charmes de Crastinie sa nouvelle rivale.

Quoique Cesar ne soit pas encore guéri de la passion qu'il a eue pour cette derniere, il ne laisse pas d'avoir une complaisance aveugle pour Servilie, & de l'accabler de bienfaits. Il l'a enrichie de la confiscation des biens des Citoyens proscrits; & il lui a attiré par là l'indignation des plus honnêtes gens de Rome.

J'étois donc un jour chez

elle, & je vis auprès de Tertie ſa fille, qui à ce qu'on dit a auſſi partagé avec ſa mere les bonnes graces & le cœur de Ceſar..... On dit même, car il eſt bon de vous informer de tous ces détails que vous ignorez peut-être : on dit que la mere, qui, à quelque prix que ce ſoit, veut ſe conſerver l'empire qu'elle a ſur Ceſar, a ménagé le commerce & l'intrigue que ſa fille a eu avec lui : & on rapporte ſur cela dans le monde un bon mot, que Ciceron a dit, qui peut-être lui coûtera cher. Mais revenons à notre ſujet.

Je vis auprès de Tertie une jeune perſonne qui me plut extrémement. Elle avoit je ne ſçai quoi de ſi doux & de ſi modeſ-

té dans la phiſionomie, qu'on ne pouvoit s'empêcher de l'admirer, dans une Cour où la retenue n'eſt pas une qualité fort ordinaire. Cette perſonne étoit venue à la Cour pendant mon abſence; & je ne ſçavois qui elle étoit. Je m'en informai à un vieux Chevalier Romain, qui n'eſt jamais ſorti de Rome. Il me dit qu'elle s'appelloit Seratine: & comme c'eſt un fort grand parleur, il me fit enſuite l'hiſtoire de la famille de Sératine, qui eſt fort illuſtre. Il n'oublia aucune de ſes bonnes qualitez, & il m'en parla ſi long-tems, qu'il m'eût ſans doute ennuyé, ſi des raiſons ſecrettes dont je ne m'appercevois pas encore, ne m'euſſent fait prendre un plaiſir ſingulier

à entendre parler de cette admirable perſonne.

Ce Chevalier ajoûta à tout ce qu'il m'avoit dit, que Sératine étoit la bonne amie de Leſbie, & que leur amitié avoit quelque choſe de fort rare, parce qu'étant toutes deux belles & jeunes, il y avoit apparence qu'elles devoient avoir quelque jalouſie l'une de l'autre, & que cependant elles vivoient dans une union parfaite.

Lorſque j'appris que Sératine étoit amie de Leſbie, je me ſentis piqué d'un violent deſir de la connoître plus particulierement, & de lier amitié avec elle. Je crus d'abord que je n'enviſageois que vous en cela, & que je ne ſouhaitois d'être

des amis de Sératine, qu'afin de la mettre dans vos interêts, & de l'obliger à vous rendre de bons offices auprès de Leſbie; mais en effet je n'enviſageois que moi. Dès le premier moment que je la vis, j'étois devenu amoureux de Sératine : & l'amour qui, comme vous ſçavez, ſe déguiſe toûjours dans les commencemens, prenoit le prétexte de vous rendre ſervice pour me mener chez elle, où il vouloit achever de m'engager.

Je me donnai tant de peine, & je m'informai avec tant de ſoin, qu'enfin je trouvai une femme de mes amies, qui étoit aſſez bien avec Sératine. Elle me préſenta à elle, & j'obtins de cette belle perſonne la per-

miſſion de lui rendre viſite. Inſenſiblement je l'accoûtumai à me voir ; & enfin je me rendis ſi aſſidu, qu'il ne ſe paſſoit point de jour que je n'allaſſe chez elle.

Leſbie à qui elle faiſoit confidence de tout, ſçût d'abord notre commerce, & elle pria ſeulement ſon amie de ne me point mener chez elle ; mais en même tems elle lui dit mille biens de moi. De ſorte que la répugnance qu'elle témoignoit à me voir, ne fit aucune impreſſion ſur l'eſprit de Sératine, auprès de qui je ne laiſſai pas de me mettre aſſez bien.

Cependant pluſieurs Chevaliers de grande conſideration s'étoient attachez auprès de Leſbie : elle les recevoit tous

avec de grandes honnêtetez ; & ſes manieres obligeantes lui attirerent tant de monde, qu'il étoit impoſſible de la trouver ſeule. Vous ſçavez combien elle haïſſoit autrefois le tumulte du grand monde, & vous jugez bien qu'un changement d'humeur ſi extraordinaire ſurprit tous ſes amis.

Quelques-uns lui en parlerent. Mais Gellius qui étoit devenu amoureux d'elle, s'expliqua ſi ouvertement, & la jalouſie lui fit faire tant d'extravagances, que Leſbie qui ne l'aimoit point, s'irrita fort contre lui, & qu'elle le bannit enfin de chez elle. Il fit ce qu'il put pour ſe raccommoder, mais il n'y réuſſit point : il s'en retourna à Veronne, où il mena depuis

une vie assez obscure, resserré dans sa famille, dont comme vous sçavez, la conduite avec lui ne passe pas pour fort innocente.

Un de ceux qui avoient le plus de passion pour Lesbie, étoit Helvius Cinna : vous le connoissez, vous sçavez qu'il est d'une qualité distinguée, qu'il a eu dans la République de grands emplois, & que les beaux vers qu'il a donnez au public lui ont acquis une grande reputation d'esprit. Soit que Lesbie eût plus de goût pour lui que pour les autres, soit qu'elle crût qu'il étoit celui qui pouvoit le mieux réparer la perte qu'elle avoit faite de vous, elle le traita beaucoup mieux que les autres, elle lui fit croire qu'elle l'aimoit

Il vint un matin me trouver, & il me fit confidence de ſa paſſion. Je ſçai bien, me dit-il, que Catulle pour qui j'ai toute l'amitié & toute l'eſtime, que la bonté qu'il a pour moi, & que ſes rares qualitez méritent, a été fort amoureux de Leſbie : & il ſemble que je devrois à notre amitié le ſacrifice de mon amour. Je ne balancerois pas, continua-t-il, & j'étoufferois ma paſſion, ſi Catulle avoit encore lieu d'eſperer : mais il eſt certain qu'il ne ſe raccommodera jamais avec Leſbie. On dit même qu'il prend d'autres engagemens. Ainſi je ne croi point que notre amitié ſoit bleſſée par les ſoins que je rends à une perſonne, que mon ami n'aime ſans doute plus, ou du

moins qu'il ne doit plus aimer ; puiſqu'il n'y a nulle apparence qu'il puiſſe jamais rentrer dans ſes bonnes graces.

Il me dit enſuite toutes les marques de bonté que Leſbie lui donnoit : & comme je regardois les choſes avec des yeux moins prévenus que lui, je vis dans les actions de Leſbie, & dans tout ſon procedé avec lui, beaucoup d'eſtime & de conſideration pour lui, mais peu de tendreſſe. Les Amans ſe flattent toûjours, & il en jugeoit autrement que moi.

Au reſte, ajoûta t il, elle me parle à tout moment de Catulle : mais c'eſt dans des termes ſi pleins d'aigreur, c'eſt avec tant de marques de mé-

pris & d'indignation, que je ne penſe pas qu'on ait jamais haï auſſi fortement qu'elle le hait.

Prenez garde, lui dis-je; que vous ne vous trompiez. Ces marques apparentes de mépris & d'indignation, ſont peutêtre des marques d'un violent amour qu'elle ne peut ſurmonter. Si elle n'aime plus Catulle, pourquoi ſonge-t-elle à lui? pourquoi vous parle-t-elle de lui à tout moment? Croyez-moi, continuai-je, elle ſe trompe elle-même, & elle vous trompe auſſi; elle aime toûjours Catulle.

Ah! mon cher, Licinius, interrompit Catulle, qu'il paroît bien que vous avez aimé! vous connoiſſez tous les mouvemens & toutes les délicateſſes de

l'amour, vous entrez dans le cœur d'une Amante, vous en ſçavez pénetrer tous les replis & tous les détours: & au travers de mille froideurs, vous ſçavez démêler un reſte de paſſion qu'on ne ſçauroit éteindre. Ce que vous venez de me dire, me rend la vie; n'en doutons

De Leſbiæ marito. *Carm.* 83.

LEsbia mi, præſente viro, mala plurima dicit.
Hoc illi fatuo maxima lætitia eſt.
Mule, nihil ſentis: ſi noſtri oblita taceret,
Sana eſſet: quod nunc gannit, & obloquitur,
Non ſolùm meminit: ſed, quæ multò acrior eſt res,
Irata eſt: hoc eſt, uritur, & loquitur.

De Leſbia. *Carm.* 92.

LEsbia mi dicit ſemper malè, nec tacet unquam
De me: diſpeream, nè nisi Lesbia amat.
Quo ſigno? quaſi non totidem mox deprecor illam
Aſſiduè: verùm diſpeream, niſi amo.

point, mon cher Licinius, on m'aime.

IMITATION DU LATIN.

LEſbie en termes pleins d'aigreur,
Parle de moi ſans ceſſe :
Elle change en mépris, dit-elle, ſa tendreſſe,
Et je n'occupe plus ſon cœur.
Si Leſbie offenſée
Avoit éteint l'amour, dont j'ai ſçû la bleſſer,
Ami de ſa penſée,
Leſbie auroit ſçû me chaſſer,
Mais quoi ! ſur mon ſujet elle ne peut ſe taire,
Elle n'en parle qu'en colere.
En vain de ſes froideurs je ſerois alarmé ;
Elle ſe plaint de moi : je ſuis toûjours aimé.

IMITATION DU LATIN.

QUe Leſbie eſt trompée !
De moi ſeul occupée
Elle croit me haïr, lorſqu'elle en dit du mal,
Aveuglement fatal !
J'en uſe à ſon égard de même ;
Mais je meure, ſi je ne l'aime.

Pardonnez, mon cher Licinius, aux tranſports d'un Amant qu'une amoureuſe joie a emporté plus loin qu'il ne vouloit. Vous connoiſſez l'Amour & les Muſes, & vous ſçavez ſi l'on peut réſiſter à leurs mouvemens ſecrets, lorſqu'il leur plaît de s'emparer de nous.

Je ſerois bien fâché, dit obligeamment Licinius, que vous leur euſſiez réſiſté. Ces divinitez vous ont fait dire de trop agréables choſes ; mais reprenons notre hiſtoire.

Helvius Cinna avoit trop de plaiſir à croire que Leſbie l'aimoit, pour ſe laiſſer perſuader par mes raiſons. Il continua ſes aſſiduitez auprès d'elle, & il ſe confirma dans la penſée qu'elle ſentoit pour lui quelque choſe de

de plus tendre que pour les autres.

Cependant un parent de Leſbie qui avoit fait une grande fortune à Rome, mourut, & il la laiſſa ſeule heritiere de ſes grands biens. Ceux ſous l'autorité de qui elle étoit, la voyant devenue ſi riche, réſolurent de la marier au plûtôt: & comme parmi tous ſes Amans, il n'y en avoit pas un qui n'eût beaucoup de bien, beaucoup de qualité, & beaucoup de conſidération dans le monde, ſes parens lui dirent de choiſir celui qui lui plairoit le plus, & de ſe préparer à l'épouſer.

Elle fut frapée de cette déclaration: & elle commença à ſentir qu'elle vous aimoit encore, lorſqu'elle enviſagea le

mariage, & qu'elle ſongea que vous n'êtiez point du nombre de ceux qu'on lui propoſoit pour époux. Elle fremit de la ſeule penſée de ſe donner à un autre que vous. Elle ouvrit ſon cœur à Sératine, qui me diſoit tout ce qu'elle lui confioit, & qui pourtant ne put obtenir d'elle que j'allaſſe la voir.

Cependant ſes parens la preſſoient étrangement, & plus elle témoignoit de repugnance au mariage, plus ils augmentoient leurs perſécutions. Enfin après beaucoup de plaintes & de remontrances inutiles, ils allerent la trouver. Celui d'entre eux qui étoit le plus conſiderable, lui dit que puiſqu'elle ne vouloit pas ſe choiſir elle-même un mari, ſa famille

lui en choiſiroit un.

Leſbie ne lui répondit que par des larmes qu'elle répandit en grande abondance. Le même homme qui lui avoit déja parlé feignant de ſe laiſſer toucher par ſes pleurs, lui dit qu'on lui donnoit encore trois jours pour ſe déterminer : que pendant ce tems-là elle pouvoit choiſir qui bon lui ſembleroit ; mais que ce tems expiré, on ne la laiſſeroit plus maîtreſſe d'elle-même. Ses parens après cela ſe retirerent, & ils la laiſſerent dans le plus grand accablement, & dans la plus grande affliction qu'on puiſſe s'imaginer.

Elle demeura long-tems, comme j'ai ſçû depuis par elle-même, immobile, les bras

appuiez ſur une table. Elle m'a avoué que ſa douleur avoit été ſi vive, qu'il lui étoit impoſſible de dire ce qu'elle avoit penſé dans ces premiers momens : où à peine ſçavoit-elle ſi elle vivoit encore ; tant ſon eſprit & ſes ſens mêmes étoient accablez par les funeſtes idées qui ſe préſentoient en foule à ſon imagination.

Après qu'elle fut un peu revenue ; elle envoya prier Sératine de la venir trouver. Et d'abord qu'elle la vit, Ma chere Sératine, lui dit-elle, vous voyez la plus infortunée perſonne du monde : ayez pitié de mes malheurs, ou préparez-vous à voir bientôt mourir votre amie. Il faut, continua-t-elle ſans lui donner le tems

de répondre, il faut que j'entretienne Licinius, & que ce ſoit chez vous, car mille raiſons m'empêchent de le voir chez moi. Sératine lui promit qu'elle me verroit quand elle voudroit, & Leſbie lui dit qu'elle iroit le lendemain dès le matin chez elle, & qu'il falloit qu'elle me fit avertir.

Dès le ſoir même Sératine me donna avis de tout ce que je viens de vous dire, & le lendemain je me trouvai chez elle plûtôt que Leſbie. Elle vint dans un état à faire pitié aux plus inſenſibles; elle étoit ſi négligée & abbatue, qu'on voyoit bien qu'elle avoit une douleur très-violente.

Licinius, me dit-elle en me prenant la main, pardonnez-

moi toutes mes incivilitez. Vous méritiez d'être traité avec plus d'égard que je n'en ai eu pour vous : mais vous connoiſſez les caprices de l'amour, & vous êtes trop ſenſible à cette paſſion, pour ne pas pardonner à une malheureuſe toutes les fautes que l'amour lui a fait faire. J'aime, ajoûta-t-elle, & c'eſt toûjours votre ami que j'aime.

Hé pourquoi donc, Madame, lui dis-je en l'interrompant, l'avez-vous laiſſé aller dans des payis éloignez, traîner loin de vous une vie accablée de mille chagrins ? il vous adore, & la douleur qu'il a de vous voir irritée contre lui, ſans en ſçavoir la cauſe, l'a jetté dans un deſeſpoir, dont

ſes amis doivent craindre les effets : lorſque vous l'avez vû prêt à s'exiler, que ne l'avez-vous retenu ?

Helas ! me dit-elle, eſt-on bien raiſonnable quand on a une violente paſſion dans le cœur ? eſt-on maîtreſſe de ſoi, & ſçait-on bien ce qu'on fait ? J'ai voulu haïr Catulle, j'ai crû le devoir faire : mais je n'ai pû ſurmonter le penchant que j'ai à l'aimer ; plus j'ai feint de le haïr, plus je l'ai aimé : plus je l'ai éloigné de ma préſence, plus je l'ai approché de mon cœur. Je n'ai point voulu le voir ; je vous ai fui vous même, parce que vous êtes ſon ami, & que je craignois que vous ne me parlaſſiez de lui ; Que toutes ces pré-

cautions m'ont été inutiles !

L'amour me le rendoit toûjours preſent, je croyois le voir par tout, & je me diſois pour le juſtifier, plus de choſes que lui-même n'eût pû m'en dire. Helas ! ajoûta-t-elle douloureuſement, avois-je mérité d'être traitée comme je l'ai été par lui ? Une paſſion auſſi violente & auſſi ſincere que la mienne, devoit-elle être ſacrifiée ? devoit-il publier les innocentes faveurs qu'il avoit obtenues de moi ? & s'il falloit que tout le monde apprît mes foibleſſes, devoit-ce être par la bouche de Catulle ? Je l'ai aimé, s'écria-t-elle en pleurant ; que dis-je ? je l'aime encore avec trop de tendreſſe.

Les ſoûpirs qu'elle pouſſa,

& les pleurs qu'elle répandit, m'empêcherent longtems de lui répondre. Enfin quand je la vis un peu remiſe, je pris la parole, & je lui dis tout ce qui pouvoit ſervir à votre juſtification. Comme elle prenoit votre parti contre elle-même, je n'eus pas de peine à la perſuader. Je lui proteſtai enſuite que vous l'aimiez toûjours avec la même tendreſſe & avec la même conſtance que vous aviez fait autrefois.

Hé bien, dit elle, je croi que Catulle eſt innocent, je croi qu'il m'aime, & tout cela ne ſert qu'à me rendre plus malheureuſe. Elle m'apprit alors les perſécutions de ſes parens. Il faut, continua t-elle, que je choiſiſſe un époux; & ce

qui me deſeſpere, il n'eſt pas en mon pouvoir de choiſir Catulle. Mes cruels parens ont enviſagé ſon procedé pour moi avec des yeux bien differens de ceux d'une Amante toûjours diſpoſée à pardonner à ſon Amant. Ils ont crû qu'en m'offenſant il avoit outragé toute leur famille ; ils ont conçû pour lui une haine terrible, & je n'oſerois même prononcer ſon nom en leur préſence. Jugez maintenant, continua-t-elle, de mon accablement : je n'ai que trois jours pour me déterminer ſur ce funeſte choix ; c'eſt à dire, ajoûta-t-elle toute en pleurs, qu'il ne me reſte plus que trois jours à vivre.

J'avoue que je fus ſi vivement touché de vos malheurs

& de ceux de Leſbie, que j'en perdis preſque l'uſage de la raiſon. Nous demeurâmes longtems l'un & l'autre dans un ſilence morne : nous nous regardions avec des yeux où la douleur étoit peinte, ſans avoir la force de nous rien dire.

Leſbie fut la premiere qui parla. Soit que, comme elle avoit déja rêvé aux moyens de détourner le malheur dont elle étoit menacée, l'expedient qu'elle me propoſa lui fût déja venu dans la penſée ; ſoit qu'il lui fût tout d'un coup inſpiré par ſa paſſion : elle ouvrit un avis que Sératine & moi nous jugeâmes le plus raiſonnable. Nous réſolûmes de le ſuivre.

Ce fut que j'irois trouver Cinna : & que ſans déguiſement je

lui dirois les veritables ſentimens de Lesbie. Qu'enſuite comme il étoit votre ami, & qu'il avoit de la conſideration pour Lesbie, je le prierois de ſa part de lui aider à ſe conſerver pour vous. Vous pouvez juger quelle fut la ſurpriſe de cet Amant qui ſe flattoit d'être aimé, lorſque j'allai lui faire les propoſitions que je viens de vous dire : il m'écouta ſans m'interrompre, & il ne fut de longtems en état de parler.

Quoi ! me dit-il après un long ſilence, Lesbie aime toûjours Catulle, & cependant elle me dit qu'elle le haït ; elle ſouffre que je m'engage auprès d'elle, elle me témoigne qu'elle approuve ma paſſion ; elle me laiſſe eſperer qu'un jour elle

m'aimera, & cependant elle en aime un autre ? & elle veut que je me ſacrifie pour les interêts de cet heureux rival? non, Lesbie ne mérite pas que j'aye pour elle la moindre complaiſance.

Allez, Licinius, allez lui dire qu'elle cherche d'autres ſecours que le mien, & qu'après la cruauté qu'elle a eue de prendre plaiſir à me rendre le rival d'un de mes meilleurs amis, c'eſt bien aſſez que je ne la haïſſe point, & que je me réſolve paiſiblement à l'oublier : elle ne doit rien attendre davantage de moi.

Je le laiſſai dire tout ce qu'il voulut : mais lorſque je crus que par ſes plaintes ſa douleur s'étoit, pour ainſi dire, exhalée, & qu'elle n'avoit plus la

même violence, je lui repréſentai qu'il ne devoit point vouloir du mal à Leſbie, qui s'étoit trompée la premiere avant que de le tromper. Qu'enfin puiſqu'il étoit votre ami, il devoit ſacrifier à vos interêts une paſſion inutile. Comme vous ſçavez qu'il eſt parfaitement honnête homme, & qu'il y a peu de gens au monde auſſi exacts que lui ſur les devoirs de l'amitié, il entra inſenſiblement dans mes raiſons, & il me demanda ce qu'il falloit qu'il fît.

Il faut, lui dis je, que vous promettiez que vous n'abuſerez point du droit qu'elle va vous donner ſur elle même. Lesbie après cela pour ſe délivrer de la perſecution de ſes parens,

leur dira qu'elle veut vous épouſer : & vous pour nous donner le tems d'avertir Catulle de tout ce qui ſe paſſe & de le faire revenir à Rome, vous differerez le mariage ſur des prétextes qu'il ſera aiſé de trouver.

A quoi m'engagez-vous ? s'écria-t-il douloureuſement. Hé bien ! continua-t-il enſuite, faiſons tout ce que vous voulez. Si je ne puis être aimé de Leſbie, je meriterai au moins d'en être plaint, & je donnerai à notre ſiécle un de plus rares exemples d'amitié, qu'un homme bien amoureux puiſſe donner. Mais, ajoûta-t-il, je veux que Leſbie me promette que ſi elle ne peut rendre Catulle heureux, elle m'épouſera.

Je n'eus pas de peine à lui faire promettre ce qu'il ſouhaitoit. Lesbie étoit ſi réſolue à faire toutes choſes imaginables pour vous épouſer, qu'elle ne doutoit nullement du ſuccès, & qu'elle croyoit ne s'engager à rien en promettant à Cinna tout ce qu'il vouloit.

Cependant les choſes réuſſirent comme nous l'avions imaginé : les parens de Lesbie furent ſatisfaits du choix qu'elle fit : & Cinna trouva moyen d'éloigner le mariage ſans qu'ils ſe doutaſſent le moins du monde de la verité. Je fis partir auſſitôt un Affranchi chargé de lettres, pour vous informer de tout. Je vous mandois de vous hâter de retourner à Rome, & d'apporter vous-même

de vos nouvelles : mais votre mauvais deſtin qui n'avoit pas réſolu de finir ſi-tôt vos malheurs, empêcha que vous ne reçuſſiez mes lettres. Le vaiſſeau qui portoit mon Affranchi fut battu d'une ſi furieuſe tempête, qu'il périt, & que perſonne de ceux qui étoient dedans ne ſe ſauva.

Nous n'avons appris ce funeſte accident, que longtems après qu'il a été arrivé, & lorſque les choſes étoient dans un état où il n'y avoit plus de remede à votre malheur.

Lesbie paſſa quelque tems aſſez agréablement : elle eſperoit de vous revoir bientôt : je lui diſois qu'elle vous trouveroit plus amoureux que vous n'aviez jamais été : cette eſ-

perance lui donnoit un enjouement qu'on attribuoit à la ſatisfaction qu'elle avoit d'épouſer Cinna. Il n'y avoit que l'abattement de Cinna qui embarraſſoit les gens : on voyoit ſur ſon viſage une triſteſſe dont il ne pouvoit être le maître ; & on ne pouvoit s'imaginer que le retardement d'un bonheur aſſeuré lui pût cauſer un ſi violent chagrin.

L'inquietude de n'apprendre point de vos nouvelles, troubla bientôt la joie de Leſbie. Elle comptoit tous les jours & tous les momens : elle ſe plaignoit à moi de votre negligence, & elle me diſoit ſouvent que je l'avois trompée. J'étois moi-même ſi étonné de ne voir arriver ni vous ni mon

Affranchi, que je ne ſçavois que penſer ni que dire.

Plus Leſbie paroiſſoit triſte & inquiette, plus Cinna, qu'un rayon d'eſperance commençoit à éclairer, devenoit tranquille & enjoué.

Pour moi j'eſtois dans de continuelles alarmes: & je m'imaginois les choſes meſme les plus impoſſibles, plûtôt que de penſer que vous euſſiez oublié Leſbie. Il courut alors un bruit, qui ſe confirma par des Lettres de Bithynie, & qui vous ruina entierement dans l'eſprit de Leſbie. Gellius fit un voyage à Rome: quoiqu'il ne vît point Leſbie, j'ay toûjours crû qu'il eſtoit l'auteur de ce bruit, & de ces lettres malheureuſes qui vous perdirent.

On mandoit que vous êtiez à la Cour du Dictateur le plus ſatisfait & le plus galant des hommes : que vous ne ſongiez qu'à plaire & qu'à vous réjouir : que vous faiſiez tous les jours de nouvelles intrigues, & qu'une Princeſſe qu'on nommoit, & dont j'ai oublié le nom, vous occupoit alors ſi fortement ; qu'il ne ſembloit pas que vous vous ſouvinſſiez ſeulement qu'il y eût d'autres perſonnes au monde.

Je ne ſçaurois vous dire quelle fut la ſurpriſe & la douleur de Lesbie. L'ingrat ! s'écria-t-elle pluſieurs fois en preſence de Sératine qui me l'a dit. J'ai la foibleſſe de le rappeller, & il n'a pas même la complaiſance de m'amuſer par quelque vaine

excuſe. Il retient auprès de lui l'envoyé de ſon ami, & il ne ſe ſouvient peutêtre plus que cet homme attend ſa réponſe pour revenir. Helas! que je ſuis à plaindre! il triomphe, il me ſacrifie à ſa nouvelle Maîtreſſe, il lui raconte mes vaines fiertez dont je me ſuis ſi honteuſement démentie: mais il ne jouira pas longtems, ajoûta-t-elle, du plaiſir de me croire amoureuſe de lui.

Ma chere Sératine, pourſuivit-elle, ne me parlez jamais de cet infidele, aidez-moi à l'oublier. Et pour commencer dès ce moment, faites chercher Cinna, il faut que je l'épouſe. Sératine n'oſa s'oppoſer aux réſolutions de ſon amie, qui lui paroiſſoient trop juſtes.

J'eſtois avec Cinna lorſqu'on vint lui dire que Leſbie le demandoit, & nous allâmes enſemble chez elle. Cinna, lui dit-elle d'abord qu'elle le vit, je ſuis indigne de la conſideration que vous avez eue pour moi. Je vous ai preferé un ingrat qui me mépriſe. Je vous ai obligé à ſervir ma folle paſſion contre vos propres intereſts, je ne mérite pas après cela que vous penſiez à moi : mais ſi vous pouvez vous réſoudre à oublier mes injuſtices, & à me pardonner mes égaremens, vous me trouverez entierement deſoccupée de ce perfide qui m'a ſi lâchement trahie.

Cinna ſe jetta à ſes genoux, & en les embraſſant avec une tendreſſe extrême : Ah ! Ma-

dame, lui dit-il, eſt ce à vous à me demander pardon ? vous regnez toûjours dans mon cœur. Je vous aime toûjours : & lorſqu'il s'agit de ſe faire aimer de vous, je n'examine rien ; je ferme les yeux ſur vos rigueurs paſſées, & je ne veux plus rien voir que vos bontez préſentes. Mais, Madame, ajoûta-t-il, ſi vous voulez vous guérir entierement de la paſſion que vous avez pour Catulle, il ne faut plus differer de me rendre heureux.

Je pris votre parti, & je dis pour vous excuſer tout ce que l'amitié que j'ai pour vous put me ſuggerer : mais Lèſbie étoit ſi irritée, qu'elle ne voulut pas même m'entendre. Elle promit à Cinna qu'elle l'épouſeroit dès

le lendemain : & ſe tournant enſuite de mon côté, Je ſçai, me dit elle, que vous n'êtes point coupable des perfidies de votre ami, & il vous paroîtra peutêtre étrange que je veuille vous en punir : mais comme je veux oublier même le nom de Catulle, ne trouvez pas mauvais que je vous prie de ne me plus voir. Vous ne pouriez vous empêcher de me parler de lui ; & quand vous pouriez vous taire ſur ſon ſujet, votre vûe m'y feroit penſer malgré moi. Je l'ai trop aimé, je connois trop ma foibleſſe : enfin je le crains toûjours, je vous crains, & je me crains moi même.

Cinna qui a toûjours eu beaucoup d'amitié pour moi,

fit

fit tout ce qu'il pût afin de l'obliger à ne me pas bannir de chez elle, mais il ne pût rien obtenir. Je me retirai plus affligé de votre disgrace que de la mienne, quoique j'en dûsse craindre les suites à cause de l'amour que j'avois pour Sératine. Elle passoit presque tous les jours entiers chez Lesbie; & ne me voyant plus si souvent, elle pouvoit se désacoûtumer de moi, & souffrir que quelqu'autre l'aimât.

Enfin le mariage de Cinna & de Lesbie se fit. Jamais amant ne parut si satisfait de sa fortune que Cinna, lorsqu'il se vit dans le Temple prêt à devenir l'époux d'une Maîtresse qu'il adoroit. Pour Lesbie, quoiqu'elle fît tout son

poſſible pour faire paroître beaucoup de joie, elle laiſſoit voir, malgré elle, dans ſes yeux le chagrin qui la dévoroit.

Peu de tems après ce Mariage, Craſtinie étant prête à partir pour ſe rendre à la ſuite du Dictateur, vint dire adieu à Sératine chez qui j'étois. Je priai Aurelius qui devoit l'accompagner, de vous apprendre tout ce que je viens de vous dire ſur le ſujet de Leſbie & de Cinna, & de me faire ſçavoir de vos nouvelles : je ne ſçai s'il le fit ; mais comme j'ai ſçû depuis qu'il avoit de grandes liaiſons avec Gellius, je crains qu'il ne vous ait déguiſé la vérité.

Il me l'a déguiſée, n'en doutez point, interrompit Catulle.

Il ne m'apprit rien autre chose que le Mariage de Lesbie & le bonheur de Cinna, dont je fus désespéré, & qui m'obligea à prendre avec Crastinie les engagemens que vous avez sçû que j'ai pris.

Peu de tems après ce malheureux Mariage, reprit Licinius, je sçû que mon affranchi s'étoit perdu dans la mer, & que vous n'aviez pû recevoir mes lettres. J'en fis informer Lesbie : cette nouvelle fit sur elle un effet qui me fit connoître qu'elle vous aimoit encore : cependant elle gardoit avec Cinna les mesures du monde les plus honnêtes, & il étoit fort satisfait d'elle.

Il se passa quelque tems sans qu'on entendit parler de vous.

Enfin je reçûs cette grande lettre où vous m'appreniez toute vôtre avanture avec Craſtinie, & vôtre brouillerie avec Céſar. Je donnai cette lettre à Sératine, qui feignant de me l'avoir priſe, ſans que je le ſçûſſe, n'eut pas de peine à la faire lire à Leſbie.

Ah! s'écria-t-elle en regardant Sératine, pourquoi m'avez-vous montré cette fatale lettre? que me faites-vous enviſager? Catulle m'aime encore; il abandonne pour moi le ſoin de ſa fortune. J'avouerai que cette idée me donne une joie que je ne puis m'empêcher de ſentir plus que je ne devrois. Mais que cette joie d'un moment attirera de chagrins après ſoi! Je n'avois déja que trop

de peine à oublier Catulle criminel, & je ne pourrai m'empêcher de l'aimer innocent.

Jugez, continua-t-elle, ma chere Sératine, jugez de l'accablement où je dois être : car enfin j'ai pour Cinna une conſideration qui ne me permettra jamais de me relâcher à la moindre choſe, dont la vertu la plus ſcrupuleuſe puiſſe être bleſſée : cependant j'aime Catulle. Je l'aimois tout inconſtant & tout perfide qu'il me paroiſſoit ; vous venez de me le juſtifier. Ah ! qu'avez vous fait ?

Sératine ne faiſoit que la plaindre, & elle n'oſoit combattre ni ſes réſolutions, ni ſa douleur ; elle la prioit ſeulement de tems en tems de permettre que je revinſſe chez elle : mais

elle ne put l'y faire conſentir que lorſque le Dictateur fut de retour en Italie. Je ne vous dirai rien des magnificences de ſon entrée dans Rome, vous pouvez vous les imaginer, & le récit en eſt inutile à vôtre Hiſtoire.

Craſtinie arriva avec lui. Mais elle parut ſi fiere, elle prit avec toutes ſes anciennes amies des manieres ſi orgueilleuſes, qu'elle s'attira bientôt la haine de tout le monde. Leſbie ſurtout ne pouvoit s'accoûtumer à ſouffrir cette fierté ridicule qui n'étoit pas la ſeule raiſon de la haine qu'elle conçût contre Craſtinie. L'attachement que cette indiſcrette fille diſoit par tout que vous aviez eu pour elle, l'irrita bien

plus que toutes les hauteurs qu'elle lui voioit : elle ne vouloit pourtant pas qu'on pénétrât les cauſes des ſentimens d'aigreur & de mépris qu'elle faiſoit paroître pour Craſtinie.

Le trouble que cauſa dans toute l'Italie la recompenſe des vieux ſoldats de Céſar, à qui il donnoit quelquefois des terres & des maiſons qui appartenoient à d'illuſtres Romains qui n'avoient point porté les armes contre lui, obligea pluſieurs perſonnes de l'un & de l'autre ſexe à aller le trouver, pour leurs propres interêts, ou pour ceux de leurs amis. Leſbie fut une des premieres qui alla lui demander une juſtice pour une de ſes parentes, qui ne pouvoit venir elle-même ſe jetter à ſes pieds.

Elle n'eut pas du Dictateur toute la ſatisfaction qu'elle eſperoit. Et elle fut ſi irritée du refus qu'il lui fit, que voulant ſe vanger de quelque maniere que ce fût, elle pria auſſitôt Sératine de m'amener chez elle. Lorſque j'y parus, vous voyez, me dit elle, Licinius, que mon deſtin eſt de vous vouloir bannir de ma mémoire, & de ne pouvoir me paſſer de vous : elle me raconta enſuite les ſujets de chagrin qu'elle avoit contre le Dictateur.

Il aime la gloire, pourſuivit-elle, & c'eſt par-là qu'il le faut punir. Faites des Vers qui apprennent ſes vices & ſes cruautés à toute la poſtérité, & qui rendent ſon nom auſſi odieux qu'il s'efforce de le rendre, il

lustre. Vengez moi, vengez vôtre ami, me dit-elle en rougissant; & pardonnez-moi toutes les inégalités qu'une tendresse secrette, que toute ma vertu ne sçauroit étouffer, m'a fait avoir à vôtre égard.

J'avois moi-même quelques raisons de me plaindre du Dictateur, & je n'eus pas de peine à me resoudre de satisfaire Lesbie. Je fis donc ces Vers si sanglans que vous avez peutêtre vûs.

Bithynia quidquid
Et P. Cæsaris unquam habuit.

Tout ce qu'a jamais eu la Bithynie entiere;
Et ce Roi dont Cesar sçût toucher l'ame fiere.

Je les ai vûs, interrompit

Catulle, & je les ai admirés ; quoique je ne ſçûſſe point qu'ils fuſſent de vous. Il eſt donc inutile que je vous les diſe, reprit Licinius, & je vais pourſuivre mon récit.

Je ne ſçai ſi Servilie devînt jalouſe de Craſtinie, & ſi elle employa pour en détacher Céſar, le pouvoir qu'elle a toûjours conſervé ſur lui, ou bien ſi lui-même dégoûté d'une Maîtreſſe dont le cœur lui avoit donné trop peu de peine à toucher, chercha les moiens de s'en défaire honnêtement. Enfin il ſongea à le marier, quoiqu'elle-même peu ſoigneuſe de ſa réputation, ne s'en ſouciât pas trop.

Il offrit à pluſieurs Chevaliers Romains de grands em-

plois, de grands biens, afin de les obliger à l'épouſer : mais il n'en trouva aucun à qui le ſoin de ſa fortune fit oublier celui de ſa gloire. Il commençoit à être fort embarraſſé de Craſtinie, lorſque quelques affaires obligerent Heratius à ſe preſenter devant lui.

Heratius eſt un Plébéen fort riche, dont le pere avoit été eſclave, & après avoir amaſſé de grands biens, étoit mort aſſez jeune. Heratius menoit une vie fort retirée & fort baſſe, renfermé dans une petite maiſon avec ſa mere, dont les inclinations n'avoient rien qui ne ſentît la baſſeſſe de ſa condition. Céſar ſçût tout ce que je viens de vous dire, & il jetta les yeux ſur cet homme pour

en faire le mari de Craſtinie.

Il l'écouta donc favorablement, & il tâcha de le gagner par les honneurs qu'il lui fit. Enfin on lui propoſa le Mariage de Craſtinie, & contre l'eſperance de Céſar, il y témoigna une répugnance invincible: ſa mere même fit des éclats, & elle dit des choſes qui aigrirent Céſar, & qui le piquerent de telle ſorte, qu'il réſolut de contraindre Heratius à faire tout ce qu'on ſouhaiteroit de lui.

On menaça la mere & le fils de les dépouiller de tous leurs biens, qu'on prétendoit avoir été acquis par des voies honteuſes & criminelles. L'appréhenſion d'être ruinés diſpoſa ces ames ſerviles à obéir, & Céſar voulut que la pompe du Ma-

riage se fist dans son Palais. Il donna ensuite une Charge à Heratius, & il lui promit l'anneau de Chevalier.

Crastinie étant mariée avec Heratius, devint encore plus fiere, & elle se rendit odieuse à tout le monde. Elle eut un démêlé avec Lesbie, qui fit beaucoup de bruit, & où César prit son parti avec tant de chaleur, que Lesbie qui naturellement est assez glorieuse, cessa d'aller à la Cour. Par la froideur & par l'indifference qu'elle témoigna pour César à tous ceux qui lui parlerent de se raccommoder avec lui, elle l'aigrit tellement, qu'il a cherché depuis toutes les occasions de nuire à Cinna, qui s'est consolé de cette disgrace avec ses Livres.

Cependant Heratius qui d'abord avoit paru très content de sa fortune & de son Mariage, se brouilla bientôt avec Crastinie. Il en vint à une rupture ouverte, & il n'y eut que l'autorité de César qui l'empêcha de la répudier ; mais il la quitta, & il alla demeurer à une maison de campagne qu'il a à dix mille de Rome.

Cette avanture fit beaucoup de bruit dans le monde, & Lesbie croyant avoir trouvé l'occasion de se vanger de Crastinie, m'obligea encore à faire des Vers.

Je pris un tour mysterieux, & je fis une espéce de fable satirique, dont il semble que personne ne se peut plaindre. C'est l'Histoire d'Europe aimée,

comme vous ſçavez, de Jupiter, & enſuite mariée à Aſterius Roi de Crete. Ceux qui ont oui parler de Craſtinie, n'ont pas de peine à en démêler le myſtere; & ceux qui n'y entendent point de fineſſe, ne laiſſent pas de ſe divertir en la liſant.

Catulle pria ſon ami de lui montrer cette fable qu'il n'avoit point vûë, & Licinius ayant tiré ſes Tablettes lut ces Vers.

HISTOIRE D'EUROPE.

ASterius Prince aſſez débonnaire,
D'eſprit peu rafiné,
Et d'humeur fort légere,
Gouvernoit les Cretois: & par ſa vieille mere
Etoit lui-même gouverné.

La bonne Dame honnêtement avare,
Pour marier ſon fils cherchoit un grand parti,
Dont le bien fût aux ſiens dignement aſſorti.
Mais (ô ! pour la punir, évenement bizard !)
Tandis qu'avec tous ſes voiſins
De ſa part ſur le bien on chicane, on conteſte,
L'amour qui n'avoit point de part dans ſes deſſeins,
Lui rend pour ſe vanger ſa prudence funeſte.

Jupiter ; Dieu, qui comme chacun ſçait,
Plus d'une fois s'eſt vû pris ſur le fait ;
Et qui des honnêtes familles
Devenu la terreur par cent larcins divers,
Au lieu de régir l'univers,
Ne ſonge qu'à tromper jeunes, femmes & filles;

Ce Dieu donc, un beau jour d'été
Se promenant en Phénicie
Aperçût par hazard une jeune beauté,
Qui pour rêver avoit quitté ſa compagnie.
C'étoit la fille d'Agenor,
La jeune Europe à la treſſe dorée,

Qui de cette contrée
Etoit le plus charmant tréſor.

Jupiter auſſitôt devint amoureux d'elle:
Elle ne fit point la cruelle :
En moins de rien leur traité ſe conclut,
Et la Nymphe fidelle
Fit tout ce que le Dieu voulut.
On ſçait ſous quelle figure,
Et comment à la belle il fit paſſer les mets;
Et de cette avanture
Je ne veux point charger mes Vers.

Je vais conter choſes plus importantes:
La Nymphe avoit deux ou trois confidentes,
C'en eſt trop quand on veut du ſecret en amour.
De cette intrigue auſſi Junon eut des nouvelles,
A ſon Epoux en fit groſſes querelles;
Et Jupiter fut jaloux à ſon tour.

Le jeune Endimion plaiſoit fort à la Dame,
Qui grandes privautés ſouffroit à ſon amant:
Et déja dans le Ciel on diſoit hautement,
Que Junon trahiſſoit Jupiter dans ſon ame.

Ce Dieu donc alarmé,
Et des mêmes attraits n'étant longtems charmé,
Pour se raccommoder alla trouver sa femme:
Lui dit qu'à l'avenir il feroit son devoir;
Mais qu'en quitant Europe il falloit la pourvoir.

Junon promit d'avoir soin d'elle.
Et soudain traversant les airs à tire d'aîle,
Vint chez Asterius.
Mere, Fils, Courtisans, tous furent bien confus;
De voir la Souveraine & des Dieux & des hommes,
Entrer dans leur obscur Palais,
Où beaux ameublemens ne se virent jamais:
Car c'étoient gens fort œconomes,
Qui bien paisiblement soutenoient leur état,
Fuyoient la dépense & l'éclat.

Junon radoucissant sa voix & son visage,
Parla d'abord de Mariage,
Dit qu'avecque tant de vertus,
Il étoit grand dommage,
Que le charmant Asterius
Passât le plus beau de son âge;

Sans goûter de l'Hymen les plaiſirs innocens,
Et voir naître de ſoi de beaux petits enfans.

La Déeſſe charitable
Ajouta que ſous ſon pouvoir
Elle avoit une Nymphe aimable,
Qu'elle vouloit lui faire voir.
Vous l'aimerez, lui dit-elle,
Et je vous en ferai l'Epoux :
Elle eſt jeune, elle eſt belle ;
Et le deſtin exprès l'a fait naître pour vous.

Après ce beau diſcours Europe fut nommée.
Aſterius frémit ; & ſa mere alarmée
Fit d'un cri douloureux retentir ſon Palais.
Déja la Renommée
D'Europe avoit publié les beaux faits.
On ſçavoit ſes amourettes,
Et Jupiter n'étoit pas, diſoit-on,
Le premier dont elle eût écouté les fleurettes.
Le folâtre Alcidas, & l'habile Ariſton,
D'elle avoient obtenu maintes faveurs ſecrettes.
Les parens furent aſſemblés,

Et tous nos ſens être troublés,
Du pauvre Aſterius pleignirent l'innocence,
Qui plus puiſſant que ſes ayeuls'
Mais n'ayant jamais fait aux Dieux
La moindre offenſe,
Se voyoit menacé d'une telle alliance.

Enfin ils convinrent entr'eux,
Que pour ſortir d'un pas ſi dangereux,
Aſterius feignant quelque preſſante affaire,
S'impoſeroit lui-même un éxil volontaire,
Et loin de ſon Royaume iroit vivre en repos:
Inutiles & vains complots?

De tout ceci Junon fut avertie
(Car les Dieux ſçavent tout)
Et Jupiter ſe mit de la partie.
Ce Dieu n'entreprend rien dont il ne vienne
à bout.

Du bruit de ſon tonnerre,
Il fit trembler la terre;
Et d'un nuage épais
Du rébelle mortel il couvrit le Palais;
La grêle & les éclairs ſortans de ce nuage,

Du seul Asterius menaçoient l'héritage :
Le feu déja prenoit à ses maisons,
Et l'on crut que l'orage
Alloit pour lui faire moissons.

Ah ! mon Fils, s'écria sa mere,
Allons de Jupiter appaiser la colere,
Et pour nous dérober à ses terribles coups,
Recevons, s'il le faut, son Europe à genoux.

Qu'eût-il fait? chaque instant grossissoit la tempête ;
Il n'avoit point d'apui,
Et tout le Ciel alloit fondre sur lui.
Le bon Prince baissa la tête,
Il fit ce qu'on voulut, & prit le bon parti.
Jupiter en fut averti,
Le Ciel devint serein, on fit le Mariage.

Asterius fut mis au rang des Immortels :
Et peutêtre qu'un jour il eût eu des Autels,
S'il n'eût point laissé voir quelque jaloux ombrage.
Maispour être comblé de tant d'honneursdivins,
Il n'avoit pas perdu tous les défauts humains.

Il vouloit qu'à ſes loix ſa femme fût ſoumiſe,
Et lui gardât la foi promiſe :
Ridicule entêtement !
Qui de ſa premiere gloire,
Détruiſant même la mémoire,
Le jetta dans l'abaiſſement.
Sur ce prompt changement,
Sans pouſſer plus loin ſon hiſtoire,
Moraliſons un moment.

N'envions point des biens que nous ne gardons gueres,
Et qui cauſent ſouvent nos plus grandes miſeres.
Vivons dans l'obſcurité,
Où le ſort nous a fait naître ;
Et ne ſouhaitons point d'être
Plus que nos Peres n'ont été.
Ces fortunes élevées
Sur des baſes d'iniquité,
En moins de rien ſont renverſées.
Et le plus ſeur moien d'être toûjours heureux,
Eſt de ne point porter trop haut ſes vœux.

César, pourſuivit Licinius,

entendit la lecture de ces Vers avec autant de froideur que s'il n'y eût eu aucun interêt : cependant il avoua à ſes plus particuliers amis, qu'il en étoit piqué juſqu'au vif. J'en fus averti, & on me conſeilla de m'éloigner de Rome pour un tems.

J'appris alors que vous étiez à Sirmion, & je réſolus de vous y aller trouver. Leſbie à qui ſes chagrins & le malheur de ſa paſſion faiſoient haïr le monde, & chercher la ſolitude, fit dans le même tems conſentir Cinna à la laiſſer aller pour quelques mois dans une aſſez agréable maiſon qu'il a ſur le chemin de Verone. Sératine l'y accompagna, & nous partîmes tous trois le même jour.

Je paſſai quelque tems dans cette maiſon où mon amour pour Sératine balançoit fort l'envie que j'avois de vous voir.

Enfin je me préparai à partir; & la veille de mon départ Leſbie me fit entrer dans ſon cabinet, où après m'avoir dit que j'étois le ſeul homme au monde en qui elle prît quelque confiance ; elle me conjura de ne vous point apprendre toutes les foibleſſes que je lui avois vûës pour vous.

Ce que vous lui diriez, ajouta-t-elle, ne ſerviroit qu'à le rendre plus malheureux ; il croiroit que je l'aimerois ; dans cette penſée il voudroit ſe raprocher de moi, & il n'y trouveroit qu'une averſion invincible pour lui. Car enfin,

pour

pourſuivit-elle en rougiſſant, je me ſens toute changée, ſans que j'en puiſſe dire la raiſon. Il y a peu de jours que j'avois pitié de Catulle : je ne ſçai même ſi je ne l'aimois point un peu : mais à preſent je le hais comme le plus mortel de mes ennemis

Voilà, continua Licinius en ſe levant, l'état où étoit Leſbie lorſque je ſuis parti. C'eſt à vous de voir ſur cela quelles réſolutions vous voulez prendre. Ma réſolution, dit Catulle, eſt de l'aimer toûjours, & de ſouffrir tous les maux que ſa rigueur pourra imaginer. Mais croyez vous, pourſuivit-il, que plus je l'aime, plus je hais le Dictateur? je le regarde comme l'auteur de tous mes mal-

heurs, & je lui impute même ceux qui me ſont arrivez avant que je l'euſſe trouvé en Bithynie.

Cependant, reprit Licinius, il commence à ſe faire aimer de tous les Romains. Le peuple ne le regarde plus comme un tyran : ſa domination eſt ſi douce, qu'il ſemble qu'il ait augmenté la liberté des Romains en détruiſant la République. Pour moi je vous avoue que j'ai un regret très ſenſible d'avoir fait, contre un ſi grand Homme, des Vers ſi injurieux ; & j'ai prié mes amis de lui en demander pardon pour moi.

Catulle ne répondit rien à ſon ami ; & ils avoient déja repris le chemin de la maiſon, lorſqu'un eſclave vint leur dire

qu'un Courier arrivé de Rome demandoit Licinius. Ils ſe regarderent l'un l'autre, & ils ne purent ſe cacher l'inquiétude que leur donnoit l'arrivée du Courier. Ils étoient ſi accoûtumez à recevoir de mauvaiſes nouvelles, qu'ils ne s'imaginoient pas qu'il leur en pût venir de bonnes du côté de Rome.

Enfin Licinius ouvrit ſon paquet, & il fut fort ſurpris de trouver une lettre du Dictateur pleine d'honnêtetez & d'aſſurances de ſon amitié. Ceſar n'avoit pas attendu que Licinius vint lui-même demander pardon des Vers qu'il avoit fait contre lui: il s'étoit contenté de ſatisfactions que les amis de ce Poëte étoient venus lui offri

pour lui : & comme ſa généroſité & ſa clémence paſſoient l'imagination, il s'étoit fait un plaiſir de le confondre à force de bontez & de careſſes.

Il fut donc le premier à lui écrire. Il lui offrit ſon amitié, & il lui demanda la ſienne en des termes ſi obligeans, que Licinius, en liſant ſa Lettre, ne put s'empêcher de s'écrier, que Ceſar étoit le plus grand de tous les hommes, & qu'il meritoit l'empire de l'Univers.

Il ſe retira enſuite avec Catulle dans ſon cabinet, où après avoir fait à Ceſar la réponſe qu'il crut lui devoir faire, il prit la réſolution de retourner à Rome, & il perſuada à Catulle de l'accompagner. Ils partirent peu de jours après, & durant

tout leur voyage ils n'eurent aucun entretien qui ne fût ſur le ſujet de Leſbie, à qui Catulle ſongeoit éternellement.

Ils n'étoient plus qu'à quinze ou ſeize milles de Rome, lorſqu'ils furent tout d'un coup ſurpris par un orage furieux, & par une des plus obſcures nuits qu'on ait encore vûes.

Ils mirent pied à terre, & s'étant rangez auprès d'un buiſſon; où ils étoient preſque réſolus d'attendre le jour, ils entendirent derriere eux le bruit de quelques Cavaliers qui continuoient leur marche malgré l'orage & la nuit, & qui en ſe plaignant ſe diſoient les uns aux autres : Votre précaution nous les fera manquer; nous ne pourrons plus les rejoindre, & la

nuit nous les dérobera.

Licinius ſe ſouvint alors, que pluſieurs Citoyens de Rome avoient des maiſons aſſez proche du lieu où Catulle & lui ſe trouvoient: il propoſa à ſon ami de ſuivre ces Cavaliers, qui, à ce qu'il diſoit, alloient à quelqu'une de ces maiſons. Furius, ajoûta-t-il, en a une qui n'eſt pas fort loin d'ici. C'eſt celle-là même qui eſt devenue celebre par les Vers que vous avez faits. Tout le monde les ſçait à Rome, continua-t-il, & il y a peu de Citoyens à qui on n'entende chanter:

Ad Furium. *Carm.* 26.

Furi, villula voſtra non ad Auſtri
Flatus oppoſita eſt, nec ad Favoni,
Nec ſævi Boreæ, aut Apeliotæ:
Verum ad millia quindecim, & ducentos.
O ventum horribilem, atque peſtilentem.

IMITATION DU LATIN.

LEs vents ni les orages
N'incommodent point ta maiſon:
L'âpre bize n'y ſoufle en aucune ſaiſon:
Mais tes vieux creanciers y font d'affreux ravages.
Il leur eſt dû deſſus quinze mille deux cent:
O que c'eſt un terrible vent!

Il y a encore, pourſuivit-il,

quelque part aux environs de ce lieu, un Temple de Venus qui n'eſt qu'à quatre ou cinq milles de la maiſon de Leſbie, & où elle vient aſſez ſouvent, ſoit pour faire ſes prieres à la Déeſſe, ſoit pour ſe promener dans un petit bois de Myrte qui eſt derriere le Temple, & qui eſt ſi agréable, qu'on diroit que la Déeſſe a ſoin elle-même de le cultiver.

Licinius n'avoit pas encore achevé de parler, lorſqu'on entendit un bruit confus d'armes & de cris. Il ſembla même à Catulle qu'il avoit diſtingué quelques voix de femmes qui implorſoient du ſecours. Son ami & lui remonterent auſſitôt à cheval, ils coururent avec précipitation vers le lieu

où ſe faiſoit le bruit. Lorſqu'ils y furent arrivez à la faveur des foibles rayons de la Lune, qui parut un moment au travers des nuages où elle ſe cacha auſſitôt, ils virent les marques d'un combat fort inégal qui venoit de ſe faire. Des chevaux épouvantez & ſans conducteur, traînoient un chariot vuide: deux ou trois eſclaves étendus ſur la place expiroient; & tout mourans qu'ils étoient, ils ne laiſſoient pas de crier qu'on ſecourût leurs Maîtreſſes, que vingt ou trente cavaliers enlevoient.

Catulle & Licinius ne balancerent pas un moment: & ſans s'informer du nom des Dames pour qui on leur demandoit du ſecours, pouſſez par la géné-

roſité qui leur étoit naturelle, ils tournerent bride, & ils atteignirent bientôt les Raviſſeurs qui s'éloignoient avec le plus de viteſſe qu'ils pouvoient. Arreſtez, lâches, leur cria Catulle, & remettez en liberté les Dames que vous enlevez, ou recevez la punition de votre crime.

Les gens de Catulle & de Licinius les ſuivoient avec une réſolution pareille à celle de leurs maîtres: & les cavaliers qui ſe croyoient déja en ſureté, furent fort étonnez de ſe voir des ennemis ſur les bras. Ils ſe défendirent en gens de cœur; mais il fallut enfin qu'ils cédaſſent à la bravoure des deux Chevaliers Romains, qui ne portoient aucun coup qui ne

fût mortel. Trois ou quatre de ces malheureux étant d'abord tombez, le reſte prit la fuite, ſans qu'on ſe mit en peine de les ſuivre: parce que ceux qui avoient les Dames ſur la croupe de leurs chevaux les avoient d'abord miſes à terre, où elles attendoient avec des inquiétudes mortelles la fin du combat.

Licinius fut le premier qui alla les aborder. Catulle ayant été un peu bleſſé, ne pouvoit marcher auſſi vîte que lui. Pour elles, elles étoient ſi troublées, qu'elles ne purent rien dire à leurs défenſeurs. Ils les preſſerent en vain de leur apprendre leurs noms. Elles ne voulurent point ſe faire connoître, qu'elles ne fuſſent en

lieu de ſureté. Elles prierent les deux Chevaliers de les eſcorter juſqu'à une maiſon qui n'étoit pas loin du lieu où elles étoient : & elles leur promirent que d'abord qu'ils y ſeroient arrivez, ils ſçauroient qui elles étoient. Par bonheur un de leurs eſclaves qui n'avoit point été bleſſé vint les retrouver, & s'étant ſaiſi d'un cheval dont le Maître avoit été tué, il leur ſervit de guide.

Ce fut une choſe aſſez ſinguliere que la marche de cette petite troupe. Perſonne ne parloit, & chacun tâchoit à deviner qui étoient les perſonnes avec qui il étoit. Enfin on arriva auprès d'une maiſon, d'où au ſignal que donna l'eſclave, deux ou trois autres eſclaves

ſortirent avec des flambeaux.

Catulle voyant que la Dame auprès de qui le hazard l'avoit mis, vouloit deſcendre de cheval, ſe jetta à bas du ſien pour lui aider : les eſclaves approcherent avec leurs flambeaux. La Dame fit un grand cri, & elle tomba évanouie entre leurs mains. Catulle fut fort ſurpris de cet accident : mais il le fut bien davantage, lorſqu'ayant levé les voiles qui couvroient le viſage de cette Dame, il reconnut que c'étoit Leſbie. Licinius qui étoit encore aſſez loin derriere eux avec Sératine, qui ne le connoiſſoit point, & qu'il ne connoiſſoit point, s'avança pour voir d'où venoit le deſordre qui paroiſſoit autour de ſon ami ; & il ne fut pas

moins étonné que lui, de voir Leſbie que ſes eſclaves emportoient. Il ſe tourna du côté de Sératine, qui le regarda avec une ſurpriſe bien differente de celle que Leſbie avoit eue en voyant Catulle. La joie qui parut dans les yeux de Sératine apprit à Licinius qu'il étoit toujours aimé.

Leſbie étant revenue à ſoi ſe renferma dans ſon appartement avec Sératine. Et Catulle fut conduit dans un autre avec Licinius. On peut croire que ni les uns ni les autres ne paſſerent pas la nuit fort tranquillement. Licinius & Sératine avoient tant d'impatience de ſe voir & de ſe parler; que quoiqu'ils fuſſent dans un état bien different de celui où étoient Ca-

tulle & Leſbie, ils n'étoient gueres plus en repos qu'eux.

Catulle eut bien de la peine à ſouffrir qu'on mît un appareil ſur ſa bleſſure. Qu'ai-je à faire de la vie, diſoit-il à ſon ami, puiſque Leſbie me hait, & que je lui ſuis ſi odieux que ma ſeule vûe a penſé la faire mourir? Que ſeroit-ce ſi j'oſois lui parler? quels tranſports ne lui cauſeroit point ſon averſion pour moi, ſi j'allois me jetter à ſes pieds, & lui jurer que je l'aime? Je ne veux plus qu'elle craigne des accidens pareils à celui qui vient de lui arriver. Il faut la délivrer de l'importune preſence d'un malheureux. Si je vivois, je ne ſerois point aſſez maître de moi pour ne point chercher Leſbie; l'amour

me préſenteroit ſans ceſſe à elle: elle en ſouffriroit trop, il vaut mieux que je meure : les Dieux ne m'ont conduit ici que pour me donner la triſte ſatisfaction de faire entendre mes derniers ſoûpirs à la cruelle.

Souffrez, cher ami, continuoit-t-il, que tout mon ſang ſorte par cette playe, & que je puiſſe expirer entre vos bras en vous parlant de Leſbie, & en vous priant de l'aſſurer, qu'il n'y a jamais eu d'Amant plus infortuné ni plus fidele que moi.

Licinius avoit beau lui repreſenter que l'évanouiſſement de Lesbie n'étoit peutêtre pas pour lui d'un ſi mauvais augure qu'il vouloit ſe l'imaginer ; il eut bien de la peine à lui per-

ſuader de laiſſer panſer ſa bleſſure : mais il ne put jamais le réſoudre à tâcher de prendre un peu de ſommeil pour rendre ſa guériſon plus prompte & plus facile. Il ne fit que ſoûpirer toute la nuit, & que ſe plaindre de la cruauté de Leſbie. Le jour parut avant qu'il eût fermé les yeux.

Leſbie de ſon côté n'avoit pas de moindres inquietudes. Admirez, diſoit-elle à Sératine, la bizarrerie de ma deſtinée. J'éloigne de moi tout ce qui peut me faire ſouvenir de Catulle ; j'évite ceux que je croi qui m'en parleroient ; je quitte Rome, où je crains qu'il ne revienne ; je viens pour tâcher de l'oublier, m'enfermer dans cette ſolitude, le hazard l'y

conduit, & le hazard fait que je ſuis redevable de la vie à Catulle.

Je ne puis ſans ingratitude refuſer de le voir, & je ne puis le voir ſans crime: car enfin, je dois mon cœur à Cinna; & je ſens bien que la vûe de Catulle me feroit oublier ce que je ſuis à Cinna. Dans quel embarras les Dieux m'ont-ils jettée? Que dira Cinna, s'il aprend que j'ai reçû Catulle? Que dira Catulle, ſi j'ai l'inhumanité de l'abandonner bleſſé, & peutêtre mourant pour l'amour de moi? Son deſeſpoir rendra ſes bleſſures mortelles, & j'aurai la cruauté de le voir mourir?

Non, ma chere Sératine, je ne le verrai point, je mourrai

moi-même ; il n'eſt pas poſſible que je ſoûtienne plus long-tems les affreux combats que l'amour & le devoir me livrent. J'y ſuccomberai : heureuſe, ſi en mourant je puis avoir la conſolation de laiſſer Catulle perſuadé de ma fidelité.

Mais, continuoit-elle, n'avez-vous point remarqué ſi ſa bleſſure eſt grande ? penſez-vous qu'il ſoit encore en état de recevoir quelque ſoulagement par ma préſence ? Allons le voir, diſoit-elle. Et un moment après elle ſe repentoit de la réſolution qu'elle venoit de prendre.

Elle étoit quelque tems ſans parler : & revenant enſuite de ſa réverie ; Malheureuſe, qu'attens-je, s'écrioit-elle ? il ſera

mort quand je voudrai le ſecourir. Il ne faut plus differer, courons, ma chere Sératine, courons. Et où veux-je aller, reprenoit-elle tout d'un coup ? eſt-ce Cinno ? eſt-ce mon Epoux que je veux aller ſecourir ? non, c'eſt Catulle ; c'eſt un ingrat que peut-être je devrois haïr ; que je devrois oublier du moins. Quel interêt prens je à la vie de Catulle ? que ſçai-je s'il m'aime encore ? quand il m'aimeroit, dois je avoir des ſentimens ſi tendres pour un autre que mon Epoux ?

Ce furent là les triſtes réflexions qui occuperent Leſbie toute la nuit. D'abord que le jour parut, elle fit dire à Licinius qu'il vint la voir : mais lorſqu'il fut auprès d'elle, elle eut honte d'avoir voulu s'in-

former de la ſanté de Catulle, & elle demeura longtems interdite ſans pouvoir parler. Licinius connut aiſément ce qui ſe paſſoit en elle, par l'embarras où il la voyoit ; & après lui avoir dit l'état où il avoit laiſſé ſon ami, il fit ce qu'il put pour la réſoudre à lui rendre une viſite. Mais elle oppoſoit à toutes les raiſons de Licinius une vertu ſi ſcrupuleuſe & ſi délicate, qu'il deſeſpera de la pouvoir vaincre.

Cependant il crut pour pluſieurs raiſons, qu'il falloit tâcher d'éclaircir l'avanture de la nuit, & de ſçavoir qui étoient ceux qui avoient voulu enlever Leſbie. Elle approuva cette penſée : & ayant donné ordre à tous ſes domeſtiques de s'ar-

mer & de ſuivre Licinius, elle le pria d'aller au lieu où le hazard l'avoit conduit ſi heureuſement la nuit précedente. Elle dit enſuite à Sératine, qu'elle lui feroit plaiſir, ſi elle vouloit bien aller voir Catulle, & faire auprès de lui tout ce que la bienſéance ne pouvoit permettre à la femme de Cinna, de faire auprès d'un homme qui étoit peutêtre encore amoureux d'elle. Pour elle, elle alla dans un jardin rêver au malheureux état de ſa fortune.

Licinius étant arrivé au lieu où le combat s'étoit donné, y vit ſix ou ſept hommes étendus ſur la place ſans mouvement & ſans vie. Leurs habits étoient extraordinaires, & il eût crû que c'étoient des étran-

gers, ſi leurs viſages qui étoient maſquez ne lui euſſent fait ſoupçonner autre choſe. Il mit pied à terre, & il ordonna à ceux qui le ſuivoient de deſhabiller ces morts pour voir ſi on ne trouveroit rien ſur eux qui les fit connoître.

On alla d'abord à un, dont l'habit plus propre & la taille plus belle que celle des autres, faiſoient croire qu'il étoit le Maître. On fut fort étonné de trouver qu'il reſpiroit encore. Licinius s'en approcha, & malgré la pâleur de ſon viſage & l'état pitoyable où étoit cet homme, il lui ſembla qu'il le connoiſſoit. Il le conſideroit attentivement, & il en cherchoit le nom en lui-même, lorſque le mourant ayant jetté les yeux

ſur lui le reconnut, & faiſant un dernier effort pour parler; Ah, Licinius, lui dit il, les Dieux ont pris ſoin de vanger Catulle & Leſbie de tous les maux que je leur ai fait ſouffrir.

Ces noms de Catulle & de Leſbie firent ceſſer l'embarras de Licinius : il n'eut plus de peine à reconnoître Gellius. Quoi ! Gellius, s'écria-t-il avec étonnement, c'eſt vous qui vouliez enlever Leſbie, & c'eſt contre vous que Catulle & moi nous avons combattu cette nuit ? Je ne ſçai, reprit Gellius, qui ſont ceux que les Dieux envoyerent hier au ſecours de Leſbie : mais il eſt certain que c'eſt moi qui l'enlevois, & que j'ai bien merité la mort qu'on m'a donnée. Licinius

Licinius fit approcher ſes gens. Il leur ordonna de ſecourir Gellius qui les laiſſa faire ; & après qu'il eut reçû d'eux tous les petits ſoulagemens que le lieu où ils ſe trouvoient leur pouvoit fournir ; Ce n'eſt pas, dit-il à Licinius, que j'aye aucun deſir de prolonger ma coupable vie ; je ſens bien que mes bleſſures ſont ſans remede ; & quand elles ne ſeroient pas mortelles, je ne voudrois pas qu'on les guérît : mais je vous avoue que je ſerai bien aiſe d'avoir encore quelques momens pour vous raconter toutes mes injuſtices, & pour vous faire connoître le repentir que j'ai en mourant, d'avoir fait le malheur de deux perſonnes pour qui je devois avoir

toute l'estime possible.

Gellius se reposa un peu après avoir dit cela : & s'appuyant sur deux esclaves de Licinius qui le soûtenoient, il reprit ainsi son discours. Vous sçavez déja qu'une malheureuse passion de vanger Quintilie que Catulle avoit offensée, me fit prendre des mesures trop justes pour le brouiller avec Lesbie. J'y réussis. Je ne dirai rien de nouveau sur cela : vous avez sçû de quelle maniere Quintilie & moi nous abusâmes de votre confidence. Sa mort précipitée devoit m'avoir fait ouvrir les yeux : mais l'amour me les ferma, lorsque le malheur de Quintilie alloit me les dessiller.

Je devins amoureux de Les-

bie, je continuai de rendre à Catulle auprès d'elle tous les mauvais offices que je pouvois. Je la ſuivis juſqu'à Rome où elle ſe laſſa de moi, & elle me bãnit de chez elle. Je fus au deſeſpoir, & je cherchai à me vanger ſur Catulle des maux qu'elle me faiſoit ſouffrir. Comme je rêvois aux moyens de le faire, j'appris par des eſpions que j'avois auprès d'elle, que vous aviez raccommodé Catulle avec elle, & qu'il étoit attendu tous les jours à Rome.

Ayant auſſitôt réſolu de rompre vos meſures, je fis courir dans le monde de fauſſes lettres de Bithynie, où on marquoit que Catulle étoit amoureux de la Princeſſe Niſe; & que guéri de ſes autres paſſions,

il ne ſongeoit plus qu'à lui plaire. J'eus le plaiſir de voir réuſſir mes tromperies ; Leſbie ajoûta foi aux faux bruits que je faiſois courir, & elle épouſa Cinna.

Peu de tems après, Aurelius avec qui j'avois des liaiſons étroites étant prêt à partir pour aller en Bithinie, vint me voir & il me dit tout ce que vous l'aviez prié d'apprendre à Catulle. Il me ſembla que ces choſes devoient rendre trop glorieux ce malheureux Amant, à qui vous faiſiez ſçavoir que Leſbie ne s'étoit réſolue à ſe marier que par deſeſpoir, après avoir fait inutilement tout ce qu'elle avoit pû s'imaginer pour le rappeller auprès d'elle. Je priai donc Aurelius de ne lui point rendre vos lettres, & de

ne lui rien dire autre choſe ſur le ſujet de Leſbie, ſinon qu'elle avoit épouſé Cinna, & qu'elle paroiſſoit fort contente. Aulius étoit trop dans mes interêts pour me refuſer, il fit les choſes comme je le ſouhaitois, & j'appris bientôt que Catulle n'étoit pas moins malheureux que moi.

Cependant comme je ne laiſſois pas d'aimer toûjours Leſbie, la violence de mon amour me fit prendre la réſolution de l'enlever. J'envoyai un de mes amis auprès du jeune Pompée, dont on peut dire que depuis la mort de Caton, le parti eſt devenu l'aſyle & le refuge de tous les fameux criminels qui ont craint la juſtice de Ceſar.

Pompée à qui je promis de

lui mener des troupes, me promit une retraite, & ſa protection contre tous ceux qui voudroient m'obliger à rendre Leſbie. Flatté par les aſſurances qu'il me donnoit, je cherchois depuis long-tems l'occaſion d'éxecuter l'entrepriſe qui me coûte la vie. Je me croyois déja en ſureté, lorſque vous vintes au ſecours de Leſbie : & il faut croire que les Dieux avoient réſolu ma perte, puiſque le petit nombre de gens qui vous ſuivoient, eut ſi peu de peine à mettre en fuite les Soldats qui m'accompagnoient ; & que j'avois choiſis pour cette occaſion comme les plus hardis & les plus braves de ceux que je devois mener au jeune Pompée. Aurelius m'ac-

compagnoit auſſi, & j'ignore la deſtinée qu'il aura eue.

Licinius ayant entendu cela, donna ordre à un de ſes eſclaves qui connoiſſoit fort Aurelius, de viſiter tous les morts avec ſoin. Cet eſclave lui rapporta qu'il venoit de le reconnoître à quelques pas du lieu où étoit Gellius, & qu'il y avoit apparence qu'il avoit été tué ſur le champ.

Les Dieux ſont juſtes, reprit languiſſamment Gellius, ils nous puniſſent tous deux, & ils ne vous ont conduit ici avec Catulle, que pour lui donner la ſatisfaction de tuer lui-même les deux hommes qui ont le plus traverſé ſa paſſion. Aſſurez-le, ajoûta-t-il en regardant Licinius avec des yeux troublez,

que je meurs avec un repentir ſincere de tous mes crimes.

En diſant cela il s'affoiblit tout d'un coup, & il mourut peu de tems après entre les bras des eſclaves de Licinius, qui ayant donné les ordres qu'il crut être obligé de donner pour lui faire rendre les derniers devoirs, retourna le plûtôt qu'il pût à la maiſon de Leſbie, où on commençoit déja à trouver qu'il tardoit trop.

Il étonna extrémement Leſbie, lorſqu'il lui raconta tout ce qu'il venoit d'apprendre. Sératine ſe ſouvint qu'elle avoit crû voir Gellius auprès du Temple de Venus, où Leſbie & elle alloient ſouvent ſe promener. Il faut, dit-elle, qu'il fût venu là pour le deſſein qu'il eût

hier executé, ſi Catulle & vous ne l'euſſiez empêché: car il me ſouvient, continua-t-elle, que croyant avoir été apperçû, il ſe cacha derriere des arbres qui le déroberent à ma vûe. Leſbie ne pouvoit ſe laſſer d'admirer ſon bonheur qui avoit conduit Catulle ſi à propos pour la ſecourir dans un lieu, où ſelon toutes les apparences il ne ſe fût jamais aviſé de la venir chercher. Licinius prit ſur cela l'occaſion de lui parler en faveur de ſon ami, & il lui dit tant de choſes touchantes, qu'elle commença à ne ſe plus contraindre, & qu'elle lui avoua que Catulle étoit entiérement juſtifié dans ſon eſprit.

Je ſens même, lui dit elle, que je le plains plus que je ne

devrois : & je ne refuſe de le voir, que parce que je l'aime avec trop de paſſion. Quelle maniere d'aimer ! s'écria Licinius. Vous l'aimez ? cependant il ſe meurt de douleur, parce qu'il ſe croit haï, & vous refuſez de le voir pour le détromper & pour lui rendre la vie. Ah ! Madame, vous ne l'aimez point, ajoûta-t-il. Plût aux Dieux, répondit-elle, que vous euſſiez dit la verité. Mais, helas ! j'ai une paſſion violente que ma raiſon condamne & qu'elle ne ſçauroit étouffer. Je ne ſuis point aſſez lâche pour m'abandonner aux tranſports de mon amour, ni aſſez forte pour y reſiſter. Je le combats ſans ceſſe, je ne le ſurmonte jamais ; & je n'ai qu'autant de vertu qu'il m'en faut

pour me rendre la plus malheureuse de toutes les femmes.

Licinius voulut lui répondre & lui persuader qu'une visite qu'elle rendroit à Catulle ne blesseroit point la plus austere vertu : mais elle l'interrompit, & elle le pria de ne lui en plus parler. Non, lui dit elle, je ne le verrai point, je me sens trop foible pour m'exposer à une entrevûe aussi dangereuse que celle-là. Cependant, ajoûta t elle en rougissant, je vous permets de lui dire pour le consoler, tout ce que vous croirez propre à cela : & je consens que vous lui appreniez mes foiblesses, pourvû qu'il vous promette qu'il ne me verra jamais.

Licinius ne la pressa pas da-

vantage. Il crut en avoir assez gagné, il alla promptement trouver son ami, qui durant son absence s'étoit abandonné à des rêveries & à des pensées fort tristes.

Sératine à la priere de Lesbie avoit été le trouver peu de tems après que Licinius fut parti: mais soit que dans l'état où il étoit il trouvât la solitude plus agréable, soit qu'il crût que Lesbie avoit besoin elle-même que son ami ne la laissât pas seule; il pria cette belle fille de retourner auprès d'elle, & de lui inspirer pour lui des sentimens moins cruels que ceux qu'elle avoit.

Catulle étoit donc seul; & Licinius le trouva appuyé sur une table qu'il avoit fait met-

tre auprès de ſon lit. Il rêvoit ſi profondement, que ſon ami étoit aſſis auprès de lui avant qu'il l'eût apperçû. Ah ! mon cher Licinius, lui dit-il lorſqu'il le vit, que vous me faites de plaiſir de me venir retirer de mes triſtes rêveries ! & que je vous plains d'aimer un malheureux comme moi, qui ne ſçauroit vous entretenir que de choſes affligeantes !

Licinius tandis que Catulle lui parloit, avoit jetté les yeux ſur des Tablettes, où il avoit vû quelques Vers écrits. Je ne ſçai, dit il en les prenant, ſi au contraire je ne dois pas m'eſtimer heureux d'être ami d'un homme, à qui ſon malheur même fait dire de ſi belles choſes. Il relut enſuite ces Vers

qui étoient écrits sur les Tablettes.

Ad seipsum. Carm. 76.

Si qua recordanti benè facta priora voluptas
Est homini, quum se cogitat esse pium:
Nec sanctam violasse fidem, nec fœdere in ullo
Divûm ad fallendos numine abusum homines:
Multa parata manent in longa ætate, Catulle,
Ex hoc ingrato gaudia amore tibi.
Nam quæcumque homines benè cuiquam aut dicere possunt,
Aut facere: hæc à te dictaque, factaque sunt.
Omnia quæ ingratæ perierunt credita menti.
Quare jam te cur amplius extrucies?
Quin te animo offirmas, teque istinc usque reducis?
Et, Diis invitis, desinis esse miser?

IMITATION DU LATIN.

S'Il eſt vrai ce qu'on dit, que les cœurs vertueux
Trouvent de leur vertu la récompenſe en eux ;
Et qu'un doux ſouvenir du bien qu'on a ſçû faire,
Satisfait tôt ou tard l'homme droit & ſincere ;
Que de plaiſirs, Catulle, & quel bonheur un jour,
Te doit faire goûter ton malheureux amour ?
Combien as-tu ſouffert de refus, d'injuſtices,
Combien d'emportemens, & combien de caprices ?
Quels biens n'as-tu pas faits, quels ſoins n'as-tu point pris ?
Soins trop mal reconnus par un cruel mépris !
Mais pourquoi déſormais t'accables-tu toi-même ?
Déteſte qui te hait, & n'aime que qui t'aime.
D'un inutile amour briſe les triſtes nœuds,
Dans ton cœur trop fidele allume d'autres feux ;
Et contre l'inhumaine à qui tu n'as ſçû plaire,
Appelle le ſecours d'une juſte colere.
Ainſi les Dieux en vain contre toi s'uniront,
Avecque ton amour tous tes maux finiront.

Difficile eſt longum ſubitò deponere amorem.
Difficile eſt: verùm hoc quâ lubet, efficias.

Una ſalus hæc eſt, hoc eſt tibi perficiendum.
Hoc facies, ſive id non pote, ſive pote.

O Dii, ſi veſtrùm eſt miſereri, aut ſi quibus unquam
Extremâ jam ipſa in morte tuliſtis opem:

Me miſerum aſpicite: &, ſi vitam puriter egi,
Eripite hanc peſtem, perniciemque mihi.

Quæ mihi ſubrepens imos, ut torpor, in artus
Expulit ex omni pectore lætitias.

Non jam illud quæro, contrà ut me diligat illa,
Aut, quod non potis eſt, eſſe pudica velit.

Ipſe valere opto, & tetrum hunc deponere morbum.
O Dii, reddite mi hoc pro pietate mea.

Je ſçai que d'un amour reçû ſans reſiſtance,
Un long tems a trop bien établi la puiſſance.
N'importe, combattons, on peut tout ce qu'on veut,
Lorſque pour ſe guérir, on fait tout ce qu'on peut.
Ceſſons d'aimer enfin; Au mal qui nous poſſede,
Un genereux dépit eſt l'unique remede.
Et vous, Dieux toutpuiſſans, ſi touchez par nos pleurs,
Vous daignez quelquefois ſoulager nos malheurs,
Jettez ſur ma miſere un regard favorable,
Et de tous les Amans ſauvez le moins coupable.
Purgez mon triſte cœur d'un funeſte poiſon,
Qui poſſede mes ſens, qui trouble ma raiſon.
Inſenſible aux plaiſirs tout me bleſſe & m'ennuye,
Je paſſe dans les pleurs ma languiſſante vie;
Je ne demande plus, que m'aimant à ſon tour
La cruelle réponde à mon ardent amour.
Cet heureux tems n'eſt plus, ame ingrate & legere,
Où ton fidele Amant ne ſongeoit qu'à te plaire.
Non, je n'aſpire plus grands Dieux à l'enflâmer,
J'aſpire ſeulement à ceſſer de l'aimer.

Au-dessous de ces Vers Licinius trouva encore ceux-ci.

In Lesbiam. *Carm.* 75.

HVc est mens adducta tuâ, mea Lesbia, culpâ,
Atque se officio perdidit ipsa pio:

Vt jam nec benè velle queam tibi, si optima fias,
Nec desistere amare, omnia si facias.

IMITATION DU LATIN.

Dieux ! quel eſt le charme fatal,
Qui m'attache à Leſbie ?
Quand elle quitteroit mon trop heureux Rival,
Je n'oublirois jamais qu'elle lui fût unie ;
Et quand l'ingrate, helas ! m'arracheroit la vie,
Je ne lui voudrois point de mal.

Catulle après que ſon ami eut achevé de lire ces Vers, voulut renouveller les plaintes qu'il avoit coûtume de faire contre Leſbie: mais Licinius l'en empêcha, en lui rediſant la converſation qu'il venoit d'avoir avec elle ſur ſon ſujet. Cet Amant affligé en fut ſi ſurpris & ſi ſatisfait, que l'excès de ſa joie fit un tort conſiderable à ſa ſanté. Il embraſſa Licinius avec tant d'emportement, il ſe jetta

hors de ſon lit avec tant de précipitation pour aller voir Leſbie, ſans ſonger qu'elle lui avoit fait défendre de ſe preſenter devant elle, que l'appareil qu'on avoit mis ſur ſa bleſſure tomba, & qu'il perdit beaucoup de ſang.

Il eſt vrai que cet accident n'eut aucune ſuite fâcheuſe, & que la ſatisfaction d'ame où il ſe trouva enſuite, avança beaucoup ſa guériſon. Il fut même en état de marcher plûtôt qu'on ne l'eſperoit; & ſentant bien lui même ſes forces, il n'attendit pas la permiſſion des Medecins pour quitter ſa chambre. Il en ſortit un jour que Leſbie qui ne croyoit pas qu'il ſe portât ſi bien, étoit allé ſeul dans un petit bois

qui étoit à côté d'un des jardins de sa maison.

Comme Catulle étoit pour lors aux fenêtres de sa chambre, il vit passer Lesbie, & s'étant fait habiller le plus promptement qu'il put, il alla dans ce bois où il avoit remarqué qu'elle étoit entrée. Il n'y fut pas longtems sans la trouver. Elle fit un grand cri lorsqu'elle l'apperçût, & elle voulut tourner d'un autre côté : mais il l'en empêcha en se jettant à ses pieds.

Me fuyez-vous, lui dit-il, Madame ? & voulez-vous me refuser le plaisir de vous voir, que la fortune m'offre malgré vous ? Helas ! ajoûta-t-il en soupirant, n'ai-je point encore assez souffert de maux, & n'en ai-je pas encore assez à

ſouffrir ? Ah ! Catulle, s'écria Leſbie en le relevant, & en rougiſſant, que faites-vous, à & quoi m'expoſez-vous ?

Helas ! lui dit-il, je ne vous verrai peutêtre de ma vie : car enfin je ne ſuis point aſſez téméraire pour eſperer de vaincre vôtre cruelle vertu. C'eſt ici la derniere fois que je pourrai vous parler. Ayez la bonté de m'entendre : Souffrez que je vous diſe, que malgré vos rigueurs, malgré vos injuſtices, & malgré les réſolutions que je prenois de vous haïr, je vous ai toûjours aimée, & je vous aime encore avec plus de paſſion que je n'ai jamais fait.

Souffrez vous-même, dit Leſbie en l'interrompant, que je vous quitte. Vous m'allez

dire des choſes que je ne dois point entendre, & que je n'aurai pas la force de vous empêcher de dire. Vous voulez me quitter, reprit-il, vous me haïſſez donc, injuſte Lesbie, vous me haïſſez, & qu'ai-je fait pour meriter votre haine?

Il ſe tut après cela. Et Leſbie demeura long-tems ſans parler, en le regardant d'une maniere ſi tendre & ſi paſſionnée, qu'il en fut tranſporté, & qu'en ſe jettant encore une fois à ſes pieds: Non, vous ne me haïſſez pas, dit il; mais quel plaiſir prenez-vous à me deſeſperer par votre cruel ſilence? Helas! lui répondit elle, vous ne connoiſſez que trop mes ſentimens, & vous devriez m'épargner la honte de les expliquer.

J'avoue, répondit Catulle, que je commence à connoître que vous m'aimez encore. Mais au nom de tout cet amour, qui ne servira peut-être qu'à me rendre plus malheureux, accordez-moi le plaisir de vous entendre dire encore une fois que vous m'aimez. Qu'exigez-vous de moi, reprit Lesbie? ne vous suffit-il pas d'avoir surmonté les obstacles que mon devoir vous opposoit? ne vous suffit-il pas de l'avoir vaincu? Voulez-vous en triompher? Voulez-vous m'obliger à vous faire un aveu qui me rendra indigne de vous? Puisque vous m'aimez, vous devez aimer ma gloire; & au lieu de souhaiter que je vous fasse voir toute ma foiblesse, vous devez m'aider à la cacher.

cacher. Quelle honte pour moi d'aimer un autre que mon époux ! quelle honte pour vous d'aimer une femme criminelle !

Et qu'a donc de si criminel, s'écria Catulle, ce malheureux amour que vous avez pour moi? Vous m'avez aimé avant que vous connussiez Cinna. Les destins vous ont forcée à l'épouser: vous me croyiez infidele ; vous vous arrachiez à moi malgré vous : je me suis justifié, mon innocence a paru : n'est-il pas juste que vous vous rendiez à moi ?

Non, répondit-elle, je me suis donnée à Cinna, & je ne dois aimer que Cinna. Cependant puisque vous le souhaitez, je vous avoue que je vous aime. Vous occupez tout mon cœur,

n'en avez jamais été banni, je vous ai toujours aimé, & je ſens que je vous aimerai toujours; mais je ne laiſſerai pas de vous fuir avec autant de ſoin, que ſi je vous haïſſois. Contentez-vous de l'aveu que je vous fais; redites-vous pour moi à tout moment, ſi vous le voulez, ce que je viens de vous dire: mais ne me demandez pas que je vous le rediſe jamais.

Non, Madame, reprit Catulle, non, vous ne m'aimez pas. Quoi! vous aurez la force de me fuir? Oui, Catulle, répondit Leſbie, je vous aimerai toujours, & je ne vous reverrai jamais. Ne me dites rien, continua-t-elle, pour combattre mes réſolutions. Il n'y a rien qui puiſſe les ébranler: & il faut

même vous résoudre à me dire ici le dernier adieu.

Helas ! s'écria-t-il, quelles cruelles paroles me faites-vous entendre ? concevez-vous bien tout le déſeſpoir où vous me jettez ? j'étois moins à plaindre de ne vous pas voir lorſque je croyois que vous me haiſſiez. Mais le plus terrible de tous les maux, c'eſt de ſçavoir qu'on eſt aimé & de n'oſer voir qui nous aime.

Vous n'êtes pas ſeul à plaindre, dit Lesbie, je ſens tous les maux que vous ſentez, & j'en ſens peutêtre encore de plus violens. Mais il faut céder à nos triſtes deſtinées ; il doit vous ſuffire que je vous promette de vous aimer toûjours. Oui, je vous aimerai :

mais si vous vous obstinez à me voir malgré moi, je vous déclare que je ferai tous mes efforts pour vous haïr.

Catulle ne résista plus à Lesbie. Il lui promit tout ce qu'elle voulut ; & après s'être dit l'un à l'autre mille choses tendres, ils se séparerent en pleurant, résolus de ne se plus voir. Lesbie alla chercher Sératine pour lui apprendre ce qui venoit de lui arriver ; & Catulle retourna dans sa chambre où il trouva Licinius qui l'attendoit, & qui par le desordre & par le trouble où il se vit, devina une partie de ce que je viens de rapporter.

Il est difficile de faire comprendre l'état où étoit Catulle. La douleur & la joie paroiſ-

ſoient également dans ſes yeux encore tout baignés de pleurs; & on ne ſçauroit dire laquelle de ces deux paſſions étoit la plus forte dans ſon cœur. Il étoit ſi tranſporté, qu'à peine s'apercevoit-il que Licinius étoit avec lui : il n'y avoit ni ordre, ni ſuite dans tout ce qu'il diſoit. Lesbie l'occupoit entierement, il ne pouvoit parler d'autre choſe.

Avez-vous jamais vû, diſoit-il à ſon ami, un homme plus amoureux que moi? Avez-vous jamais vû une paſſion plus conſtante que la mienne? car enfin on en croira tout ce qu'on voudra; mais je puis vous aſſûrer que je n'ai pas ceſſé un ſeul moment d'aimer Lesbie. Mon amour s'eſt quelquefois caché à

moi-même ; quelquefois je l'ai crû entierement éteint ; mais lorſque j'ai voulu m'éxaminer avec un peu d'éxactitude, j'ai trouvé qu'il étoit toûjours auſſi violent & auſſi tendre que lorſque j'ai commencé d'aimer.

Ad quemdam de Lesbia. *Carm.* 102.

CRedis, me potuiſſe mea maledicere vita,
Ambobus mihi quæ carior eſt oculis ?
Non potui, nec ſi poſſem, tam perdite amarem :
Sed tu cum Tappone omnia monſtra facis.

IMITATION DU LATIN.

TRahi, perſécuté,
Malgré les vains éclats où mon cœur s'eſt porté,
J'ay toûjours adoré Lesbie :
Si je l'avois haïe,
Pourrois-je en ce moment,
L'aimer ſi tendrement.

Pendant que Catulle n'étoit rempli que de son amour, Lesbie faisoit réflexion à l'état où elle se trouvoit, & aux suites fâcheuses que pourroient avoir ses dernieres avantures, s'il arrivoit que son mari les apprît par d'autres que par elle. Elle lui écrivit donc tout ce qui s'étoit passé, & elle fit aussitôt partir un de ses esclaves pour porter sa lettre.

Cinna étoit sorti de Rome pour des raisons que je vais dire, & il avoit pris un chemin détourné pour se rendre à cette maison de campagne où il se passoit des choses si peu ordinaires: ainsi l'esclave chargé des lettres de Lesbie ne le trouva point.

César qui avec beaucoup de

vertus & de grandes qualités avoit auſſi beaucoup de vices & de deffauts, jouiſſant dans les dernieres années de ſa vie d'une tranquilité que ſon humeur inquiéte & ambitieuſe ne lui avoit point encore laiſſé goûter ; & ſe trouvant Maître abſolu & paiſible de tout l'Univers, s'étoit abandonné à ſes paſſions avec d'autant plus de liberté, qu'il avoit plus de moyens de les ſatisfaire. Il avoit accepté tous les honneurs que la flatterie lui avoit offerts, & il n'avoit pas même refuſé ceux que les Romains ne rendoient qu'à leurs Dieux.

Le Conſulat perpétuel joint à la Dictature, les titres d'Empereur & de Pere de la Patrie, ſon ſiége élevé dans l'Orqueſtre,

& ſa ſtatue placée avec celles des Rois, n'avoient pas ſuffi à ſon ambition. Il s'étoit fait faire un trône d'or dans le Palais; il avoit ſouffert qu'on lui conſacrât des Temples & des Autels; il avoit fait mettre ſes Images au même rang que celles des Dieux, & il avoit renverſé dans la diſtribution des Dignités & des Magiſtratures les anciennes Loix, & les Régles obſervées de tout tems.

Comme l'amour n'avoit pas moins de pouvoir ſur lui que l'ambition, il n'avoit pas moins accordé à ſes plaiſirs qu'à ſa vanité. Il avoit eu une infinité de Maîtreſſes, & il avoit reſolu d'imiter quelques Princes barbares, qui par un uſage entierement contraire aux Loix

Romaines, épouſoient pluſieurs femmes en même tems.

Helvius Cinna étoit Tribun du peuple, lorſque ce pernicieux deſſein entra dans l'eſprit du Dictateur: Il l'envoya chercher quelques jours avant que de partir pour aller en Eſpagne, où il y avoit encore des reſtes du parti de Pompée qu'il vouloit détruire. Il lui expliqua ſes intentions, & il lui laiſſa une Loi toute dictée, qu'il lui ordonna de publier durant ſon abſence. Il étoit porté par cette Loi, qu'il ſeroit permis à Céſar d'épouſer autant de femmes, & de telle qualité qu'il lui plairoit, afin qu'il pût laiſſer des Succeſſeurs de ſon ſang à la République.

Il y a apparence que cette

Loi étoit faite particulierement à cauſe de Cléopatre, qu'il aimoit éperduëment, & qu'il avoit fait venir à Rome, d'où il ne l'avoit renvoyé qu'après l'avoir accablée de bienfaits & d'honneurs, & après avoir confirmé la permiſſion qu'il lui avoit donnée d'appeller de ſon nom le fils qu'elle diſoit avoir eu de lui, quoiqu'il y eût fort peu de gens qui cruſſent qu'il en fût le pere. On le croïoit ſi peu, que lorſque Marc-Antoine aſſûra en plein Sénat après la mort de Céſar, que Céſar avoit reconnu ce prétendu fils, on traita d'impoſture tout ce que dit Antoine, & on ſe mocqua d'Opius qui fit un grand livre pour prouver que le fils que Cléopatre attribuoit à Céſar,

n'étoit point de Céſar ; comme ſi cette ſupoſition eut eu quelque apparence de vérité, & qu'il eut été beſoin d'en détromper les eſprits.

Helvius Cinna, à qui, comme je viens de dire, Céſar mit entre les mains cette Loi ſi étrange, ne put ſe réſoudre à la publier. Il la trouva ſi odieuſe, qu'il aima mieux s'expoſer à l'indignation du Dictateur, que de démentir par une complaiſance baſſe & indigne d'un Romain, la vertu dont il avoit toûjours fait profeſſion. Cependant le Dictateur offenſé du peu de ſoin que Cinna avoit eu de le ſatisfaire, le reçût à ſon retour d'une maniere à lui faire connoître qu'il devoit craindre ſon reſſentiment.

Il prenoit plaiſir à dire devant lui & devant cette foule de Sénateurs & de Chevaliers Romains qui l'environnoient toûjours, que la République n'étoit plus qu'un nom ſans effet, & qu'un phantôme ſans ame ; que les gens devoient prendre garde déſormais à lui parler avec reſpect, & à recevoir ſes moindres diſcours comme des Loix ſouveraines, & que Sylla qui avoit quitté la Dictature, avoit eu des connoiſſances fort bornées.

Des manieres qui approchoient ſi fort de la tyrannie, épouvanterent Cinna ; enſorte qu'il ne fut pas plûtôt hors de charge, qu'il réſolut de quitter Rome, & qu'il partit pour ſe rendre à cette maiſon où

étoit Lesbie. Il prit un chemin un peu écarté, & il ne fut point rencontré par l'eſclave dont nous venons de parler. Il arriva donc ſans ſçavoir que Catulle & Licinius étoient chez lui. Ce dernier s'étant trouvé dans la cour lorſqu'il deſcendit de cheval, courut l'embraſſer, & il lui raconta en peu de mots tout ce qui s'étoit paſſé depuis quelques jours.

La ſurpriſe & le trouble de Lesbie parurent aux yeux de tous. Elle appréhenda avec quelque ſorte de raiſon, que le ſéjour de Catulle auprès d'elle ne donnât de la jalouſie à un mari qui ſçavoit la paſſion qu'elle avoit euë pour cet Amant, que la bienſéance ne lui permettoit pas de revoir.

Catulle ne fut pas dans de moindres agitations. La presence d'un rival heureux lui causa des mouvemens qu'il n'avoit pas encore sentis. La colere, la douleur, la jalousie, la crainte s'emparérent de son cœur; mais la crainte y fut la plus forte. La consideration de Lesbie l'emporta sur toutes les autres idées qui lui passerent par l'esprit; il n'envisagea plus rien que le danger où il l'exposoit, & il souhaita mille fois la mort.

Cependant Cinna ayant été d'abord un peu troublé, se remit: il parla à Lesbie d'une maniere si ouverte & si obligeante, qu'elle n'eut plus aucun sujet d'inquiétude. Il alla ensuite trouver Catulle qui étoit demeuré

dans ſa chambre, attendant avec des impatiences mortelles que Licinius vint lui dire ce qu'il devoit faire.

Ces deux rivaux qui avoient été autrefois très-bons amis, ſe regarderent avec des ſentimens biens differens. Catulle ne pouvoit s'empêcher d'avoir de la haine pour Cinna; & Cinna ne pouvoit refuſer à Catulle une certaine pitié genereuſe, qui fait que nous plaignons quelquefois ceux mêmes que nous nous plaiſons à rendre malheureux. Leur converſation ne fut pas longue; mais elle fut tres-honnête de part & d'autre.

Catulle ne crut pas devoir faire un plus long ſéjour dans cette maiſon, où ſa preſence

ne pouvoit qu'être embarraſſante, & pour Leſbie, & pour Cinna. Il partit donc malgré les inſtantes prieres de ce dernier, qui vouloit le retenir pour faire voir qu'il n'étoit point capable d'une jalouſie injurieuſe à ſa femme, dont la vertu lui étoit trop connuë pour être ſoupçonnée. Licinius ſuivit ſon ami, & ils arriverent à Rome où Catulle étoit ſouhaité de tous les honnêtes gens qui ne pouvoient s'accoûtumer à ne le point voir. Il fut viſité de tout ce qu'il y avoit pour lors de gens illuſtres à la Cour de Céſar, qui témoigna même qu'il eût été bien aiſe que ce qui s'étoit paſſé en Bithynie fût oublié.

Licinius qui avoit été reçû du Dictateur avec des bontés

qu'il n'avoit osé esperer, fit inutilement tout ce qu'il put pour persuader à son ami de rentrer dans les bonnes graces d'un Maître si débonnaire. Le chagrin que causoit à Catulle le malheur de ses amours, se répandoit sur tout. Il s'en prenoit à tout le monde; & il étoit devenu si mélancolique & si bizarre, qu'il n'y avoit que ses meilleurs amis qui connoissoient la cause du changement de son humeur, qui pussent le supporter.

Il s'alla persuader que si Lesbie étoit à Rome, il pourroit vaincre par sa persévérance la résolution qu'elle avoit prise de ne le plus voir. Il crut que les injustices du Dictateur étoient les seules causes de la retraite de

cette vertueuſe perſonne. Cependant il eſt vrai qu'elle ne s'éxiloit de Rome que pour fuïr la vûë de ce même Amant, qui imputoit aux autres tous les malheurs dont il ne devoit accuſer que lui-même. Enfin il augmenta ſi fort l'averſion qu'il avoit déja conçuë contre Céſar ; il s'acharna ſi fort à le déchirer par des ſatyres ſanglantes, qu'il fut condamné de tout le monde, & qu'il n'eût peut-être trouvé perſonne qui eût voulu prendre ſon parti, ſi le Dictateur avoit voulu ſe venger.

Mamurra qui étoit toûjours le favori de Céſar, partageoit avec ſon Maître le chagrin & la haine de Catulle. Catulle ne le laiſſoit jamais en repos, &

il faiſoit paroître preſque tous les jours de nouvelles invectives contre lui. Il ne pouvoit ſouffrir que le Dictateur fit tant de bien à cet homme, qui à la vérité n'étoit pas prévenu par les voies les plus honnêtes du monde, à cette haute fortune où il étoit. Voici, ſelon moi, les plus violens de tous les Vers que Catulle ait faits ſur ce ſujet.

In Cæſarem. *Carm.* 29.

Quis hoc poteſt videre, quis poteſt pati,
Niſi impudicus & vorax, & aleo?
Mamurram habere quod comata Gallia
Habebat unctum, & ultima Britannia?
Cinæ de Romule hæc videbis & feres?
Es impudicus, & vorax, & aleo.
Et ille nunc ſuperbus, & ſuperfluens
Perambulabit omnium cubilia,

IMITATION DU LATIN.

QUoi ! l'Iſle des Bretons, les Gaules, tout l'Empire,
Aux dépenſes que fait l'infâme Mamurra,
A peine pourront ſuffire ?
Toûjours de nouveaux biens Céſar l'accablera,
Et Rome le ſouffrira ?
O vous ! dont juſqu'ici l'indigne patience,
Du Maître & de l'Eſclave a nourri l'inſolence,
Romains, foibles Romains,
Vous êtes déſormais les derniers des humains.
Le ſuperbe Céſar regne dans vos familles :
Il vous ôte à ſon gré vos femmes & vos filles :
Romains qui les voïez, & qui le permettez,
Vous ne méritez pas le nom que vous portez.
Et toi Céſar toûjours ſuivi de la victoire,
Quand ta fole témérité
Des farouches Bretons a ſoumis la fierté,
N'allois-tu chercher que la gloire
Chez ces peuples cruels,

Ut albulus columbus, aut Adoneus ?
Cinæ de Romule hoc videbis & feres?
Et impudicus, & vorax, & helluo,
Eone nomine, Imperator unice,
Fuisti in ultima Occidentis insula,
Ut ista vostra ∴ ∴ ∴ ∴
Ducenties comesset, aut trecenties?
Quid est? an hæc sinistra liberalitas,
Parùm expatravit? an parùm helluatus est?
Paterna prima lancinata sunt bona:
Secunda præda Pontica; inde tertia
Hibera, quam scit & ammis aurifer Tagus:
Hinc Gallia timent Britannia.
Quid hunc malum, fovetis? aut quid hic potest,
Nisi uncta devorare patrimonia?
Eone nomine, Imperator unice,
Socer, generque, perdidisti omnia?

Juſqu'alors inconnus au reſte des mortels ?
Tu cherchois plûtôt leurs richeſſes,
Que ta prodigue main répand ſur cent flatteurs;
Qui de ton vain pouvoir lâches adorateurs,
Font tous les jours pour toi de nouvelles baſſeſſes.
Siniſtre liberalité,
Qui des dépouilles des Provinces,
Et des tréſors des Princes,
Enrichit un flatteur à ce prix acheté !
Les richeſſes du Pont, du Tage & de l'Ibere,
Ont eu le même ſort que les biens de ton Pere;
Qu'en vains ajuſtemens, en preſens ſuperflus,
Ta main a d'abord répandus.
Romains, qu'attendez-vous encore ?
Que vous-mêmes il vous dévore ?
O trop heureux Romains !
Si quelques favorables mains
Du Gendre & du beau-Pere,
Avant leurs fiers débats avoient pû vous défaire!

Plus je lis ces ſatyres contre Céſar, plus j'admire la liberté que ſe donnoient les Poëtes de

ſon tems, & la patience du premier Empereur du monde. Il ſembla qu'il eût entrepris de laſſer & de confondre Catulle à force d'honnêteté. Il lui en fit faire de ſi grandes après que ces derniers Vers eurent paru, qu'enfin Catulle ſe rendit à tant de généroſité, & qu'il alla avec un repentir très-ſincére le prier de lui pardonner ſes égaremens.

Ceſar lui répondit avec tant de bonté, que ſes plus grands ennemis ne purent s'empêcher de louer ſa clémence. Il ne perdit depuis aucune occaſion d'obliger Catulle. Ce fut à ſa conſideration qu'il écrivit à Cinna, & qu'il le pria ſi obligemment de revenir à Rome, que Cinna ne pût s'en défendre. Mais

Catulle

Catulle n'en fut pas plus heureux : car Leſbie ne voulut point accompagner ſon mari en un lieu où elle ſçavoit qu'elle ne pourroit s'empêcher de voir ſon Amant.

Cet Amant malgré les honneurs que lui faiſoit le Dictateur, étoit le plus infortuné des hommes, lorſque les terribles révolutions qui cauſerent le malheur general, qui dura ſi longtems, firent ſon bonheur particulier de la maniere que je vais dire. Autant que Ceſar avec les perſonnes privées étoit honnête, civil & moderé, autant il étoit ſuperbe & arrogant avec le public : de ſorte que ſi d'un côté il gagnoit quelques affections particulieres, de l'autre il s'attiroit la

haine & l'indignation generale.

Le peuple commençoit à ſe laſſer de ſa domination, & tous les jours il arrivoit quelque avanture, qui faiſoit voir que les Romains ne ſouhaitoient autre choſe que de nouveaux remuemens. On trouvera ces mots écrits au deſſous de la ſtatue du fameux Brutus, qui avoit chaſſé les Tarquins: *Plût aux Dieux que tu vécuſſes encore.*

Ce qui acheva de ruiner entierement Ceſar dans l'eſprit de tous les Citoiens, fut le bruit qui courut alors, qu'il vouloit ſe faire couronner Roi de Rome, & l'arrogance avec quoi il reçût le Senat. Tous les Peres conſcrits alloient le trouver en corps avec les Decrets les plus avantageux & les plus

glorieux pour lui qu'ils avoient pu s'imaginer. Il étoit assis devant le Temple de Venus, & il ne se leva point pour saluer ces anciens Maîtres du monde, qui étoient accoutumez à voir les Rois leur faire la cour. Ce procédé parut d'autant plus étrange, que lui-même un jour qu'il passoit en triomphe devant le siege des Tribuns, ayant remarqué qu'un d'entre eux ne se levoit point, il en avoit été si outré, que s'adressant à ce Tribun : *Ote-moi donc*, lui dit-il avec indignation, *le rang que je tiens dans la République, Pontius Aquila, puisque tu ne veux pas me rendre l'honneur que tu me dois.*

Quelques-uns ont cru que Cornelius Balbus avoit empê-

ché Ceſar de ſe lever : d'autres ont dit au contraire, que Trebatius l'ayant averti qu'il le devoit faire, avoit été regardé de lui avec un viſage qui marquoit le peu de ſatisfaction, que lui donnoit une ſincerité ſi contraire à ſon orgueil.

Quoi qu'il en ſoit, cette action & ces bruits qui ſe répandoient en ce tems-là, obligerent ceux qui cabaloient ſecrétement contre lui, à ſe raſſembler, & à précipiter leurs réſolutions. Soixante Senateurs ou Chevaliers Romains conſpirerent enſemble. Caſſius & Brutus ſe déclarerent les chefs de l'entrepriſe, qui fut enfin executée dans le Senat de la maniere que tous les Hiſtoriens le racontent.

Les Romains qui commençoient à hair Ceſar, ſentirent après ſa mort réveiller l'affection qu'ils avoient eue pour lui. On rendit à ſa mémoire des honneurs extraordinaires. Le peuple après avoir aſſiſté aux pompes funebres qui ſe firent dans le Champ de Mars, courut avec les flambeaux du bucher aux maiſons de Brutus & de Caſſius, où il voulut mettre le feu, & d'où on eut toutes les peines du monde à le repouſſer.

Comme les plus animez s'en retournoient, ils rencontrerent Herophile Cinna qui paſſoit par hazard dans la rue, & l'ayant pris pour Cornelius Cinna fameux Orateur, qui le jour précédent avoit parlé en pu-

blic contre Ceſar avec une vehemence extrême, ils ſe jetterent ſur lui; & après l'avoir égorgé, ils le déchirerent en mille morceaux, & ils porterent ſa tête au bout d'une lance par toute la Ville.

Ainſi mourut par une des plus étranges avantures du monde le mari de la belle Leſbie, qui reçut la nouvelle de cette mort ſi extraordinaire, avec toutes les marques de douleur poſſibles. Elle vint à Rome, où elle rendit à la mémoire de Cinna tout ce qu'on pouvoit attendre d'une perſonne auſſi raiſonnable & auſſi vertueuſe qu'elle étoit.

Après que les jours deſtinez au deuil furent paſſez, Catulle qui n'avoit oſé lui parler d'a-

bord de ſon amour, ne ſe contraignit plus, & il lui donna tous les témoignages de paſſion dont il put s'aviſer. Il y a apparence qu'elle y répondit, comme il ſouhaitoit : car on dit qu'un jour lorſqu'il ſortoit de chez elle, ayant rencontré ſon cher Licinius, il lui dit ces Vers.

Ad Lesbiam. *Carm.* 105.

SI quicquam cupidoque, optantique obtigit unquam
Insperanti, hoc est gratum animo propriè.
Quare hoc est gratum, nobis quoque carius auro:
Quod te restituis Lesbia mî cupido.
Restituis cupido, atque insperanti ipsa refers te
Nobis: ô luccm candidiore notâ!
Quis me uno vivit felicior, aut magis est me
Optandus vita, dicere quis potcrit?

IMITATION DU LATIN.

SI jamais quelque bien ardemment ſouhaitez,
D'un mortel qui s'en eſt flatté,
Contre toute apparence
Fit la felicité,
Et paſſa l'eſperance;
C'eſt l'imprévû bonheur
Que l'Amour me renvoie.
Venez tendres plaiſirs, venez charmante joie,
Plus que jamais occuper tout mon cœur.
Je retrouve enfin ma Leſbie;
Elle ſe rend à ma conſtante foi,
Et nul mortel plus glorieux que moi,
Ne peut paſſer une plus douce vie.

Je crois que Leſbie ſe trouvant enfin maîtreſſe de ſes volontez, épouſa Catulle. Du moins il ſemble nous l'apprendre lui-même par ces Vers, qui ſont les derniers qu'il a faits pour elle.

Ad Lesbiam. *Carm.* 107.

Jucundum, mea Vita, mihi proponis amorem
Hunc noſtrum inter nos, perpetuumque fore.
Dii magni, facite, ut verè promittere poſſit:
Atque id ſincerè dicat, & ex animo,
Ut liceat nobis totâ producere vitâ
Alternum hoc ſanctæ fœdus amicitiæ.

IMITATION DU LATIN.

QUoi, de la noire envie
Je ne dois plus craindre les traits?
Quoi, mon bonheur ne finira jamais?
De ſaints nœuds uniront Catulle & ſa Leſbie;
Et nos feux dureront autant que notre vie.
Puiſſe un heureux effet répondre à nos ſouhaits,
Et puiſſions-nous goûter une éternelle paix!

Il y a apparence que Seratine & Licinius suivirent l'exemple de Catulle & de Lesbie, & que ces quatre personnes dont le mérite étoit si connu de tout le monde, ne trouverent plus d'obstacles à leur bonheur.

FIN.

APPROBATION.

J'Ai lû par ordre de Monſeigneur le Chancelier, les Oeuvres de M. de la Chappelle, & j'ai cru que le Public en verroit l'Impreſſion avec plaiſir. Ce 23 Juin 1712.

FONTENELLE.

PRIVILEGE DU ROY.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roy de France & de Navarre : A nos amés & feaux Conſeillers les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requeſtes ordinaires de nôtre Hôtel, Grand Conſeil, Prevôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Juſticiers qu'il appartiendra, SALUT. Nôtre bien amé FLORENTIN DELAULNE, Imprimeur-Libraire à Paris, ancien Syndic

de ſa Communauté, Nous ayant fait remontrer qu'il ſouhaiteroit continuer à imprimer ou faire imprimer & donner au Public *les Amours de Tibulle & de Catulle du ſieur de la Chapelle, les Lettres de Roger Rabutin, Comte de Buſſy, & ſon Hiſtoire en abregé de Louis le Grand*, s'il Nous plaiſoit lui accorder nos Lettres de Privilege, ſur ce neceſſaires. A CES CAUSES, voulant traiter favorablement ledit Expoſant; Nous lui avons permis & permettons par ces Préſentes, de réimprimer ou faire réimprimer leſdits Livres en tels volumes, forme, marge, caracteres, conjointement ou ſéparément, & autant de fois que bon lui ſemblera, & de les vendre, faire vendre, & débiter par tout noſtre Royaume pendant le tems de douze années conſécutives, à compter du jour de l'expiration deſdits precedens Privileges. Faiſons défenſes à toutes ſortes de perſonnes de quelque qualité & condition qu'elles ſoient, d'en introduire d'impreſſion étrangere dans aucun lieu de nôtre obéïſſance; com-

me auſſi à tous Imprimeurs-Libraires, & autres, d'imprimer, faire imprimer vendre, faire vendre, débiter ni contrefaire leſdits Livres ci-deſſus ſpecifiez, en tout ni en partie, ni d'en faire aucuns extraits ſous quelque prétexte que ce ſoit, d'augmentation, correction, changement de titre ou autrement, ſans la permiſſion expreſſe & par écrit dudit expoſant, ou de ceux qui auront droit de lui; à peine de confiſcation des exemplaires contrefaits, de trois mille livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, l'autre tiers audit expoſant, & de tous dépens, dommages & intereſts : A la charge que ces Préſentes ſeront enregiſtrées tout au long ſur le Regiſtre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, & ce dans trois mois de la date d'icelles; que l'impreſſion de ces Livres ſera faite dans nôtre Royaume & non ailleurs, en bon papier, & en beaux caracteres, conformément aux Réglemens de la Librairie; & qu'avant que de les expoſer en vente,

les Manuſcrits ou Imprimés, qui auront ſervi de copie à l'impreſſion deſd. Livres, ſeront remis dans le même état où les Approbations y auront été données, ès mains de nôtre tres-cher & féal Chevalier Garde des Sceaux de France le Sieur Fleuriau d'Armenonville, & qu'il en ſera enſuite remis deux Exemplaires de chacun dans nôtre Bibliothéque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de nôtre tres-cher & féal Chevalier Garde des Sceaux de France le Sieur Fleuriau d'Armenonville; le tout à peine de nullité des Préſentes: Du contenu deſquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir l'Expoſant ou ſes ayans cauſes, pleinement & paiſiblement, ſans ſouffrir qu'il leur ſoit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la Copie deſdites Préſentes qui ſera imprimée tout au long au commencement ou à la fin deſdits Livres, ſoit tenue pour dûement ſignifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amez & feaux Conſeillers & Sécretaires foi ſoit ajoûtée com-

me à l'Original. Commandons au premier notre Huiſſier ou Sergent, de faire pour l'execution d'icelles, tous Actes requis & neceſſaires, ſans demander autre permiſſion, & non obſtant Clameur de Haro, Chartre Normande, & Lettres à ce contraires : CAR TEL EST NOTRE PLAISIR. Donné à Paris le vingtroiſieme jour du mois de Juin, l'an de grace mil ſept cens ving-trois, & de notre Regne le huitiéme. Par le Roi, en ſon Conſeil, DE SAINT-HILAIRE.

Regiſtré ſur le Regiſtre V. de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, page 283, N° 562. conformément aux Reglemens, & notamment à l'Arreſt du Conſeil du 13. Aouſt 1703. A Paris, le vingt-ſix Juin 1723.

Signé, BALLARD, *Syndic*.